



Epubor



Laure Allard-d'Adesky



LE BONHEUR
RETOMBE
TOUJOURS SUR
SES PATTES !

Déliées

Laure Allard-d'Adesky



LE BONHEUR
RETOMBE
TOUJOURS SUR
SES PATTES !

Déliées



Disponible :

Super Mums – Parfaitement imparfaites !

Une amitié indéfectible unit Ninon, flic et divorcée, Delilah, éditrice dont le mari est très absent, et Lynéa, agent littéraire mariée à un aristocrate. Au détour d'une affaire, Ninon rencontre Shiloh, réceptionniste à la morgue, et décide de l'intégrer à leur groupe de copines. Après tout, on a toujours besoin de soutien, d'oreilles attentives et de verres de vin, surtout en cas d'événements inopinés !

Entre une grossesse inattendue, un baby-sitter de 20 ans un peu trop sexy et des problèmes de coeur en tout genre, elles vont en voir de toutes les couleurs !

Quatre femmes toutes différentes, mais liées par une amitié puissante, des soirées déjantées, des conseils sentimentaux et l'amour qu'elles portent à leurs enfants (surtout quand ils dorment !).

[Tapotez pour télécharger.](#)

ELSA CARAT

La
bulle
de
Jade



Déliées

Disponible :

La bulle de Jade

Laura est divorcée et mère de Jade, 8 ans. Très protectrice envers sa fille, son Aspergirl comme elle l'appelle, Laura a du mal à laisser entrer de nouvelles personnes dans leur vie. Pourtant, Fabien ne lui donne pas vraiment le choix : il débarque dans son quotidien comme une tornadeénbsp;! Il y a aussi Sophie, jeune coiffeuse qui manque de confiance en elle et rêve du grand amour, et Véronique, qui n'a jamais eu d'enfants et hésite vraiment à flirter avec un gentleman sexagénaire rencontré au marché... Trois femmes, trois générations, trois vies entrelacées qui ouvrent les yeux, les oreilles et le cœur !

[Tapotez pour télécharger.](#)

Laure Allard-d'Adesky



LE BONHEUR RETOMBE TOUJOURS

SUR SES PATTES !

1.

Lundi 13 février

Je suis un chat noir maladroit. Vous savez, cette personne qui porte la poisse à tout le monde et particulièrement à elle-même ? Eh bien, c'est moi : Anaïs Cerf, 30 ans et presque toutes ses dents, si on compte les deux fausses que j'ai dû me faire poser suite à une rencontre un peu violente avec un lampadaire éteint, par une nuit sans lune.

Je vous déconseille fortement de vouloir m'accompagner lors d'un trajet en train, qui se solderait par un retard moyen de quarante-cinq minutes, ou pour un voyage en avion, car vous risqueriez de rater votre vol suite à un bagage abandonné ; puisque, en plus d'être malchanceuse, je suis distraite. Même un petit tour en ascenseur peut se révéler désastreux en ma compagnie. Ma copine Mélodie peut en témoigner, elle s'est retrouvée à l'hôpital pour crise

de tétanie sévère après que la cabine se fut retrouvée coincée un bon quart d'heure entre deux étages.

Malheureusement, mes mésaventures de chat noir ne surviennent pas uniquement en voyage. La dernière fois que j'ai voulu aller au cinéma, la pellicule du film projeté dans notre salle s'est emmêlée : je ne savais même pas qu'une chose pareille était possible. Et lors de ma dernière sortie au restaurant avec mes amies, le cuisinier a mis le feu à l'un de ses plats, déclenchant ainsi l'alarme incendie qui a allumé les sprinklers. Forcément, tous les clients se sont retrouvés arrosés et trempés d'un seul coup, nous comprises. Côté boulot, j'ai essayé de travailler dans des bureaux, mais j'ai provoqué des bourrages papier dans l'imprimante et des pannes de réseaux, paralysant pour plusieurs jours des entreprises entières. Étant trop maladroite pour œuvrer dans un atelier ou pour être en contact avec la moindre machine, je me suis résolue à travailler de chez moi.

En résumé : il ne faut bien sûr pas croire que ma maladresse soit toujours à l'origine des problèmes qui s'abattent sur mon entourage, mais je préfère tout de même laisser une certaine distance entre moi et ceux qui m'entourent, car ils risquent de payer les pots cassés d'un sort qui s'acharne en permanence contre moi.

J'ai malgré tout la chance d'avoir des amies formidables, qui connaissent mon problème et sont toujours parées à toute éventualité. Avec moi, elles prennent un imperméable pour aller à la plage même si la météo annonce un temps splendide.

Quand elles sortent en ma compagnie, elles prennent soin d'avoir dans leur répertoire téléphonique le numéro d'une dépanneuse, et dans leur sac une tenue de rechange. Elles sont plus prêtes que les scouts de *La Patrouille des Castors*[s](#)1 : rien ne les surprend, car elles s'attendent à tout.

Ma vie serait donc parfaite si je trouvais aussi un homme capable de supporter comme elles tous mes petits tracas, mais, comme vous vous en doutez, il n'en est rien. Oh, bien sûr, j'ai vécu quelques histoires... mais vous n' imaginez pas comme un plat renversé sur un costume, une panne de métro ou même une soudaine allergie au latex peuvent faire fuir les garçons !

Je vis donc seule dans mon petit appartement, avec vue sur le métro aérien. Je ne peux même pas avoir de chat, car je suis sévèrement allergique aux poils. Et les chats nus me foutent la frousse.

Demain, c'est la Saint-Valentin. Je ne peux pas faire un pas dehors sans me retrouver assaillie de tous côtés par des cœurs roses et rouges. Même le dentiste a décoré sa salle d'attente de couleurs criardes. J'ai du mal à voir le rapport qui existe entre ce pauvre saint et un médecin payé par la sécu pour vous faire subir les pires supplices avec sa fraise... Et pourtant il y en a un, justement : c'est la torture. Car Valentin de Terni, qui deviendra le fameux saint Valentin quelques siècles après sa mort, a été martyrisé et décapité en l'an deux cent et quelque chose. Il avait été condamné à mort par un préfet romain pour avoir remplacé le sacrement païen des Lupercales par la cérémonie de mariage chrétienne. On dit qu'il a été flagellé et décapité sur une place publique de Rome. Un truc sympa, quoi. Mais alors quel est le lien avec les amoureux ? Quand on connaît son histoire, on a du mal à comprendre comment ce pauvre martyr est devenu le saint patron des preuves d'amour de pacotille et des bouquets de fleurs bon marché.

Je déteste cette fête commerciale de la Saint-Valentin, au moins autant que celle d'Halloween. Mon aversion pour cette dernière remonte sans doute au jour où, au cours d'un voyage aux États-Unis organisé pendant les vacances de la Toussaint avec ma meilleure amie, Agathe, j'avais eu la bonne idée de me déguiser en hot dog.

– Tu es sûre que c'est une bonne idée ? m'avait dit Agathe avec une moue pleine de sous-entendus.

– Désolée, tout le monde n'a pas le physique pour assumer le costume de Lara Croft ! Je trouve ça hyper drôle. Le seul truc c'est que je ne peux pas courir, faut que je fasse de tout petits pas, mais ça va le faire ! Je vais attiser la curiosité et la sympathie, c'est idéal pour faire des rencontres !

– Ne viens pas appeler au secours quand tu auras besoin d'aller aux toilettes, a-t-elle rétorqué. En guise de réponse, je me suis contentée de lui tirer la langue.

Et ce soir-là, tout allait bien jusqu'au moment où j'ai été prise en chasse par

une horde de chiens enragés tout autour d'un pâté de maisons.

– Je te l'avais bien dit, m'avait hurlé Agathe, retenant avec peine un fou rire qui aurait été communicatif si je n'avais pas essayé d'échapper à des molosses en me déplaçant à la vitesse d'un escargot.

Mais je m'é gare dans mes souvenirs : revenons à la Saint-Valentin.

Désormais, dès le début du mois de février, je ne supporte pas de me retrouver pour quelques jours immergée dans un mauvais remake de série TV américaine.

C'est la raison pour laquelle je me suis juré de ne jamais passer ladite « fête des amoureux » en compagnie d'un homme. Bien entendu, pour l'instant, ce précepte n'est pas du tout difficile à suivre puisque je suis seule. Mais je sais que si un jour je rencontre quelqu'un capable de supporter mes maladresses, je continuerai à m'y tenir rigoureusement.

Comme tous les ans, j'ai donc rendez-vous ce jour-là avec ma bande de copines pour passer une soirée entre nous et célébrer notre amitié. Même mes amies qui sont en couple ne rateraient cette célébration annuelle pour rien au monde. Interdiction de parler de mecs. Nous profitons les unes des autres, nous nous remémorons la manière dont nous nous sommes rencontrées et racontons indéfiniment nos souvenirs communs, et surtout, nous nous goinfrons de chips, de Knacki Balls et de Nutella à la petite cuillère. La soirée finit généralement en

bataille de polochons géante, avec en fond sonore une playlist des plus grands tubes des années 1980 à 2000. Souvent, tout se passe chez moi car ma voisine du dessous, Mme Sanchez, est sourde comme un pot. Et mes voisins de palier, qui sont tellement prévisibles, sortent célébrer leur amour au restaurant ce soir-là.

Bien sûr, il y a toujours un imprévu : les plombs qui sautent, une copine qui se tord la cheville ou encore la clé qui se casse dans la serrure au moment de rentrer chez moi avec mon plein de courses. Mais lorsque cela arrive, on prend nos manteaux et on file chez la copine la plus proche pour continuer à faire la fête, avec le sourire.

J'ai des amies en or et cette année, j'ai décidé de particulièrement soigner notre soirée pour qu'elles sachent à quel point je leur suis reconnaissante de m'aimer et de me garder dans leur cercle intime, malgré tous les désagréments que cela implique. Je sais que ma vie serait vide sans elles et, en leur compagnie, j'oublie le manque d'un amoureux qui se fait plus cruellement sentir avec les années.

Me voici donc, la veille de la Saint-Valentin, en train de faire des courses. J'ai commandé des bouquets personnalisés pour chacune de mes amies chez le fleuriste. Des pivoines rouges pour Agathe parce qu'elles symbolisent la protection et qu'elle a toujours été là pour me remonter le moral. Cela a commencé le jour où un camarade de classe de troisième dont j'étais secrètement amoureuse, Thomas Noussart, m'a surnommée « Miss Scoumoune ». Il a déclenché des rires et moqueries de mes camarades, cela a duré de longues années et Agathe a toujours été de mon côté. Des dahlias pour Paloma, car les dahlias sont symbole de reconnaissance : elle est la reine du pardon. Elle m'a même pardonné quand, lui ayant emprunté sa jupe préférée, je l'ai brûlée avec mon fer à repasser. Des camélias rouges pour Mélodie, parce qu'elles représentent l'admiration et que je n'oublierai jamais l'épisode de l'ascenseur et la façon dont elle a géré sa crise avec brio. Et enfin, des ipomées pour Lily, car elles affichent l'amitié dévouée : Lily est le genre de fille qui vous accompagne à deux heures du matin à l'hôpital parce que vous vous êtes déboîté l'épaule en tombant du lit.

Je passe ensuite à la maison de la presse faire le plein de magazines *people* qu'on va pouvoir décortiquer et commenter en buvant quelques mojitos et un rosé frais aromatisé à la fraise. C'est alors que je tombe sur une affiche pour le prochain tirage du Loto : une méga cagnotte de la Saint-Valentin avec une

accroche qui dit : « Malheureux en amour, soyez heureux au jeu ! » Cela me fait bien entendu rire, car je suis la preuve vivante qu'on peut être, tout à la fois, malheureuse en amour et au jeu. Je n'ai jamais rien gagné, pas même cinquante centimes en grattant un morpion ni un sac de bonbons à la pêche aux canards. Ni même en participant à un jeu où tous les tickets sont gagnants : soit je perds le mien, soit il y a une erreur et deux tickets portent le même numéro. La dernière fois que j'ai voulu participer à un bingo avec ma grand-mère dans sa maison de retraite, notre voisin de table est mort d'une crise

cardiaque et nous avons dû tout arrêter alors que j'avais presque rempli ma grille et que je m'apprêtais à crier : Bingo !

Perdue dans mes réflexions, je me détourne de l'affiche pour aller payer mes magazines et renverse, du coude, une étagère contenant des centaines de stylos Bic qui volent à travers tout le magasin. Rouge de confusion, je me mets à quatre pattes pour les ramasser. Le vendeur se rapproche de moi :

– Laissez, je vais le faire.

– Pardonnez-moi, je suis désolée, je suis affreusement maladroite.

Au moment où je me lève pour aller à la caisse, je me cogne la tête contre la sienne et tombe à la renverse, les quatre fers en l'air.

– Quand je vous disais que j'étais maladroite...

– Ça va aller ? Laissez-moi vous aider à vous relever. Il me tend la main pour m'aider à me relever avec un sourire en coin. Au moins, il n'est pas en colère. Il semble au contraire s'amuser de mes mésaventures.

– Ce sera tout, mademoiselle ? me demande-t-il en montrant ma pile de magazines du doigt.

– Euh... je vais aussi vous prendre une grille de Loto, dis-je en pensant que je vais ainsi dépenser quelques euros de plus dans son magasin et que cela fera en quelque sorte un dédommagement après y avoir mis le bazar.

Je fais la suite de mes emplettes en mode « pilote automatique », en ne faisant attention à rien d'autre qu'à maîtriser ma maladresse. Heureusement, je n'ai pas de menu à concocter et il me suffit de dévaliser le rayon des apéritifs, puis celui des friandises. Je rentre chez moi épuisée mais satisfaite d'avoir réussi à ne pas faire de gaffes supplémentaires. Je dois quand même préciser qu'au moment où j'ai voulu payer mes courses, le réseau des terminaux portatifs pour

cartes du supermarché a grillé, mais ce n'était pas bien grave, il m'a suffi de faire un chèque.

Je range mes achats pour ne pas céder à la tentation de dévorer tout de suite le paquet de noix de cajou et autres gourmandises salées qui sont mon péché mignon et j'allume mon ordinateur pour travailler à la correction d'un roman historique se déroulant dans la Gaule du ve siècle.

J'adore mon métier, il me permet d'avoir l'impression de contrôler et de maîtriser au moins une chose : l'orthographe des autres ! Je chasse minutieusement les fautes et les mauvaises tournures de phrase et, sous réserve de penser à régulièrement enregistrer mon travail, je minimise les risques de catastrophe. J'ai trois ordinateurs et plusieurs clés USB, des disques durs externes et un *cloud* qui me permettent de parer à toute éventualité, que ce soit la mort d'un disque dur, une panne d'électricité, une tasse de café renversée sur mon portable ou autre.

Le reste de ma journée se passe assez rapidement et sans incident. Vers dix-huit heures, je reçois un appel d'Agathe.

– Qu'est-ce que tu veux que j'apporte demain ? J'ai préparé une quiche, mais je voudrais savoir ce qu'on a prévu de regarder comme DVD.

– Les mêmes films que l'année dernière, non ? Les indispensables pour une soirée *girl power* : *Erin Brockovich*, *Charlie et ses drôles de dames*, *La Revanche d'une blonde*, *Mulan* et peut-être le dernier *Lara Croft*, je n'ai pas encore eu l'occasion de le voir et j'adore Alicia Vikander.

– Tu es sûre pour Lara Croft ? Ça ne va pas te rappeler des mauvais souvenirs comme une certaine fête d'Halloween ?

J'éclate de rire :

– Je croyais qu'on avait décidé de ne plus jamais en parler.

– Tu as décidé, ma vieille, mais moi je ne me laisserai jamais de ce souvenir.

Je regrette vraiment de ne pas avoir eu de Smartphone à l'époque, histoire d'immortaliser cette scène à jamais.

Sentant que je vais encore en prendre pour mon grade, je change de sujet :

– Mélodie se charge des boissons, comme à son habitude.

– Oki, je vais donc prévoir une boîte d’aspirine dans mon sac à main. On risque d’avoir un réveil difficile le lendemain.

Mélodie est très (trop) créative, elle prépare des cocktails rose bonbon à base de mojito qu’elle agrémente au gré de ses envies de framboises, de sirop de grenadine, de fraises Tagada ou de liqueur de cerise. Ses inventions ne sont pas toujours très bonnes, mais nous nous contentons de faire passer le goût avec une poignée de chips, l’encourageant bon gré, mal gré à poursuivre ses expérimentations. Paloma, elle, est responsable de la décoration. En dix minutes, elle est capable de transformer un salon funéraire en boudoir *girly*. Elle l’a d’ailleurs fait pour l’inhumation de sa grand-mère mais ça, c’est une autre histoire. Paloma a une collection de boas multicolores, de boules à facettes roses, de coussins framboise et de tapis à gros poils tout doux qui ferait mourir Barbie de jalousie. Et enfin, Lily gère le fond musical. Elle nous concocte toujours une playlist avec des tubes indémodables et nous invente des chorégraphies du tonnerre sur les hits de notre adolescence : Yannick, Mylène Farmer, Las ketchup, K. Maro ou encore O-Zone et parfois même Lorie ! Il n’y a pas à dire : à nous cinq, nous formons une équipe de choc, nous sommes unies comme les doigts de la main.

Quand je raccroche le téléphone, j’ai un sourire aux lèvres et ne peux m’empêcher de compter les heures qui me séparent du début de notre soirée. Je me souviens de notre première Saint-Valentin entre filles. Lily venait de se faire larguer pour une femme de dix ans de plus qu’elle, par texto. Agathe avait accouché quelques jours auparavant et rêvait d’une soirée loin des pleurs de son bébé. Quant à moi, je revenais d’un premier rendez-vous désastreux : l’homme que j’avais rencontré sur Internet portait un postiche qui avait pris feu au moment où le serveur faisait flamber sa crêpe au Grand Marnier. Ce rendez-vous avait pourtant relativement bien commencé ; on en était au dessert alors que je ne compte plus ceux qui n’ont pas duré au-delà de l’apéritif.

Nous avons donc décidé, ma joyeuse bande et moi, de nous rebeller contre le système qui nous force à croire – dès le bac à sable – que nous avons besoin dans notre vie d’un preux chevalier monté sur son fidèle destrier. Que celui-ci nous sauvera d’une mort certaine suite à un empoisonnement par une belle-

mère jalouse ou à des années d'isolement dans une tour sinistre, prisonnière d'un père trop possessif. De fait, Agathe vit au quotidien avec une belle-mère qui cherche

à se débarrasser d'elle, mais celle-ci est entrée dans sa vie après l'arrivée du preux chevalier... Et non avant comme on veut nous le faire croire dans les contes !

Nous avons ainsi passé une soirée mémorable et, un peu éméchées, nous avons toutes signé un pacte sur une feuille de papier hygiénique. Le stylo sentait le chewing-gum, et nous avons juré et craché que, jusqu'à la fin des temps, nous passerions ensemble la soirée du 14 février. C'était il y a quatre ans et je garde précieusement cette feuille de papier toilette, encadrée, au-dessus de mon lit.

Je passe le peu de temps qui me reste avant l'heure du dîner à surfer sur Internet pour lire des messages venant des différents sites de rencontre auxquels je suis abonnée. J'aime ces flirts virtuels où, protégée derrière mon écran, je peux jouer différents rôles. Tantôt mutine, tantôt coquine, je suis tout sauf un chat noir condamné à la solitude. Quand arrive, passage obligé, la première invitation à dîner ou à aller prendre un verre, j'ai toujours une bonne excuse, tant et si bien que mes correspondants abandonnent bien vite nos échanges. Ils pensent sans doute que je suis un laideron – ou pire, un homme – qui s'est fait passer pour une jolie fille.

Sans vouloir me vanter, je ne suis pas laide. Je ne suis pas le genre de femme canon que l'on voit dans les magazines, mais j'ai un joli port de tête et de très beaux yeux gris qui sont mis en valeur par mes cheveux d'un noir d'ébène. Je ne suis ni grosse ni mince, j'ai tout ce qu'il faut là où il faut et j'ai beaucoup d'humour. En même temps, c'est mon seul moyen de survivre, car on a beau dire que le ridicule ne tue pas, je serais morte de honte depuis bien longtemps si je n'avais pas un sens de l'autodérision très développé. Heureusement, je me suis fait une raison à mon sort auquel je ne pourrai échapper qu'en rencontrant un type un peu casse-cou, à la Indiana Jones. Du genre de ceux qui aiment vivre dangereusement et que rien n'effraye. Cette recherche est d'ailleurs sur toutes mes fiches de renseignements des sites de rencontre que je fréquente, mais personne ne semble la prendre au sérieux.

Mon estomac, en criant famine, me tire de mes réflexions. J'ouvre mon frigo, qui est vide à l'exception des victuailles que j'ai achetées pour la soirée, et je décide de me faire un repas léger pour anticiper les cinq mille calories que je vais ingurgiter demain sans culpabiliser. Je me prépare une soupe et m'installe confortablement devant *The Ring*, un bon film d'horreur asiatique comme je les

aime. À la fin du film, j'éteins tranquillement la télévision et je vais me mettre sous les draps, car je vieillis et la nuit blanche de demain risque d'être fatale à mon teint de pêche. C'est la première fois que je me couche l'esprit serein après avoir regardé un film d'horreur. Il n'y a pas à dire, mes amies ont vraiment un effet bénéfique sur moi.

1 Série de bandes dessinées publiée pour la première fois dans Le Journal de Spirou en 1954 et mettant en scène une patrouille de scouts, « toujours prêts ».

2.

Mardi 14 février

Je suis réveillée le lendemain par mon radio-réveil. Bien entendu, tous les animateurs parlent de la Saint-Valentin ou diffusent de la musique guimauve qui pollue mes oreilles de bon matin. J'essaye de zapper, mais même France Culture consacre une émission à la fête qui renfloue les caisses des fleuristes. J'envoie un texto aux filles en leur indiquant que le compte à rebours de notre soirée de folie est engagé, et chacune y va de son petit commentaire, ce qui a le don de me remettre de bonne humeur.

« J'ai promis à mon chéri que je ne picolerai pas trop, promettez-moi que s'il vous interroge, vous direz que j'ai carburé au Perrier menthe », écrit Agathe.

« Je ne parle quasiment plus depuis quelques jours pour préserver ma voix et me la casser en hurlant les paroles des chansons de Disney », rétorque Paloma.

« J'ai une super idée de cocktail, vous m'en direz des nouvelles », ajoute Mélodie.

Après un rapide petit déjeuner et une bonne douche chaude, je me plonge dans mon travail. Le livre est à ce point passionnant que je ne vois pas les heures passer. C'est en entendant la sonnette de la porte d'entrée retentir que je prends conscience de l'heure qu'il est : la soirée va commencer.

Comme prévu, c'est la tornade Paloma qui débarque en premier. Elle m'embrasse rapidement sur les deux joues et se lance dans la décoration en chantonnant un air de Luis Mariano. Paloma est d'origine espagnole, elle a un accent chantant et danse merveilleusement bien le flamenco. Elle aurait pu être professeur de danse mais, à la place, elle a choisi une carrière « palpitante »

d'expert-comptable. Elle me fait souvent penser à ce personnage excentrique d'ancienne hackeuse, dans la série *Esprits criminels*. Je l'imagine facilement faire tache dans le décor austère de son bureau avec ses tenues bariolées et ses stylos à pompon fluorescent. Malgré tout, elle adore son job et va bientôt prendre la direction de son cabinet.

Arrive ensuite la douce Mélodie. Elle a beau être la reine des cocktails en tout genre, c'est une toute petite créature d'un mètre cinquante, tellement discrète qu'on peut passer une soirée sans la remarquer. Il nous a fallu pas mal de temps pour l'appriivoiser. Elle a une peur panique de l'imprévu, ce qui explique sa crise dans l'ascenseur. Pourtant, elle me prouve son amitié sans faille en supportant ma compagnie et les tracas que ma présence finit souvent par engendrer. Ce qui m'a toujours étonnée, c'est qu'elle vit depuis sept ans avec Boris, un chanteur de hard rock d'origine suédoise aux cheveux longs qui ne passe absolument pas inaperçu. Mais comme on dit : « Les opposés s'attirent » et ces deux-là ont vraiment l'air très heureux ensemble.

Mélodie est suivie de près par l'ultra organisée Agathe. Au collège, Agathe et moi avons fait ensemble des plans sur notre avenir. Nous rêvions d'un job particulièrement glamour comme on en voit dans les séries télévisées et avons déjà dressé la liste des qualités que nous voulions trouver chez notre futur mari.

Toutes les adolescentes ou presque ont fait de tels plans sur la comète mais Agathe, elle, les a réalisés. Elle est mariée à un pilote de ligne et c'est la

super maman de deux enfants parfaits, tout droit sortis d'un catalogue Cyrillus : Pénélope et Roméo. Elle est aussi directrice artistique d'une célèbre marque de prêt-à-porter masculin. Avec tout ça, on pourrait croire qu'elle est l'archétype de la *business woman* avec son tailleur nickel, ses lunettes et son attaché-case, mais elle débarque chez vous le plus naturellement du monde en salopette de jean, chemise et Converse. Le seul détail qui trahit son profil de *super woman* est son téléphone, qu'elle a toujours en main pour envoyer des textos à ses adjoints, à la nounou ou à son chéri, ou encore pour nous donner le planning des films que l'on va voir dans la soirée, classés par genre et par durée.

Arrive enfin l'éternelle retardataire, Lily. Elle ne fait même pas mine d'avoir couru. Elle sait qu'on l'invite systématiquement avec une demi-heure d'avance en espérant qu'elle sera à l'heure et prend un malin plaisir à nous prouver que cela ne sert à rien. Elle fait danser ses dreadlocks sur sa tête et, sans dire un mot, se dirige droit vers la chaîne hi-fi pour y brancher son iPhone.

– La fête peut commencer ! dit-elle.

Nous poussons toutes des cris de joie et je vais dans ma cuisine pour garnir mes saladiers de chips et de cochonneries en tout genre. Mélodie y est déjà et me tend un verre rempli d'un liquide violet.

– C'est pour toi, je l'ai appelé « la violette qui tue ».

Le liquide dégage une odeur tellement forte que je me tourne vers Lily pour lui chuchoter :

– Elle aurait plutôt dû l'appeler la violette qui pue.

– Ou la violette foutue... répond Lily en buvant son breuvage, l'air de rien.

– Tu crois qu'on devrait prévenir les autres ?

– Non, laisse, c'est plus drôle de regarder leurs réactions.

Nous observons en silence Paloma et Agathe qui deviennent hystériques et,

telles des moineaux affamés, se jettent sur les friandises en faisant voler des morceaux de chips à travers toute la pièce. Du coin de l'œil, je les vois faire une moue bizarre en approchant leur nez du cocktail que Mélodie vient d'apporter sur la table. Mais elles le boivent d'un trait, comme si elles devaient faire passer un mauvais médicament, et s'empiffrent ensuite de bonbons acidulés.

Les premières notes de « Moi... Lolita » d'Alizée résonnent. Lily nous force à nous lever et, comme une très mauvaise chorale, nous entamons le refrain à tue-tête, chantant plus faux les unes que les autres :

– « C'est pas ma faute et quand je donne ma langue au chat, je vois les autres tout prêts à se jeter sur moi ! ».

Nous avons bien conscience que la chanson n'a rien d'un hymne *girl power*, mais connaissant Lily, la suite de la playlist doit certainement inclure l'ensemble des tubes des Spice Girls, de Beyoncé et « I Don't Need a Man » des Pussycat Dolls !

Après nous être cassé la voix et déhanchées comme des marionnettes désarticulées pendant plus d'une heure, Agathe nous ordonne de nous asseoir pour qu'on puisse regarder notre premier film : *Mulan*. Nous le connaissons par cœur puisque nous le regardons à chaque Saint-Valentin et pourtant, quand les premières images apparaissent à l'écran, nous avons toutes à nouveau 9 ans et sommes pleines d'admiration pour cette femme courageuse, prête à braver la

guerre et à se travestir en homme pour sauver son père. Nous entonnons chacune de ses chansons avec ardeur. Paloma se lève au bout d'un instant, car elle est en manque de noix de cajou. Je me souviens que j'ai gardé un paquet au fond de mon sac et elle part le chercher. Quand elle revient, elle a la bouche pleine de noix et un papier à la main.

– Qu'est-ce que c'est, ça ? me demande-t-elle. Tu joues au Loto, toi, maintenant ?

Je leur raconte alors l'histoire de la maison de la presse, et Lily, complètement éméchée (je commence à comprendre pourquoi Mélodie a

appelé son cocktail la violette qui tue), se met à hurler :

– Meuf !! Tu es peut-être millionnaire !

Elle se précipite dans ma chambre pour récupérer mon ordinateur et consulter le tirage du soir. Toute la bande se rassemble derrière l'écran, mais je continue à siroter mon cocktail, sachant pertinemment que je n'ai aucune chance d'avoir gagné quoi que ce soit.

– Oh mon Dieu ! s'exclame Lily. Je n'y crois pas ! Tu as gagné !

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Je pousse Paloma pour me rapprocher de l'écran et là, je regarde les numéros que Lily me montre du doigt. Elle me tend la feuille de Loto.

– Regarde, il y a les mêmes numéros !

J'ai gagné, je n'arrive pas à y croire mais j'ai gagné. Bien entendu, ce n'est pas le gros lot, mais j'ai gagné dix mille euros !

Je me mets alors à arpenter mon appartement en esquissant ce qui, dans ma tête, est une danse de la joie, mais je dois ressembler à une fille qui cherche désespérément à arracher l'araignée qui s'est faufilée dans son pull. Agathe m'arrête d'un coup. Je ne sais pas pourquoi, elle semble toute pâle.

– Si tu as gagné, me dit-elle, c'est qu'il va t'arriver un truc horrible.

– C'est vrai, dit Mélodie, tu es un chat noir. S'il t'arrive quelque chose d'aussi génial, c'est qu'un mauvais coup du sort va te tomber dessus.

– Tu vas perdre le ticket, dit Paloma.

– Tu vas te le faire piquer, enchérit Lily.

– Tu vas te faire renverser par une voiture en allant retirer l'argent, déclare Agathe d'une voix blanche.

– Merci, les filles ! leur dis-je. Sympa, le soutien !

– Ce n’est pas qu’on n’est pas contentes pour toi, Naïs. C’est juste que tu dois faire attention. Tu dis toi-même que tu n’as jamais rien gagné de toute ta vie. Tu n’es pas de celles qui marchent dans une crotte pour trouver un billet de cent euros ensuite. Toi, tu t’étales dedans et tu perds ton portefeuille dans ta chute !

Elles semblent toutes sincèrement inquiètes pour moi, ce qui commence à me faire sérieusement peur.

– Eh bien, vous n’aurez qu’à m’accompagner quand j’irai déposer mon chèque, comme ça, vous m’éviterez de tomber du trottoir ou de me faire enlever par un obscur groupe terroriste ayant besoin de mon argent pour libérer des prisonniers politiques en Transylvanie.

Elles acquiescent toutes et Agathe, fidèle à elle-même, synchronise nos calendriers pour que nous nous retrouvions durant la pause déjeuner, le vendredi suivant.

– En attendant, dit Mélodie, je t’interdis de recevoir qui que ce soit chez toi en dehors de l’une d’entre nous. Et surtout pas un mec !

– Ah, mais zut, j’avais rendez-vous pour une soirée de folie avec tout le casting masculin de la tournée des has been en live, demain soir !

– Rigole, rigole, mais personnellement je ne prendrais aucun risque. Ton histoire de karma qui s’inverse, ça me fait flipper.

– Et si on vérifiait vraiment qu’elle a de la chance ? s’exclame Lily.

– Toi, tu as une idée derrière la tête. Vas-y, balance.

– On n’a qu’à sortir, pour une fois. On reste toujours enfermées dans ton appartement pour ne pas risquer de se faire emporter par un tsunami sur la Seine, essayons plutôt de voir si on peut passer une soirée dehors sans incidents.

– Tu es sûre que c’est une bonne idée ? Il y a cinq secondes, vous étiez limite en train de prédire ma mort parce que j’ai un ticket de Loto gagnant et là,

vous voulez sortir pour tester mon karma ?

– Oui, on sera là pour te protéger, répond Paloma. Une pour toutes et toutes pour une !

Mes quatre copines commencent à s'agiter pour mettre leurs manteaux et faire une retouche maquillage pendant que moi, je me demande vraiment ce qui va me tomber dessus. Elles semblent tellement excitées que, pensant à toutes ces soirées dont je les ai privées, je décide de prendre sur moi. Lily, Paloma et Mélodie se précipitent dehors en beuglant « I Gotta Feeling » des Black Eyed Peas. Elles s'engouffrent rapidement dans l'ascenseur. Avant de fermer la porte de l'appartement, Agathe prend mon ticket gagnant et le range dans son portefeuille.

– Comme ça, si quelqu'un doit subir des malheurs à cause de ce fichu ticket, ce sera moi.

Je sais qu'il ne sert à rien d'essayer de la raisonner, surtout quand elle a un verre dans le nez, alors je la serre dans mes bras sans rien dire. Nous réalisons tout à coup que nous avons perdu les trois autres de vue. Sacrément éméchées, les filles ne peuvent pas aller bien loin, et nous suivons les éclats de voix qui nous parviennent du bout de la rue.

Elles ont l'air d'avoir une idée bien précise en tête et, en rigolant, elles prennent la direction du Vin sur Vin, un bar à tapas situé près de la station de métro. Je sais très bien pourquoi elles ont choisi d'y aller. La dernière fois que nous y avons fait un tour, Lily avait voulu mettre de la musique sur le juke-box, mais il était resté bloqué sur le best of de C. Jérôme. Paloma était devenue folle au bout du cinquième passage de la chanson : « C'est moi », et elle avait insulté le barman en espagnol pendant dix minutes. Bien entendu, le pauvre homme n'y était pour rien et, choqué, il s'était contenté de la regarder avec un air de poisson rouge ahuri.

Et puis j'avais renversé la bouteille de vin qu'on venait de commander sur les faire-part de naissance de Roméo, qu'Agathe avait voulu nous montrer en avant-première. En essayant d'en sauver une partie, Mélodie avait fait un geste brusque et déstabilisé le serveur qui venait avec notre plateau de poulpes frits. Quelques tentacules avaient atterri dans le décolleté de notre

amie et elle s'était mise à hurler et à pleurer en nous suppliant de l'aider à les enlever. Nous avons mis un quart d'heure à tenter de la calmer et avons dû nous résoudre à la ramener chez elle pour qu'elle se repose dans un endroit familial.

Pourtant, je la vois entrer la tête haute dans le bar en suivant Paloma, Lily et

Agathe qui se précipitent sur le juke-box en demandant s'il fonctionne, ce soir.

Contrairement à ce que je craignais, le bar n'a fait aucune décoration particulière pour la Saint-Valentin. Comme quoi, il y a encore des gens sensés.

Le barman et le serveur ont l'air de nous reconnaître, ils deviennent blancs comme neige, mais ils ne disent rien quand Paloma monte sur une table pour chanter « Hasta Siempre » de Nathalie Cardone à tue-tête. Lily m'appelle à une table où trônent déjà un pichet de sangria et une bouteille de rosé. Paloma continue à faire son show en entonnant Porque Te Vas et, la connaissant, je sais qu'elle va poursuivre avec Mecano puis Manu Chao. Heureusement, elle a une belle voix et les autres clients ne semblent pas être dérangés par ses déhanchements sensuels. Le serveur nous apporte avec beaucoup de précautions un plateau de tapas variés. Je vois Mélodie scruter l'assiette à la recherche de tentacules, mais elle reprend contenance en constatant qu'il n'y en a pas. Puis Agathe et Lily se lèvent pour rejoindre Paloma sur sa table et je reste seule avec Mélodie.

– Il ne s'est encore rien passé, dit-elle.

– Oh, mais rassure-toi, la nuit est encore longue !

– Tu veux que je dorme chez toi tout à l'heure ?

Elle est pâle comme un linge et j'ai envie de la rassurer, mais je commence aussi à me poser des questions.

Le reste de la bande a été rejoint, tout autour de la table, par d'autres clients du bar et celui-ci se transforme peu à peu en karaoké géant. Tout le monde se

lâche sur la chanson « Mala Vida » et j'entraîne Mélodie pour les rejoindre. Elle se contente de bouger les lèvres, n'osant pas chanter, mais elle affiche un grand sourire et pendant quelque temps, nous oublions cette histoire de karma.

Après tout, ne dit-on pas que la roue tourne ? Se pourrait-il que ce soir, je sois devenue chanceuse ? Je n'ai pas envie de réfléchir à ce qui pourra me tomber dessus au moment où ma condition de chat noir reprendra ses droits. Je n'ai pas envie de me prendre la tête. Aujourd'hui, je vais vivre une soirée de folie !

3.

Mardi 14 février (suite)

Du coin de l'œil, je vois un groupe d'hommes entrer dans le bar. Ils regardent dans notre direction et se mettent à rigoler en s'installant à une table, pas loin de nous. Je continue à les observer et le visage de l'un d'entre eux me paraît étrangement familier. Je joue des coudes pour rejoindre Agathe. Je l'attire vers moi et, en lui montrant le groupe du doigt, je lui demande si elle y reconnaît quelqu'un.

– Mais oui ! Je n'arrive pas à y croire dit-elle. Il n'a pas changé. C'est bien lui ! C'est Thomas Noussart !

Thomas Noussart, l'adolescent qui m'avait pourri la vie au collège et dont j'étais pourtant secrètement amoureuse. Il est toujours aussi beau avec ses grands yeux verts et ses cheveux châains, dont les longues mèches de devant lui cachent une partie de l'œil droit. Heureusement pour lui, il n'est plus aussi gringalet qu'à 14 ans. Il a pris du muscle et il a beaucoup plus de style qu'en pantalon baggy et pull à capuche difforme. Il porte une chemise blanche, dont il a retroussé les manches, et un pantalon beige sur des chaussures de ville marron.

Je ne peux m'empêcher de le regarder et Agathe est obligée de faire claquer ses doigts devant mes yeux pour attirer mon attention. Elle me sauve ainsi d'une honte certaine, s'il avait réalisé que je l'observais comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

Consciente que je n'arrive pas à reprendre mes esprits, Agathe me conduit à notre table et me glisse un verre de sangria dans la main.

– Bon, qu'est-ce que tu veux faire ? me demande-t-elle.

– Comment ça, qu'est-ce que je veux faire ?

– Eh bien, tu veux aller lui parler ? Voir s'il te reconnaît ? Ou on va direct lui renverser notre pichet de sangria sur la tête ?

– Tu es malade, je ne vais rien faire ! Je ne vais pas passer pour une folle. Je me suis suffisamment humiliée face à lui il y a quinze ans.

– Tu ne comprends pas ? C'est ta chance ! Tu peux te venger ou t'expliquer.

Tu sais combien de filles rêveraient d'avoir l'occasion de réparer des injustices de leur passé ? C'est mieux que de croiser ton ex avec un mec hyper canon à ton bras. Je vais vraiment finir par croire que tu es devenue chanceuse, Naïs. Alors ?

On fait quoi ?

Je regarde encore en direction de Thomas, qui boit un verre de vin rouge en discutant avec un de ses copains – tout aussi beau gosse. Je me sens à nouveau comme l'adolescente peu sûre d'elle et maladroite que j'étais alors. J'aurais tout donné pour qu'il me regarde autrement. Il était tellement populaire qu'il lui aurait suffi de m'adresser la parole une seule fois pour que cessent toutes les méchancetés à mon égard. Bien entendu, je n'ai aucun grief contre lui. Je sais que, quand on est jeune, on est facilement influençable et particulièrement crétin.

Je ne peux m'empêcher de me demander quel homme il est devenu. De là où je suis, je n'arrive pas à distinguer s'il porte ou non une alliance. Est-il papa ? Quel genre de métier exerce-t-il ? A-t-il réussi à organiser un tour du monde à vélo comme il rêvait de le faire alors ? Tant de questions que j'aimerais lui poser, mais je ne vois pas comment l'aborder.

« Salut ! Tu te souviens de moi ? Je suis Miss Scoumoune ! Qu'est-ce que tu

deviens ? »

Est-ce qu'il se souviendrait ? Est-ce qu'il pourrait encore m'humilier et me blesser ?

– Je ne suis pas sûre d'avoir envie de lui parler, dis-je à Agathe.

– Mais tu as peur de quoi ? Nous sommes toutes là, il ne pourra pas te faire de mal. Je te connais, si tu ne lui dis rien ce soir, tu rentreras chez toi et tu ne trouveras pas le sommeil, car tu regretteras d'avoir raté une telle opportunité.

Je soupire, je sais qu'elle a raison (et je déteste quand elle a raison), pourtant, je ne me sens vraiment pas le courage d'aller l'aborder. Lily nous rejoint.

– Je me demandais où vous étiez passées. Allez, venez ! La prochaine chanson, c'est « J't'emmène au vent » !

Agathe montre Thomas du doigt.

– On fait face à une crise. Voici Thomas Noussart.

– Quoi ? Super Connard avec de l'acné ?

(Eh oui, entre nous, nous connaissons chacune de nos histoires de mecs, même quand il s'agit juste d'un amour d'ado à sens unique).

– Lui-même, mais il n'avait pas d'acné, dis-je d'une toute petite voix.

– Peu importe. On va lui casser la gueule ?

– Naïs a peur.

– Peur ? N'importe quoi ! Laisse-moi gérer, tu vas voir.

Elle se lève d'un bond et, sans que je puisse la retenir, se dirige droit vers la table de Thomas. Je me précipite à sa suite, m'attendant déjà à une catastrophe.

– Salut, dit-elle. Je peux m'asseoir ?

Les garçons la regardent bizarrement mais acquiescent.

– Alors, qu’est-ce que vous faites là un soir de Saint-Valentin ? Aucune greluce à sortir ou à faire rêver en lui offrant un ridicule bracelet à strass ?

– Eh bien, comme vous, je suppose, les filles, répond l’un des copains. Nous passons un bon moment entre potes.

– C’est super, ça, et vous en profitez pour parler de la période où Thomas était le roi des cons ?

– Pardon ? demande l’un d’eux.

– On se connaît ? ajoute Thomas.

– Ah non, désolée, je n’ai pas ce déplaisir, mais on a deux copines en commun. Tu te souviens d’Anaïs et Agathe ?

– Euh... non, désolé.

Il semble sincèrement gêné, et je me sens obligée de le sortir de son embarras.

– Salut ! Nous étions ensemble en troisième D.

– Euh... navré, je ne me souviens pas, ça remonte un peu, la troisième.

– Peut-être que le surnom Miss Scoumoune te rafraîchira la mémoire ? ajoute Agathe, se sentant obligée de prendre une grosse voix semblable à celle du Parrain.

Je ne sais plus où me mettre, j’aurais aimé qu’elle évite de remettre ce surnom

ridicule sur le tapis. Je me revois encore avec mes cheveux gras et ma frange de travers (conséquence d’un incident chez la coiffeuse) et le rouge me monte aux joues.

Les garçons nous dévisagent comme si nous étions folles à lier (et quelque

part, ils ont sans doute raison). Puis Thomas semble pris d'un éclair de lucidité.

– Oh merde ! Ça y est, je me souviens. Tu es la fille à qui il arrivait toujours les pires malheurs ? Je suis désolé, je crois qu'on s'est un peu foutu de ta gueule pendant quelques années. J'étais effectivement un petit con, à l'époque.

– C'est le moins qu'on puisse dire, répond Agathe méchamment.

– Non mais arrêtez, les psychopathes ! dit l'un des garçons. Il y a prescription, là, vous n'avez que ça à faire ? Aller emmerder quelqu'un pour des conneries qu'il a faites il y a quinze ans ? *Get a life !*

J'aimerais trouver un trou de souris, m'y engouffrer et ne jamais en ressortir.

Je comprends un peu sa réaction, la scène est grotesque.

– C'est bon, Jean-Claude Van Damme, renchérit Lily. On se casse, de toute façon.

Agathe et Lily font mine de se lever pour rejoindre Paloma et Mélodie. Alors que je voudrais faire de même, Thomas me retient par le bras.

– Je suis sincèrement désolé. Je ne réfléchissais pas aux conséquences de mes actes à l'époque. J'aimerais vraiment me faire pardonner. Ça te dirait de prendre un verre, un de ces quatre ? Sans tes gardes du corps ?

Je reste muette. Je ne sais quoi répondre. Au fond de moi, l'adolescente que j'étais fait des bonds, mais avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit, Agathe m'entraîne aux toilettes. J'observe un instant mon reflet dans la lumière blafarde des néons et je croise le regard sévère de ma meilleure amie qui m'observe, les poings sur les hanches.

– Tu ne vas pas accepter, quand même ?

– Et si c'était ma chance ? Si la roue avait tourné ? Tu l'as dit toi-même.

Quelles étaient les probabilités que je me retrouve un jour face à Thomas

Noussart ?

– Écoute, tu fais ce que tu veux, tu es une grande fille, mais ne viens pas me trouver en pleurant quand tu auras de nouveau la poisse et que Thomas Noussart se sera bien foutu de ta gueule.

Elle s'en va rejoindre le groupe des chanteurs. Je la suis quelques secondes plus tard. Je parcours la salle des yeux et constate que Thomas est parti avec sa bande de copains. Ma chance aura donc été de courte durée. Le cœur gros, je me résous à rejoindre mes amies quand le serveur vient vers moi et me tend un bout de papier.

Il y est écrit :

Appelle-moi quand tu veux. Thomas

suivi de son numéro de téléphone. Je m'empresse de le ranger dans ma poche avant qu'Agathe ne vienne me demander ce que je cache. Je ne sais pas si je l'appellerai. Ce qui est sûr, c'est que même dans mes rêves les plus fous, je n'aurais jamais imaginé avoir l'occasion de partager, un jour, un moment seule à seul avec le plus beau gosse du collège. D'un coup, j'ai le cœur léger.

Je retrouve mes copines et nous chantons ensemble en nous tenant par les épaules. Le barman nous fait alors un signe de la main et sort une bouteille de champagne. Il nous demande de le rejoindre et nous l'offre car, ce soir, nous avons vraiment mis l'ambiance. Mélodie est toute guillerette.

– Alors c'est vrai ! s'exclame-t-elle. Buvons un coup à la santé d'Anaïs la chanceuse !

– Hip hip hip, hurra ! crient les autres.

Nous buvons toutes notre coupe d'un trait. Agathe ne semble plus me faire la tête et je la serre fort contre moi. Au bout d'une heure, nous pouvons officiellement dire que nous sommes toutes pompettes et que nous avons la voix cassée. Je sonne le rassemblement et, péniblement, nous reprenons le chemin de mon appartement. Aucune de mes amies n'a le courage de repartir chez elle.

Nous organisons alors un campement de fortune dans le salon, et nous gloussons comme des collégiennes.

- C'était vraiment une chouette Saint-Valentin, murmure Mélodie.

Et nous finissons par nous endormir avec un grand sourire aux lèvres.

4.

Mercredi 15 février

Le lendemain, nous émergeons toutes un peu dans le brouillard. Personne ne parle et chacune se prépare rapidement pour vaquer à ses obligations. Le rendez-vous est pris pour nous revoir à midi trente vendredi et aller retirer mon chèque, en échange du ticket qu'Agathe a finalement collé sur le réfrigérateur avec un magnet. Je savoure un instant le calme retrouvé après que Lily, en retard comme à son habitude, a claqué la porte de mon appartement. J'ai à peine la gueule de bois, juste la sensation que mes globes oculaires vont tomber de mes yeux, mais cela passera avec une aspirine.

Je reste un petit instant à observer le ticket gagnant ainsi que le numéro de Thomas, que j'ai sorti de ma poche et accroché à ses côtés. Je ne vais pas l'appeler lui, mais j'ai tout de même envie de voir si je peux à présent survivre à un rendez-vous sans que cela tourne au désastre. Je m'installe donc avec mon ordinateur et me connecte sur mes sites de rencontre pour choisir l'heureux élu.

Au bout d'une petite demi-heure, j'hésite entre deux prétendants : il y a d'un côté Alexandre, qui a 31 ans et se présente en annonçant qu'il est « dans la finance ». Il est blond avec une fossette sur le menton. Je ne sais pas pourquoi, elles m'ont toujours fascinée, à cet endroit. Paloma prétend que cela lui rappelle la raie d'un postérieur, mais je m'en moque. Il se dit passionné de musique des années 1980, un bon point, et de théâtre, ce qui est un bon point également à condition qu'il ne soit pas fan de pièces obscures dont personne n'a jamais entendu parler et qui se jouent dans des squats au fin fond du treizième arrondissement. Il vit à trois stations de chez moi et nous flirtons depuis quelques semaines sans qu'il ait jamais fait le moindre faux pas, ni essayé avec lourdeur de me rencontrer à tout prix. Il a osé faire

quelques allusions, mais comme il a un emploi du temps manifestement assez compliqué, il ne s'est jamais vexé en entendant les excuses que j'inventais pour ne pas le rencontrer : *dead line* au boulot, grippe, mariage de ma cousine ou week-end en dehors de

Paris.

De l'autre côté, il y a Bastien. Il est aussi brun qu'Alexandre est blond. Il a 35 ans, est divorcé et père d'une petite fille de 5 ans qui s'appelle Manon. C'est un sportif qui pratique l'escalade et essaye de voyager à la recherche des plus beaux spots à travers le monde. Au début, cela m'a fait un peu peur parce que cela veut dire qu'il sera souvent parti, puis je me suis dit que l'amour de l'adrénaline pourrait lui faire apprécier ma compagnie. Et puis comme, à l'époque, je ne comptais pas vraiment le voir, seule notre relation virtuelle aurait été affectée par ses absences... Il est commercial dans une banque et vit en banlieue parisienne. Ce qui m'a séduite chez lui, c'est son sens de l'humour et sa connaissance des répliques de films cultes comme : *La Cité de la peur*, *SOS*

Fantômes ou encore *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*

Je regarde leurs photos respectives pendant quelques minutes pour réussir à me décider, mais ils ont tous les deux quelque chose de craquant, je n'arrive pas à les départager. Je suis à deux doigts d'appeler Lily pour avoir son avis, malheureusement elle est incapable de tenir sa langue. Elle en parlerait forcément à Agathe qui, me connaissant par cœur, comprendrait tout de suite quel est mon plan. Et puis, prise d'un élan de folie, je me dis que je vais les rencontrer tous les deux. Je vais voir si Bastien est disponible pour un verre ce soir et Alexandre pour un *after work* demain. Je leur envoie à chacun un message, puis me mets au travail tout en attendant avec impatience le « ding »

de ma boîte mail.

C'est Alexandre qui me répond le premier, pendant ma pause déjeuner. Il me propose de nous retrouver au bar d'un hôtel du neuvième arrondissement, pas loin de son boulot, et se réjouit de me rencontrer enfin. Je suis ravie qu'il ait réussi à se libérer et j'attends avec impatience de savoir si je pourrai

également voir Bastien. Celui-ci me répond un peu plus tard : « OK, au pub irlandais de la rue des Biches à dix-neuf heures ? ». J'aurais aimé un message un peu plus personnalisé, mais je n'ai pas à me plaindre, car il a fait l'effort de me trouver un créneau dans sa soirée malgré le très faible préavis.

Je m'arrête de travailler à dix-huit heures pour me planter devant ma garde-robe, en me posant la même question qu'à chaque rendez-vous galant : Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre ? J'opte alors pour un simple jean et une blouse bohémienne sous un gros manteau en laine retournée. À mes pieds, j'enfile une

paire de bottes fourrées. J'évite tant que possible les talons hauts, trop de mauvaises expériences : talons cassés, coincés dans une grille d'égout, cheville tordue en essayant de choper un taxi...

D'habitude, je pars toujours avec beaucoup d'avance, car je suis souvent bloquée dans les transports, mais je veux croire en ma nouvelle bonne étoile et je quitte mon appartement à la dernière minute.

Le pub irlandais est, comme on se l'imagine, noir de monde. Il y flotte une odeur de bière et je me dis que si ma chance vient à tourner de nouveau, je vais finir avec une pinte renversée sur ma blouse. Ou pire.

J'aperçois Bastien qui me fait signe. Au moins, connaissant sa passion pour le sport, j'imaginai bien qu'il était musclé, mais je n'aurais pas imaginé qu'il puisse être encore plus beau gosse que ne le laissaient présager ses photos de profil. Il se lève à ma venue et m'embrasse rapidement sur les deux joues. Il a un sourire à tomber, il est un parfait mélange entre Keanu Reeves et Patrick Dempsey. Je ronronne intérieurement.

– Tu veux boire quelque chose ? me demande-t-il.

– Oui, volontiers, un demi pêche.

J'aurais préféré un cocktail plus glamour, mais comme on dit : « À Rome, faites comme les Romains. » J'espère juste que ma nouvelle chance me permettra d'éviter les remontées de gaz et que je n'écourterai pas notre entrevue en lui rotant malencontreusement à la figure.

– Parfait, je rapporte aussi quelque chose à grignoter. Tu n’as pas d’allergies particulières ? Cacahuètes ou crevettes ? Je ne voudrais pas te rendre malade à notre premier rendez-vous.

Je tente une réplique du film *La Cité de la peur* pour tester en live son humour et sa culture :

– Non, ne t’inquiète pas, mon seul problème c’est que : « Quand je suis contente, je vomis. »

– Vraiment ? me demande-t-il. Et tu penses que c’est qui le plus fort ?

L’éléphant ou l’hippopotame ?

Encore une réplique de *La Cité de la peur* : un bon point pour lui. J’enchaîne donc :

– « C’est l’éléphant, j’en suis certaine : j’ai lu un livre là-dessus y a pas longtemps, et les mecs expliquaient qu’en fait, c’est parce que toute leur force est concentrée dans la trompe. De l’éléphant, hein, je parle. »

Il éclate de rire, je suis très fière de moi. Il se dirige alors vers le bar et revient rapidement avec un panier rempli de beignets et de *chicken wings*. Je sais que je devrais éviter les excès après ma soirée d’hier, mais je n’ai jamais pu résister à des friandises bien grasses. En revanche, je me fais intérieurement la promesse de ne pas boire plus de deux verres. Mon foie a passé l’âge de faire des folies deux soirs de suite.

La conversation va bon train, je suis contente d’avoir trouvé en lui un original comme moi. Il ne me saoule pas du tout avec sa passion pour l’escalade ou en parlant de son boulot. Au contraire, il se contente de me poser des questions sur moi. Il a l’air d’être sincèrement intéressé par mes réponses et je me rends compte que c’est la première fois de ma vie que je passe un moment aussi agréable en compagnie d’un homme.

Il est drôle sans être lourd et semble avoir une grande ouverture d’esprit grâce à ses voyages. Il me regarde dans les yeux, m’effleure de temps en temps la main. C’est un rendez-vous idéal : il cherche à me séduire, mais pas à me

mettre dans son lit à tout prix. Ce qui m'arrange, car je ne couche jamais le premier soir. Pour en être sûre, je m'organise toujours pour enfiler de vieux sous-vêtements dépareillés et sans élastique.

Je suis hypnotisée par son regard et je dois me retenir de glousser comme une dinde à chacun de ses propos. Pour l'instant, j'ai l'impression de tout maîtriser.

Mais je sais par expérience qu'il suffit de rigoler trop fort pour qu'une cacahuète ressorte par votre narine et aille se loger dans l'œil de votre interlocuteur, avec une force telle que celui-ci risque de finir à l'hôpital avec un cache-œil qui lui vaudra longtemps le doux sobriquet de Capitaine Cacahuète. J'ai conscience d'être chanceuse depuis la Saint-Valentin, mais je ne veux pas non plus tenter le sort. Je me concentre donc pour m'amuser discrètement et éviter le vieux rire qui sort du nez. Je prends également soin de ne pas enfourner de grosses poignées de cacahuètes, afin de ne pas passer pour une goinfre.

Il me parle rapidement de sa fille, dont il a la garde une semaine sur deux, mais ne me montre aucune photo. Il m'est déjà arrivé de passer une heure à devoir commenter l'album photo complet, de la naissance à nos jours, du gosse d'un type que j'avais bousculé en sortant des toilettes.

Au bout d'un certain temps, pourtant, la fatigue due à ma soirée de la veille se fait sentir et j'étouffe tant bien que mal un bâillement.

– Dure soirée, hier ?

– Disons qu'avec mes copines, nous avons fêté la Saint-Valentin à notre manière.

– Ha ha ! Une soirée de nanas qui refont le monde. Quand j'étais ado, ma sœur organisait souvent des *pyjama parties* et je ne pouvais m'empêcher d'écouter aux portes pour essayer de découvrir les secrets d'une soirée de filles.

Malheureusement pour moi, j'étais tout sauf discret et je me faisais rapidement griller.

– Je crois que les soirées de filles sont un mythe. On ne fait pas grand-chose de plus qu’une bande de mecs qui se retrouvent autour d’un match de foot et de quelques bouteilles d’alcool.

– Eh bien, nous, on rote et on se sent les dessous de bras.

– C’est bien ce que je te dis, on fait pareil !

Il éclate une nouvelle fois de rire.

– Je ne vais donc pas te retenir plus longtemps. Je suis ravi que tu m’aies fait signe. On se refait ça quand tu veux pour un ciné ou un dîner ?

– Avec plaisir.

Nous échangeons nos numéros de téléphone et il m’embrasse sur la joue, son souffle chaud s’attarde sur mon cou et me provoque des frissons. Il me quitte en insistant bien pour me revoir très vite. Je le regarde s’éloigner sans pouvoir m’empêcher d’admirer son joli postérieur. Je réalise que j’ai hâte d’avoir bientôt de ses nouvelles. Bien entendu, je ne l’appellerai pas car, c’est bien connu, une femme ne doit jamais faire le premier pas quand il s’agit de revoir un flirt potentiel.

Je rejoins mon appartement, un grand sourire aux lèvres, persuadée d’être à présent la reine des rendez-vous. J’ai hâte de savoir ce que la soirée avec

Alexandre me réserve. J’aimerais partager mes impressions avec mes copines, mais je connais Agathe et je ne peux m’empêcher de craindre sa réaction. Elle joue un rôle indispensable dans ma vie et j’ai sans doute tort, mais au fond de moi j’ai l’impression que quelque part, elle espère que ma chance tourne à nouveau, un peu comme si c’était le seul moyen pour elle de s’épanouir à mes côtés ! Elle a toujours été très protectrice et redoute peut-être de me voir à présent voler de mes propres ailes. De me découvrir moins dépendante de mes amies en ayant désormais ma vie privée. J’envoie quand même un petit mot à tout le monde en leur disant que j’ai hâte de revivre une soirée aussi extraordinaire puis j’essaie de me changer les idées devant ma télévision. Je ne veux pas que la peur de leurs réactions entache ma bonne humeur. Le sommeil me prend en plein milieu de l’intrigue palpitante d’un

feuilleton sur une chaîne de la TNT et, quand j'ouvre les yeux, quelques heures plus tard, je n'ai pas le courage de rejoindre mon lit et je décide de finir la nuit sur mon canapé.

5.

Jeudi 16 février

Le lendemain, au réveil, en lisant mes mails, j'ai droit à une excellente surprise.

La maison d'édition pour qui je travaille me demande de corriger le futur best-seller d'un romancier à succès. D'habitude, je suis cantonnée aux essais historiques et cette proposition est une véritable chance pour moi ! L'éditrice me dit que si la collaboration se passe bien, il se pourrait que l'auteur signe avec moi un contrat à long terme, car il aime travailler avec une équipe qu'il connaît. Je suis aux anges. Je me mets tout de suite au travail. L'intrigue de ce thriller romantique se passe entre Bombay et Londres, sur fond d'espionnage industriel.

Il y a de fortes chances que le livre soit adapté au cinéma dans quelque temps.

C'est tout du moins ce qui est arrivé à tous les précédents livres de cet écrivain.

Du coup, mon esprit se met à vagabonder en essayant de savoir qui pourraient être les acteurs choisis pour interpréter les héros de l'histoire. Je suis obligée de me ressaisir et de me concentrer, car je n'ai vraiment pas envie de rater l'opportunité de devenir la correctrice attitrée d'un auteur célèbre. Qui aurait cru qu'il m'arriverait une chose pareille, à moi ?

Depuis la Saint-Valentin, je surfe sur la vague de la chance et j'en suis incroyablement heureuse.

Le seul hic, c'est qu'il y a énormément de travail dans ce manuscrit. Certes, l'auteur a une excellente plume, malheureusement son orthographe est catastrophique. Mais bon, c'est mon job, je l'aime et en plus, je suis très

généreusement payée pour le faire.

Je fais une petite pause à l'heure du déjeuner pour me composer un semblant de repas, car je n'ai vraiment pas le courage de sortir dans la rue. Il semble faire beaucoup trop froid à mon goût, et je suis vraiment prise par mon travail. Je m'accorde quelques instants pour consulter mes derniers mails. J'en ai deux. Un

d'Alexandre qui me demande si je suis toujours disponible pour le retrouver le soir même, et un de Paloma qui me transfère des photos prises lors de la soirée d'avant-hier. Je les ouvre sans retenir mon sourire. Plus on avance dans la soirée, plus les images sont floues et mal cadrées, mais elles reflètent la bonne humeur de notre petit groupe. Je m'attarde sur les clichés du bar pour voir si on aperçoit Thomas, mais comme c'est Paloma qui a fait office de photographe, elle était bien trop occupée à se casser la voix sur Claude François à ce moment-là pour faire attention à lui. De toute façon, les traits de son visage sont imprimés en moi. Je ne comprends pas très bien l'obsession que je peux avoir pour un homme qui m'a fait tant de peine, mais je crois que cela fait partie de mon côté maso.

Beaucoup de femmes sont comme ça, et puis, pour être totalement honnête, il m'a semblé charmant, l'autre soir. Forcément, vu l'état d'ébriété dans lequel j'étais, j'étais encline à trouver n'importe qui adorable. Et pourtant, m'aurait-il proposé de le revoir s'il était toujours le goujat – pour rester polie – d'autrefois ?

Je crois que, de toute façon, je n'aurai pas ma réponse avant de le revoir, et je ne suis pas prête, ni même sûre de vouloir que cela arrive.

Ma pause syndicale étant terminée, je me remets au travail afin de pouvoir m'arrêter à dix-huit heures, assez tôt pour me préparer à mon deuxième rendez-vous de la semaine.

L'heure arrive plus vite que je ne l'aurais pensé. Choisir une tenue pour aller dans un bar branché alors qu'il fait un froid de canard me pose plus de problèmes que la veille, où j'avais opté pour des vêtements confortables et simples pour rejoindre Bastien. Je mets donc vingt minutes à me décider pour une robe noire avec des collants et des bottines vernies. Je m'emmitoufle

ensuite dans un *snood* noir et un long manteau bleu canard (qui, d'après mes copines, fait ressortir le gris de mes yeux). J'ai tellement froid que je n'hésite pas à commander un chauffeur privé, cela m'évite d'arriver avec la goutte au nez et les lèvres gercées. Malgré la circulation, je n'ai que cinq minutes de retard quand celui-ci me dépose devant le magnifique hôtel.

Je suis heureuse de constater que ma tenue est en adéquation avec celles du reste de la clientèle présente. Je n'oublierai jamais le mariage de ma lointaine cousine Alice, où j'étais allée beaucoup trop habillée et me suis retrouvée plus chic que la mariée, ni les 20 ans d'un copain de fac où j'ai débarqué en jean alors que tout le monde portait robe longue et costard. Apparemment je n'avais pas reçu le mail qui indiquait que le thème de la soirée serait « James Bond et les

James Bond girls ».

Alexandre ne semble pas être arrivé, alors je m'installe confortablement dans un fauteuil, face à la porte pour ne pas louper son entrée. Je sors quand même mon téléphone de ma poche pour avoir l'air occupé et ne pas faire celle qui attend désespérément. J'ai un SMS de Lily.

[Pas de nouvelles,

bonnes nouvelles ?]

Je me rends compte que je ne l'ai pas contactée depuis presque deux jours, alors que d'habitude nous passons rarement une journée sans nous parler. Je commence à taper ma réponse quand je vois Alexandre apparaître dans mon champ de vision. Il s'avance à grandes enjambées vers moi. Si Bastien était sexy, Alexandre est diablement beau, mais dans un style plus chic, genre premier de la classe. Il a un look britannique et un lointain air de Colin Firth, le fantasme de mon adolescence, que j'ai découvert dans *Bridget Jones* avec son si bel accent.

Sa fossette est incroyablement craquante et je dois me retenir pour ne pas la fixer trop longtemps des yeux en le saluant. Il me tend la main et serre la mienne de manière très virile mais non moins aimable.

– Désolé pour le retard, il y a eu une urgence et j’ai dû déléguer. Tu aurais pu te commander quelque chose à boire.

Il fait signe à un serveur qui s’approche aussitôt de notre table, droit comme un « i ». Il me tend une carte où n’apparaissent pas les prix. Même si je sais que cela se fait dans les endroits chics, je n’ai jamais vraiment apprécié le geste.

Quand je paye, j’aime savoir combien je vais dépenser et j’évite de vider l’équivalent de mon PEL dans un verre de vin. Et quand je suis invitée, j’ai toujours peur de choisir ce qu’il y a de plus cher. Heureusement, Alexandre me sauve la mise en disant :

– Je te conseille le Long Island Iced Tea. C’est leur spécialité. C’est un cocktail à base de tequila, de gin, de vodka, de liqueur d’orange et de rhum.

– C’est parfait alors, je vais prendre ça.

Le serveur se retire, toujours droit comme un « i », à tel point que je me demande s’il n’a pas un tuteur dans le dos pour l’aider à se tenir ainsi. Je reporte

mon attention sur Alexandre, qui semble se trouver à l’aise comme un poisson dans l’eau dans cet endroit un peu prestigieux. Il fait des signes à diverses personnes, qu’il semble connaître, mais ne me plante pas pour autant afin d’aller leur parler, ce qui m’est très souvent arrivé. On voit que c’est quelqu’un de très direct, car le serveur est à peine revenu avec nos verres qu’il me demande :

– Qu’est-ce qu’une femme comme toi fait sur un site de rencontres ?

– Je pourrais te retourner la question.

– Oh ! Moi, c’est simplement par manque de temps ou surtout parce que je suis mal organisé. Mais toi ? J’ai cru comprendre que tu travaillais à la maison, tu es donc libre de construire ton emploi du temps !

Je devrais lui répondre qu’il y a encore deux jours, j’étais le plus grand chat

noir que la Terre ait jamais porté, mais c'est notre première rencontre et j'opte pour une réponse plus évasive.

– Eh bien, justement, travailler de chez moi ne me permet pas de croiser autant de monde que je le voudrais, et puis, parfois, les sites de rencontres apportent une sécurité qu'un bar plein d'inconnus ne me fournirait pas.

– Cherches-tu à me faire croire que tu es timide ? Je ne te croirais pas.

– Oh non, mais je lis trop les rubriques de faits divers. Qu'est-ce qui me prouve que tu n'es pas un psychopathe qui cherche à vendre un de mes reins sur le marché noir ?

– Rien, effectivement. Mais si tu veux, voici ma carte d'identité et mon permis de conduire. Il sort son portefeuille de sa poche et me tend ses papiers. Je t'en prie, prends-les en photos et envoie-les à ta mère, à ta sœur ou à une copine qui pourrait s'inquiéter que tu sois entre les mains du grand méchant loup.

Je souris, mais je prends quand même ses papiers en photo, on n'est jamais trop prudente.

– D'ailleurs, je pourrais te demander la même chose. Il existe aussi des tueuses en série !

– Tu vas me faire croire que tu ne saurais pas te défendre face à moi ?

– Ah, mais qui me dit que tu n'es pas de mèche avec la porte de prison qui fait office de serveur, et que vous n'êtes pas en train de me droguer à mon insu ?

Je capitule et lui tends ma carte d'identité, beaucoup plus récente que mon permis de conduire qui est orné d'une photo datant de mes 18 ans... Une période peu reluisante pour moi d'un point de vue capillaire !

– En même temps, si je me fie à la tête que tu tires sur cette photo, je devrais fuir !

– Arrête, on a tous des têtes de bandits sur nos photos d'identité, c'est l'horreur !

– Certaines plus que d'autres, apparemment...

Je me retiens pour ne pas lui lancer mon verre à la figure, car on ne se connaît pas et que sa chemise doit sans doute coûter le prix de mon loyer mensuel. Il a de l'humour, il est charmant, mais je sais pertinemment qu'il y a quelques jours, j'aurais été incapable de passer plus de cinq minutes avec un homme comme lui avant que notre rencontre ne tourne au vinaigre. Soudain, il me surprend en me demandant :

– Il y a quelque chose que j'aurais dû te demander dès notre première conversation, mais je n'ai pas réussi.

– Ah oui ?

– Pourquoi est-ce que tu recherches à tout prix un aventurier comme Indiana Jones ? Tu n'as pas l'air d'être une accro au sport, ni aux sensations fortes ou aux voyages dangereux.

Je respire un grand coup. Cela fait deux fois dans notre conversation que j'ai l'occasion de lui révéler mon problème, et je ne sais toujours pas comment faire.

Je ne sais pas si j'ai de la chance pour quelques heures seulement, quelques jours, ou si c'est désormais acquis pour toujours. Comment un homme que je connais à peine pourrait-il comprendre ma situation ?

Son regard me sonde intensément. Il attend visiblement une réponse intelligente de ma part, mais je préfère lui sourire et jouer la carte de la fille mystérieuse en disant :

– Si je te dévoile tous mes secrets aujourd'hui, tu n'auras plus envie de découvrir le reste.

– Ha ha, dois-je conclure que je me débrouille suffisamment bien pour que tu aies envie de me revoir ?

– Je n’en sais rien, je te rappelle que j’ai toujours peur que tu me voles un rein.

– Si j’étais un ringard, je te répondrais que je cherche avant tout à voler ton cœur.

– Oh, arrête, tu crois vraiment que ça marcherait, un truc pareil ?

– Tu sais, ça fait un bout de temps que j’ai compris que mon charme était à toute épreuve. Je n’ai qu’à sourire pour plaire, même pas besoin d’ouvrir la bouche.

– Tu m’as l’air bien trop sûr de toi.

Il hausse les épaules en souriant de toutes ses dents. Il respire l’assurance et la confiance en lui, tout ce qui, chez un homme, m’a toujours fait fuir par peur d’être tournée en ridicule. Il ne faut pas croire que je n’ai pas confiance en moi, j’ai conscience de mes atouts, mais quand on est maladroite, on cherche avant tout à se faire discrète pour éviter au maximum les ennuis. Je déguste doucement mon cocktail, qui est vraiment délicieux, et il me parle un peu de lui et de sa passion pour le théâtre. Il m’avoue avoir eu quelques problèmes d’élocution quand il était petit. Je ricane intérieurement : hourra, il n’est donc pas parfait ! Il m’explique que ses parents l’ont inscrit très jeune à des cours d’art dramatique.

Il n’a plus le temps de monter sur les planches, mais il aime beaucoup aller au théâtre.

– Le théâtre me fascine parce que tu joues un rôle tout en étant face à ton public donc complètement vulnérable.

Il passe facilement du flirt à la conversation plus intellectuelle, mais cela ne me gêne pas et ne m’empêche nullement de fantasmer sur ses lèvres pleines et ses belles mains.

Je ne vois pas la soirée passer, mais c’est lui qui, d’un geste discret, regarde sa montre et s’excuse, car il a une longue journée le lendemain. J’ai la tête

qui tourne, autant parce que je n'ai mangé que quelques olives et les quartiers d'orange de mon cocktail que parce qu'il me trouble. Heureusement, le froid du dehors me fait reprendre mes esprits. Comme si nous étions dans une comédie romantique se déroulant à New York, il hèle un taxi, m'embrasse rapidement au coin de la bouche et me dit à bientôt en ayant bien pris soin de noter mon numéro. J'ai la tête dans les nuages durant tout le court trajet jusque chez moi, et après m'être allongée sur mon canapé, je plane toujours autant.

Je viens de passer deux soirées extraordinaires avec deux hommes très différents, qui semblent tous deux aspirer à me revoir. Je suis irrésistible !

Comme pour confirmer ce que je suis en train de me dire, je reçois un SMS d'Alexandre :

[Merci pour cette soirée,
est-ce que tu te laisserais
tenter par un déjeuner
sur le pouce demain ?]

Je sais que la bible de la drague 2.0 stipule qu'il ne faut jamais revoir un homme deux jours de suite, mais je m'en moque et réponds aussitôt que je suis disponible. Nous décidons de nous revoir à midi et demi en bas de son bureau.

C'est en tapant sur la touche « envoyer » que je me souviens que je suis censée retrouver les filles pour déposer mon billet gagnant et recevoir mon chèque. Je m'en veux un peu de leur poser un lapin, mais la perspective de revoir Alexandre me met du baume au cœur. Je décide donc de leur envoyer un message groupé :

[Désolée, les filles,
j'ai un contretemps

pour le déjeuner,

je vous raconterai.

La chance ne me quitte

plus ! À très vite.]

Je me couche ensuite avec un bon bouquin et m'endors quelques minutes après, trop fatiguée par mes émotions de la journée.

6.

Vendredi 17 février

Les filles n'ont pas répondu à mon message. Je suis un peu étonnée et j'espère qu'elles ne me font pas la tête. Je dois tout de même aller déposer mon billet gagnant de la Saint-Valentin. Dix mille euros, ce n'est pas rien ! Je n'ai même pas encore réfléchi à ce que j'allais m'offrir avec une somme pareille. Je décide de m'organiser pour y aller plutôt lundi et d'en profiter pour essayer de voir Agathe ou mes autres amies. Elles me manquent et je n'ai pas envie qu'elles se sentent trop délaissées.

En attendant, j'ai du boulot, ainsi qu'une invitation à déjeuner avec un homme qui me plaît vraiment. Je prends un gros petit déjeuner pour ne pas mourir de faim et pour éviter de me jeter ce midi sur un burger-frites-mayo, ce qui n'aurait rien de glamour et pourrait bêtement griller mes chances avec Alexandre : personne ne veut d'une fille vorace dont le menton dégouline de sauce et qui se retrouve avec un bout de salade coincé entre les dents.

Je mets une alarme sur mon téléphone pour ne pas louper l'heure du repas et me plonge dans le travail. À onze heures quarante, je m'arrête de taper sur mon clavier et passe dans la salle de bains pour faire une petite retouche maquillage.

Je porte une robe blanche à col roulé sur des collants gris et des bottes grises, elles aussi. J'ai un petit béret blanc sur la tête et m'emmitoufle dans mon épais manteau. Je ressemble à une petite poupée russe et j'espère que cela

charmera mon beau flirt.

Dehors, il fait gris mais il ne pleut pas, ce qui m'arrange car mon béret aurait très vite ressemblé à une vieille serpillière. Ce ne serait pas du plus bel effet. Je m'engouffre rapidement dans le métro et je fais le court trajet vers le travail d'Alexandre perdue dans mes pensées. Est-ce que je pourrais véritablement envisager une relation avec un homme tel que lui ? Il est sophistiqué et tellement sûr de lui, presque insupportable. Est-il seulement attiré par la femme avec qui il

a flirté derrière son écran, taquine et spirituelle, que j'ai également été hier soir ?

Y a-t-il une chance pour qu'il m'apprécie encore si je redeviens maladroite et gauche ?

Je sais pertinemment que je ne devrais pas me prendre autant la tête pour un homme que je connais à peine et que je ne reverrai peut-être jamais, mais j'ai 30 ans et, malgré mes déboires sentimentaux, je n'ai jamais cessé de croire au prince charmant. Il s'est passé quelque chose pendant cette Saint-Valentin. Je suis peut-être entrée dans un monde parallèle. En tout cas, une chance m'est offerte de vivre une vie normale : j'ai bien l'intention de la saisir et de ne pas la lâcher !

Arrivée à la station où je dois descendre, je suis bousculée par les voyageurs qui se hâtent de sortir. Je marche à mon rythme, nullement pressée de retrouver le froid hivernal et désireuse de ne pas être la première à mon rendez-vous. Je suis ravie de constater que j'ai eu raison de traîner des pieds. Alexandre m'attend, assis en terrasse devant un petit bistro de quartier. J'ai du mal à comprendre son choix car malgré les chauffages au gaz, il fait un froid de canard. Il porte un costume bleu marine et a défait son col et sa cravate. Il sourit en me voyant et se lève pour venir à ma rencontre.

– Je suis enchanté que tu aies pu te libérer. Je sais que j'aurais dû attendre un peu plus avant de te refaire signe, mais je vais partir trois jours à Francfort pour le travail et j'avais vraiment envie de te revoir.

– C'est adorable. Tu vas réussir à me faire rougir.

– C’est le but !

Il met sa main dans le creux de mon dos pour me guider vers l’intérieur de l’établissement, jusqu’à notre table. Ouf, je crois que je n’aurais pas survécu dehors. Un long frisson de plaisir parcourt mon échine. Je savoure ce délicieux contact. Puis il me débarrasse de mon manteau et de mon bonnet avant de les accrocher sur un portemanteau derrière nous. J’aime l’ambiance de ce restaurant, beaucoup moins guindée que celle de l’hôtel où nous étions hier. Il a l’air d’avoir ses habitudes ici aussi. Le serveur l’appelle d’ailleurs par son prénom, et nous propose deux plats du jour : un filet mignon de porc avec ses pommes rissolées ou une fricassée de poulet sauce moutarde avec du riz. Alexandre opte pour le filet mignon et, pour me démarquer, je choisis le poulet. Il me propose de boire un verre, mais comme nous devons tous deux reprendre le travail dans l’après-

midi, je décline sa proposition et me contente d’un Perrier citron. Il a les traits un peu tirés par sa matinée, mais il est toujours aussi aimable et j’admire les fines rides qui apparaissent aux coins de ses yeux quand il sourit. Son regard plonge en moi comme s’il cherchait à deviner tous mes secrets les plus intimes. J’espère qu’il n’y arrive pas car il y aurait de quoi le faire rougir. Il me parle ensuite de la mission pour laquelle il doit se rendre à Francfort et qui, source de beaucoup de soucis, l’empêche de se reposer convenablement. Il est gestionnaire de risques dans un grand groupe d’assurance. Ironique, quand on sait les risques auxquels il aurait été confronté il y a encore quelques jours.

– Je n’arrête pas. Je suis dans un état de stress qui m’empêche de trouver le sommeil. Tu es mon rayon de soleil de la journée. Que dis-je, de la journée, de la semaine ! Si seulement tu pouvais m’accompagner...

Il se redresse soudainement sur sa chaise, comme pris d’une illumination subite.

– Mais c’est vrai, ça, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? Je vais devoir travailler durant la journée, mais tu pourrais mettre ce temps libre à profit pour avancer sur la correction de ton livre et nous aurions nos soirées pour nous ! Ne me prends pas pour un fou, c’est la première fois que je fais quelque chose d’aussi spontané et insensé ! Dis-moi oui !

Je commence à paniquer. Partir trois jours avec un inconnu ? C'est une pure folie. Je n'aurai aucun moyen de fuir si cela se passe mal. Je vais devoir partager mon lit, ma salle de bains, mes petites manies. Je n'ai jamais fait une chose pareille. Je voudrais pouvoir contacter Agathe, lui demander conseil, mais je ne suis pas dans Qui veut gagner des millions ? et je n'ai pas l'option d'appeler un ami. Son regard se fait encore plus perçant. Alors je me jette à l'eau et, sans réfléchir, je lui dis oui.

Il se penche vers moi et m'embrasse sur la bouche ; il a l'air aussi ravi qu'un petit garçon le matin de Noël. Il semble satisfait et je comprends que ce n'est pas le genre d'homme à qui une femme peut facilement dire non. Je suis à la fois heureuse et intimement persuadée de faire la plus grosse boulette de ma vie. J'ai la sensation d'être en train de sauter d'un avion en ayant laissé mon parachute à l'intérieur, mais j'ai aussi envie de profiter de l'occasion qui se présente pour sortir enfin de ma zone de confort.

Pendant le reste du déjeuner, nous organisons notre futur voyage. Nous partons lundi midi. Il me réserve directement une place sur le même vol que lui.

Puisque je n'ai pas envie de le laisser tout financer et que mon compte en banque est quasiment à sec, je décide d'aller déposer mon chèque du Loto avant de partir, lundi matin. J'aurais pu y aller plus tôt, mais j'ai promis aux filles de les attendre. Maintenant je n'ai plus le choix. Demain, il faut que je passe chez l'esthéticienne et que j'aille acheter une nuisette qui soit suffisamment sexy sans l'être trop, et dimanche, il me faudra réfléchir à la constitution d'une garde-robe pour trois jours. Mon week-end sera tout sauf reposant !

Au moment de reprendre le métro pour retourner travailler, je reçois un message de Bastien qui voudrait savoir quand il pourra me revoir. Mais, comme je débute une relation avec Alexandre, je ne me sens pas d'attaque pour courir plusieurs lièvres à la fois et lui réponds que j'ai un emploi du temps trop chargé.

Je ne me fais pas d'illusions : avec son côté sportif sexy, il ne restera pas sur la touche très longtemps. Je me remets rapidement au travail afin d'avoir du temps pour moi au cours du week-end puis pendant notre séjour à Francfort.

7.

Dimanche 19 février

Je me retrouve à contempler ma garde-robe, tout entière étalée sur mon lit.

Hier, je suis allée comme prévu faire quelques courses et me refaire une beauté chez l'esthéticienne. J'ai dû batailler pour que la jeune fille ne me fasse pas une épilation intégrale : « Vous verrez, c'est tellement génial que vous ne voudrez plus jamais laisser pousser aucun poil. » J'ai du mal à comprendre en quoi avoir l'entrejambe qui ressemble à une tranche de jambon agrémentée de tentacules peut être sympa, mais bon. J'ai réussi à la convaincre de me laisser mon traditionnel ticket de métro et j'ai acheté une jolie nuisette en soie noire qui, si tout se passe comme prévu, ne me servira que quand j'irai me brosser les dents.

J'ai regardé la météo attendue à Francfort, et je suis un peu déprimée de constater qu'il va pleuvoir et neiger sans aucune perspective d'apercevoir un rayon de soleil. Je ne sais pas si Alexandre compte m'emmener dans des endroits sophistiqués ou dans des bars à bière pour déguster de la saucisse. Et ce sont toutes ces considérations qui m'amènent à observer depuis deux heures ma garde-robe sans prendre aucune décision. Je songe un instant à demander de l'aide aux filles, leurs conseils seraient bienvenus, mais il me faudrait tout leur raconter et je n'en ai ni le courage ni l'envie. Au même moment, comme si elle pouvait lire dans mes pensées, Mélodie m'envoie un texto. Elle me demande si tout va bien, ce qui m'étonne puisqu'elle n'a pas répondu à mon précédent message. Je reste un long moment à réfléchir à la réponse que je peux lui faire, mais je ne sais pas quoi lui dire. Alors je décide de l'appeler. Mon cœur bat la chamade, j'espère de tout cœur que nous n'allons pas nous disputer. Je tombe malheureusement sur son répondeur. J'hésite un instant mais finis par raccrocher sans laisser de message, puis je reporte mon attention sur mon dressing.

Finalement, j'opte pour un pantalon noir, des bottes de motard noires, un col

roulé gris, une paire de collants noirs, une petite robe noire, une paire d'escarpins, une robe pull couleur crème, et enfin un cardigan en cachemire rose fuchsia. Rien de bien folichon, mais je sais que je pourrai toujours aller

faire du shopping sur place si Alexandre m'annonce qu'il m'emmène à l'opéra. Pourvu qu'il ne me propose pas d'aller voir une pièce de théâtre dans la langue de Goethe ! J'ai étudié l'espagnol en deuxième langue et je serais bien incapable de comprendre les subtilités de l'intrigue.

Je profite du reste de ma journée pour avancer sur les corrections de mon livre afin de ne pas culpabiliser si j'ai envie d'aller faire la touriste dans les rues de Francfort. Quand je lève les yeux de mon ordinateur, il fait déjà nuit. Je me prépare un délicieux plat de pâtes tout en me demandant une nouvelle fois si j'ai raison ou non de partir.

Je suis incapable de me concentrer sur une quelconque série télévisée. Mon esprit fonctionne à cent à l'heure. Je n'arrête pas de penser à tout ce qui pourrait m'arriver : découvrir qu'en fait Alexandre est une femme (son chirurgien esthétique aurait alors fait un travail formidable), me faire enlever car il serait le chef d'un gang spécialisé dans la traite des blanches... Et si c'était en réalité un trafiquant d'organes ? Il pourrait être déçu par mon foie, que je n'ai pas ménagé ces dernières années. Je pourrais aussi, tout simplement, renouer avec la malchance et rendre notre séjour catastrophique. La dernière fois que j'ai passé la nuit avec un homme dans un hôtel, nous avons fini aux urgences car notre matelas était bourré de punaises de lit et qu'il y était sévèrement allergique. Il était complètement paniqué et ne cessait de dire qu'il allait mourir. Pour un type qui était censé faire partie d'un commando d'élite de l'armée de terre, j'ai trouvé ça moyen. Pas question de recommencer ! Je crois qu'il est naturel de se poser des questions et d'angoisser face à l'inconnu, mais moi, j'ai d'autant plus peur que je vis avec la perspective de redevenir un chat noir et de griller mes chances avec le premier homme qui me plaît vraiment depuis quelques années.

8.

Lundi 20 février

Je me suis réveillée plus tôt, ce matin, pour prendre un bain et faire un gommage intégral de la peau. Puis je me suis mise en quête de l'adresse du plus proche centre de paiement de la Française des jeux. Je récupère le ticket gagnant dans la cuisine. Il trône toujours à côté du numéro de Thomas Noussart. Celui-là, il faudra bien que je me décide à l'appeler, un de ces

quatre. Ou que je choisisse de me débarrasser de son numéro. Pourtant, je n'ai pas le loisir d'y réfléchir davantage. En surfant sur le Net, je constate que, malheureusement, aucun centre n'est ouvert ce lundi. La chance serait-elle en train de me quitter ? Je m'apprête à reposer le ticket sur le réfrigérateur quand un vertige me prend. Ce gain, cette cagnotte exceptionnelle de la Saint-Valentin, a été l'événement qui m'a fait comprendre que ma vie prenait un tournant plus positif. Et puis, il me rappelle cette soirée extraordinaire avec les filles dont je n'ai plus de nouvelles. Je suis, bien entendu, très heureuse de partir en couple avec un homme super sexy mais d'habitude, je partage tout avec mes amies. Suis-je devenue trop égoïste ?

Je décide de chasser ces idées noires de ma tête, j'ai d'autres chats à fouetter.

Vu que je ne peux pas renflouer mon compte avec le ticket de Loto, je me fais un petit virement de mon compte épargne en espérant que cette escapade en vaudra la peine, puis je me mets un petit peu au travail. Une nouvelle fois, je ne vois pas le temps passer. Je me rends compte soudain que je suis en retard et qu'il me faut sauter rapidement dans un RER si je ne veux pas rater mon avion.

Quand j'arrive à l'aéroport, à bout de souffle, je ne trouve aucune trace d'Alexandre. Je commence à paniquer. M'aurait-il posé un lapin ? Est-ce que toute cette histoire était une simple mascarade ? Suis-je victime d'une mauvaise blague, ou la candidate involontaire à une nouvelle émission de télé-réalité ou de caméra cachée ?

Tandis que je regarde tout autour de moi avec un air de brebis égarée, je

l'aperçois qui arrive sans se presser, avec un grand sourire.

– Je t'ai fait attendre ? me demande-t-il.

– Non, je viens d'arriver, mais j'avais peur d'être en retard.

– J'aurais dû te dire que j'ai fait l'enregistrement en ligne. Il n'y a rien que je déteste plus que de passer du temps inutilement dans les aéroports.

Je n'ose pas lui dire que moi, j'adore ça, flâner dans les boutiques d'aéroport, en particulier pour sentir de nouveaux parfums que, bien entendu, je n'achèterai jamais. De toute façon, j'ai presque toujours raté mes avions. Une fois parce que je suis restée coincée dans les toilettes (j'entendais l'hôtesse appeler mon nom, mais la serrure était coincée et j'ai dû attendre qu'une dame pipi vienne me secourir au bout d'un quart d'heure). Une autre fois, c'était plus classique, une simple grève des contrôleurs aériens. Et puis, il y a eu les traditionnelles alertes à la valise abandonnée (deux fois), la météo qui nous a joué des tours : exceptionnelles conditions givrantes (une fois) et vent violent (une fois), ou encore des pannes mécaniques sur l'avion (trois fois).

Alexandre prend mon sac et nous prenons la direction du comptoir d'enregistrement. Il m'indique sa place dans l'avion pour que je puisse demander à être à ses côtés et attend patiemment que je passe. Puis il m'embrasse et me prend dans ses bras en me disant qu'on va passer un super moment. Il n'arrête pas de me parler. J'aimerais m'éclipser pour aller acheter quelques magazines pour l'avion mais il continue à me vanter les mérites de Francfort et me donne le détail de son emploi du temps des trois jours, heure par heure.

Le vol n'est pas long et se déroule sans aucun problème. Quand nous sortons de l'aéroport, j'ai le souffle coupé par le vent froid qui pénètre mon épais manteau de laine comme si j'étais habillée d'un simple bout de chiffon. Une berline noire avec chauffeur nous attend. Je m'y engouffre rapidement à la suite d'Alexandre. Elle nous dépose devant un magnifique et luxueux hôtel du centre-ville, où Alexandre m'abandonne rapidement après avoir déposé sa valise. J'ai rendez-vous avec lui pour l'heure du dîner, mais en attendant, je suis complètement livrée à moi-même. Je ne suis pas habituée à voyager seule.

J'épluche une nouvelle fois les suggestions du Guide du routard que j'ai téléchargé sur ma tablette et j'essaye de me motiver à sortir malgré le froid.

Adeptes de la procrastination, je profite finalement de mon temps libre pour me faire couler un bon bain chaud dans l'immense baignoire de ma chambre. Je vide un tube entier de bain moussant et plonge avec délectation dans l'eau chaude. Il y a quelques jours, j'aurais sans doute développé une réaction allergique au bain moussant ou me serais cassé la figure en entrant dans la

baignoire, mais là, il ne se passe rien. Je ferme les yeux, profitant de cet instant magique et me demandant ce que je vais bien pouvoir faire pour m'occuper jusqu'au retour d'Alexandre.

Je finis par me décider à aller visiter le Römerberg, cœur historique de Francfort. En me baladant, je continue à lire mon guide. C'est une sensation très étrange que de jouer les touristes seule. D'habitude, je suis toujours entourée de mes quatre copines. Chacune a des goûts particuliers qui rendent la découverte d'un nouvel endroit extraordinaire. Paloma adore goûter des plats inédits et les spécialités locales. Mélodie aime les vieilles pierres, elle est incollable quand il s'agit d'architecture. Agathe est une férue d'histoire et Lily aime partir sur les pas des hommes et femmes célèbres qui l'ont précédée sur les lieux que nous visitons. Je parcours alors mon guide pour faire comme si elles étaient auprès de moi. J'apprends ainsi, pour Mélodie, que les petites maisons que je prenais pour des constructions médiévales datent en fait de 1980, car elles ont été reconstruites après avoir été rasées par des bombardements pendant la Seconde Guerre mondiale. Y a pas à dire, les Allemands ont un véritable souci du détail et du perfectionnisme. J'ai également une pensée pour elle quand, quelques heures après, je prends l'ascenseur de la Main Tower qui me conduit à une plate-forme située presque deux cents mètres au-dessus du sol pour profiter d'une vue imprenable sur tout le paysage urbain de Francfort. Un touriste français que je reconnais à son air blasé raconte à sa copine que Francfort est aussi surnommée

« Mainhattan » à cause de ses nombreux gratte-ciel. Le jeune couple finit par décider d'aller déguster un Apfelwein et, curieuse, je choisis de les suivre pour goûter, moi aussi, cette boisson locale en pensant à Paloma. Je ne sais pas parler allemand mais, grâce à une application extraordinaire sur mon Smartphone, j'ai pu traduire *apfel* par « pomme » et *wein* par « vin ». C'est forcément délicieux !

Il est temps que je profite pleinement du dépaysement culinaire germanique. Je suis malheureusement un peu déçue en constatant que, finalement, ce n'est qu'un cidre légèrement alcoolisé, mais le breuvage a le mérite de me réchauffer un peu. Pour ne pas rester l'estomac vide, j'accompagne mon verre d'une petite douceur : une tranche de *Frankfurter Kranz*, une espèce de

couronne à la crème

au beurre qui contient sans doute vingt mille calories à elle seule. Elle est recouverte de croquants d'amandes et de cerises confites censées représenter les rubis de la couronne royale. Une part suffit à me caler pour le restant de l'après-midi.

Pour terminer ma journée sur une note un peu plus culturelle, et avoir des choses à raconter à Agathe et Lily, je marche vers la maison de Goethe. Bien qu'elle ait été détruite pendant la Seconde Guerre mondiale, elle a elle aussi été entièrement restaurée avec les meubles originaux, les peintures et des livres de la famille Goethe. En tant que correctrice littéraire, je ne peux qu'être fascinée de me retrouver dans le cabinet de travail où l'auteur a écrit *Les Souffrances du jeune Werther* [2](#). Je prends rapidement un selfie que j'espère pouvoir montrer bientôt aux copines. C'est une sensation étrange d'arpenter un musée sans avoir l'impression d'être un éléphant dans un magasin de porcelaine. Que la vie est belle quand on ne doit pas faire attention à chacun de ses mouvements de peur de briser une œuvre d'art hors de prix !

Quand je rentre à l'hôtel, je prends une douche rapide. Je suis encore en peignoir face à ma valise quand Alexandre fait son apparition. Je rougis jusqu'aux oreilles. Après tout, pour l'instant nous n'avons échangé que quelques baisers chastes. J'ai l'impression d'être dans une série télévisée qui passerait soudainement, sans trop qu'on sache pourquoi, d'une scène tout public à une scène érotique interdite aux moins de 18 ans, et je ne suis pas prête !

Heureusement, il a l'air ravi de me voir à demi nue. Il hausse un sourcil intéressé et laisse tomber sa sacoche avant de faire quelques pas vers moi, un sourire carnassier aux lèvres. Dans ma grande époque de poissonneuse en chef, j'aurais découvert au moment où il se déshabillait qu'il était poilu comme un singe, avec un dos de gorille, ou qu'il avait un pénis tordu de colvert, ressemblant plus à un Curly qu'à autre chose. Mais non, quand il enlève sa veste et sa chemise, c'est pour dévoiler un torse imberbe et musclé comme celui d'un mannequin pour déodorant. Plein d'assurance, il retire ensuite ses chaussures et ses chaussettes, je vais peut-être découvrir qu'il pue des pieds ou qu'il a une passion pour les chaussettes dépareillées, mais non... il porte

une paire toute simple et sans odeur ! Mon cœur bat fort dans ma poitrine au moment où il défait sa ceinture pour laisser tomber son pantalon. Va-t-il faire apparaître un slip kangourou, ou un string léopard ? Non, il porte un simple boxer noir. Je me rends compte que je suis restée immobile, complètement hypnotisée par son corps de rêve. Enfin, il

pose ses mains sur mes épaules et, en m'embrassant le cou, fait tomber mon peignoir. La partie de jambes en l'air qui s'ensuit est conforme à mes rêves les plus fous, et c'est les joues rouges et les cheveux dans tous les sens que j'émerge de la couette un peu plus tard pour chercher une tenue plus conforme à un dîner en amoureux.

J'enfile ma robe noire pendant que mon amant file sous la douche.

– Je t'emmène dans un restaurant super sympa, un cadre exceptionnel, me crie-t-il depuis la salle de bains. J'espère que cela te plaira.

Nous grimpons dans un taxi et au bout d'un petit quart d'heure, la voiture s'arrête devant un bâtiment minimaliste de style Bauhaus. Je le reconnais car Mélodie laisse habituellement traîner un livre à ce sujet sur la table basse de son salon.

– C'est un restaurant étoilé, tout ce qu'il y a de plus délicat dans la gastronomie française, m'explique Alexandre avec un grand sourire.

Je suis un peu déçue. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me fasse faire le tour des kiosques à saucisses, mais j'aurais aimé profiter de cette escapade loin de chez nous pour découvrir des plats locaux. Il sort du véhicule et j'essaie de me raisonner : Alexandre a l'air d'être un homme raffiné et je vais sûrement me régaler. Demain, j'aurai amplement le temps de déguster seule les *kartoffelpuffers* ou des *Frankfurter Rippchen* dont on parle dans mon guide.

Le restaurant est effectivement somptueux. Je suis contente d'avoir mis ma robe noire dans ma valise, ainsi je ne détonne pas parmi les clients guindés. Le silence se fait entre nous pendant que nous étudions la carte, mais je l'observe à la dérobée. J'ai du mal à croire qu'il y a quelques minutes à peine, nous partagions un moment intime. Il y a entre nous une sorte de distance que je n'arrive pas à expliquer. Il est souriant, prévenant, drôle et charmant et

pourtant, je ne parviens pas à me laisser complètement aller.

– Ça te tente, une fricassée d’escargots aux cèpes ? finit-il par me demander.

Ou des maquereaux bretons à la crème d’aubergine ?

D’habitude, je ne prends jamais de plats qui pourraient contenir de petites

herbes lors d’un rendez-vous romantique. J’évite ainsi toute possibilité qu’elles se retrouvent coincées entre mes dents, sans que personne ne prenne la peine de me prévenir. Lorsque cela m’arrive, j’ai vraiment l’impression d’être ridicule.

Mais ce soir, je tente ma chance. Tant pis si je prends le risque d’entacher mon sourire avec du persil et mon haleine avec de l’ail, je veux manger des escargots.

– Très bon choix, déclare Alexandre en reposant sa carte et en faisant signe aux serveurs pour commander une bouteille de vin.

– Ça a été, ta journée ? je demande, pour relancer la conversation.

– Oui, je suis content, les échanges sont fructueux et je peux enfin me détendre un peu après le stress de ces dernières semaines. Et toi, alors ? Le temps ne t’a pas paru trop long ?

– Tu plaisantes ! Je suis dans la ville de Goethe... Je suis très contente d’être ici, je suis ravie de t’avoir accompagné.

Il me lance un regard en coin par-dessus son verre, et je ne peux m’empêcher de rougir lorsqu’il répond :

– Le plaisir est partagé... crois-moi.

Nos plats arrivent quelques minutes plus tard. Mes escargots embaument l’ail et mon estomac se met à gargouiller, me rappelant qu’à part mon copieux goûter, je n’ai rien mangé de la journée. Au bout de quelques bouchées, j’essaye discrètement de regarder dans le reflet de ma fourchette si je n’ai pas un bout de persil entre les dents. Alexandre capte mon stratagème et éclate de

rire :

– Ne t’inquiète pas, tout va bien. Tes dents sont parfaites.

– Désolée, je n’aurais pas dû, mais c’est une question d’habitude.

Il m’interroge du regard. Il est temps à présent de lui révéler mon secret.

Après tout, si nous devons entamer une relation, il est en droit de savoir ce qu’il risque.

– Figure-toi que je suis un chat noir. J’ai la poisse, la guigne, la lose. Ce n’est pas qu’une expression, c’est vraiment mon quotidien. Le voyageur qui oublie son sac à la gare et déclenche une alerte au colis abandonné, c’est moi. La fille qui se foule la cheville en courant après son métro, c’est moi. La personne qui chope tous les effets secondaires d’un simple médicament contre la toux, encore

moi. Je ne fais rien comme tout le monde. Même une sortie au supermarché peut facilement se terminer aux urgences. Une fois, les portes automatiques de mon magasin habituel se sont refermées sur mes pieds et m’ont brisé le gros orteil. Tu m’as un jour demandé d’expliquer mon profil sur les sites de rencontres, en voilà la raison : seul Indiana Jones peut survivre à mes côtés.

– Et pourtant, je n’ai observé aucun événement sortant de l’ordinaire depuis que nous sommes ensemble, remarque-t-il.

– Oui, c’est vrai, il s’est passé quelque chose que je ne m’explique pas, le jour de la Saint-Valentin. La poisse m’a quittée. Mais comme le dit le proverbe : « Il n’est chance qui ne tourne ». À tout moment, la situation peut de nouveau tourner à mon désavantage.

Alexandre s’amuse puis tamponne sa bouche avec sa serviette avant de me prendre la main.

– Je suis prêt à prendre tous les risques pour passer des moments aussi agréables à tes côtés, dit-il en me faisant un petit clin d’œil.

Je souris doucement. Il ne se rend pas compte de ce qu’il dit. Je n’arrive pas à

imaginer qu'il resterait de marbre si jamais le serveur trébuchait et l'ébouillantait avec une soupière pleine de potage de pommes de terre ou si nous devions évacuer le restaurant parce qu'un client aurait bouché l'évacuation des toilettes, laissant s'échapper une odeur nauséabonde. Rien de tout cela ne nous arrive, le reste du dîner se déroule joyeusement. Comme d'habitude, il se montre plein d'entrain et d'une compagnie agréable. Je me régale des différents mets qu'il me suggère de goûter et nous partageons ensemble une part d'un succulent gâteau au chocolat.

– Ça te dit de marcher un peu avant de rentrer ? Je suis resté enfermé toute la journée, et un bol d'air me ferait le plus grand bien.

Un vent glacial s'est levé et j'espère de tout cœur que je ne vais pas choper une pneumonie, mais ses yeux se font tellement implorants que j'accepte, tout en cherchant de la chaleur au creux de ses bras.

– Parle-moi de toi, demande-t-il gentiment. Est-ce que le fait que tu souffres parfois de malchance a été un véritable handicap ?

Je pourrais lui dire la vérité, lui parler de mon statut de recluse, du fait que, sans mes amies, j'aurais sans doute fini ma vie en ermite dans un ancien presbytère de la Creuse, mais je ne suis pas sûre que ce soit ce qu'il veut entendre. Je ne sais pas pourquoi, je n'ose pas me livrer totalement à lui. Comme si le fait d'avoir de la chance m'empêchait d'être totalement moi-même. Je préfère botter en touche avec de l'humour :

– Un jour, une amie m'a dit : « Le ridicule ne tue pas, ou alors la réincarnation existe. » J'ai fait de cette citation mon moteur, ma ligne de conduite.

Nous cheminons côte à côte et il se met à neiger. Je réalise avec effroi que mes jolies bottines à talons ne me seront pas d'un grand secours. Si je ne me retrouve pas très vite les quatre fers en l'air et les fesses dans la neige, ce sont mes doigts de pieds qui seront bientôt gelés.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Alexandre s'écrie :

– Ne t'inquiète pas, j'ai une solution.

Il me montre quelque chose au loin, mais à cause du vent, je n'arrive pas à distinguer de quoi il s'agit. Nous pressons le pas et, quelques minutes plus tard, je me retrouve face à deux magnifiques chevaux alezans qui sont attelés à une jolie calèche. Alexandre m'aide à grimper et à m'installer sous une confortable couverture moelleuse. Comme s'ils étaient insensibles à la température extérieure, les chevaux s'ébrouent et se mettent bientôt en marche vers notre hôtel.

– Ça va mieux ? me demande, plein de sollicitude, mon chevalier servant, tout en me serrant plus fermement contre lui.

Je réponds par un hochement de tête. Mes idées noires de tout à l'heure sont bientôt chassées par la sensation agréable que me procurent ses bras autour de moi. Je suis à deux doigts de somnoler quand les chevaux s'arrêtent. Alexandre remercie et paie le cocher, me prend gentiment par la main et me conduit à notre chambre. J'ai à peine la force de me laver les dents et de me démaquiller avant d'enfiler ma nuisette qui, contre toute attente, me servira bien pour dormir.

Quelques instants plus tard, la fatigue conjuguée au froid et à mes escapades touristiques me rattrape et m'emporte loin, dans les bras de Morphée.

[2](#) Roman épistolaire et premier roman de Goethe qui apporta à son auteur dès sa sortie une richesse et une notoriété considérable, en Allemagne et dans toute l'Europe.

9.

Mardi 21 février

Je me réveille aux aurores le lendemain matin. Ce n'est pas seulement pour éviter que mon haleine de chacal, conséquence d'une consommation excessive d'ail, perturbe le beau gosse qui dort à mes côtés. Non, c'est aussi et surtout parce que le petit déjeuner à l'hôtel est pour moi un tel plaisir que je me lève toujours dès qu'il est servi pour pouvoir en profiter largement.

Malheureusement, à mes côtés, Alexandre dort du sommeil du juste, et je ne

peux décemment pas le secouer comme s'il y avait une urgence pour l'obliger à sortir du lit dans le seul but d'être les premiers à profiter du buffet continental. Je prends donc mon mal en patience, me forçant à refréner l'envie d'utiliser une des plumes de notre duvet pour lui chatouiller les narines.

Mais arrive le moment où un besoin pressant se fait sentir, et je n'ai pas d'autre choix que d'essayer, avec toute la délicatesse dont je suis naturellement incapable, de m'extirper de notre couche commune pour aller dans la salle de bains. Mission accomplie ! Je l'entends encore dormir, ce qui m'attendrait presque s'il ne commençait pas à ronfler comme une locomotive enrayée. Il faudrait peut-être que je lui suggère de consulter un ORL mais difficile, quand on se connaît si peu, de lui dire qu'il serait bon de songer à se faire retirer les amygdales. Il pourrait trouver cela étrange.

Je fais ma petite toilette et mon estomac commence à se manifester bruyamment. Je retourne donc dans la chambre pour m'habiller avec mille précautions. Alexandre ne bouge toujours pas d'un pouce. Je lui crayonne rapidement un petit mot pour lui expliquer où je vais puis me dirige vers la salle à manger avec une excitation que j'ai du mal à contenir.

Ayant, comme d'habitude, perdu toute notion du temps face au buffet à volonté, je sursaute soudain en regardant ma montre. Il s'est passé plus de trois quarts d'heure et Alexandre ne s'est pas manifesté. Manifestement, il a du

sommeil à rattraper. Je remonte jusqu'à notre étage et ouvre doucement la porte de notre chambre. Surprise, je constate qu'il n'y a pas âme qui vive. Le lit est vide et la porte de la salle de bains est ouverte. Sur la table de nuit, je trouve un mot qu'il a griffonné avant de partir :

Désolé, ma belle, je ne prends jamais de petit déjeuner.

J'espère que tu t'es régalée. J'ai hâte de te voir ce soir.

Passe une belle journée.

Je m'affale sur le lit, un peu dépitée. Je ne peux pas comprendre quelqu'un

qui ne prend pas le temps de manger le matin. Enfin, pour être précise, je ne peux pas comprendre mais je peux l'accepter. Ce qui me chagrine, c'est qu'il n'ait même pas fait un petit détour par la salle à manger pour me saluer. Si je l'ai laissé tranquille, c'était pour qu'il puisse se reposer, mais je n'aurais pas été contre un réveil câlin en couple, voire coquin.

J'essaye quand même de me raisonner. C'est toujours difficile, quand on entame une relation avec quelqu'un, d'être tout de suite sur la même longueur d'onde : je ne dois pas tout gâcher avec mes idées noires. Si mes amies étaient là, Paloma s'écrierait un truc du genre : « Tout est éphémère, rien n'est permanent, apprends à profiter de l'instant présent. » Les filles me manquent tellement que je me décide à les appeler. Je regarde ma montre mais il est encore un peu tôt, alors je file me refaire une beauté dans la salle de bains. Tout à coup, j'entends mon téléphone sonner : « Barbie Girl », la sonnerie attribuée à Lily. Je me précipite pour répondre, trop contente d'avoir enfin de ses nouvelles.

Malheureusement, j'arrive trop tard pour décrocher, et quand j'essaye de la rappeler, je tombe sur son répondeur, signe qu'elle est elle-même en train de me laisser un message. J'attends alors que mon téléphone me signale l'arrivée de ce nouveau message et je suis heureuse d'entendre la voix rauque de mon amie.

Celle-ci, fidèle à elle-même, ne s'embarrasse pas des formules de politesse d'usage. Elle me dit simplement :

« Réunion d'urgence ce soir à vingt heures trente chez Paloma. Débrouille-toi pour être là. »

Mon sang ne fait qu'un tour. La dernière fois que nous avons convoqué une réunion d'urgence chez Paloma, c'était après la mort subite des parents de Lily,

décédés dans un accident de voiture. Cet appel n'est donc pas à prendre à la légère. Mes amies ont toujours été là pour moi et l'une d'entre elles a besoin de mon soutien. Malgré plusieurs tentatives, je n'arrive pas à rappeler Lily qui est désormais toujours sur répondeur. Je jette un coup d'œil à ma montre : il est huit heures. Je commence à chercher les vols disponibles pour rejoindre

Paris dans la journée. Malheureusement, vu mes finances, je ne peux pas me permettre d'en prendre un avant dix-sept heures. Je regarde alors les billets de train : parfait, il y en a un qui part dans deux heures. J'ai juste le temps d'écrire un message à Alexandre pour lui expliquer que j'ai eu une urgence et je prends ma valise pour partir.

Je ne sais pas s'il me comprendra ou me prendra pour une folle, mais cela m'importe peu. Le sentiment d'angoisse que j'ai ressenti en écoutant le message de Lily m'opprime de plus en plus. Une de mes amies ne va pas bien, et je les ai égoïstement abandonnées en ne pensant qu'à la chance qui m'accompagne désormais, et à mon nouveau bonheur. Durant le trajet en taxi vers la gare, j'essaye en vain de joindre Mélodie, Paloma ou Agathe. Puis, en attendant mon train, je continue à abreuver toute la bande de messages en espérant que l'une d'entre elles voudra bien me rassurer. Mais rien, je ne reçois aucune réponse. Je retiens difficilement mes larmes. Quand mon téléphone finit par se manifester, je sursaute. Malheureusement, c'est juste un SMS d'Alexandre. Il se montre très compréhensif et désolé. Il ne me pose aucune question sur la raison qui m'a poussée à partir précipitamment, mais me demande de lui donner rapidement de mes nouvelles. Je me sens coupable vis-à-vis de lui, mais ce sentiment n'est rien comparé à l'angoisse qui me taraude concernant les filles.

Quand j'arrive à Paris, je file en vitesse à mon appartement pour y laisser mes affaires. Le temps semble s'écouler au compte-gouttes. Je tourne en rond, n'arrivant à me concentrer sur rien. Puis, enfin, arrive le moment d'aller chez Paloma, qui habite un joli appartement dans le neuvième arrondissement, pas très loin du square Montholon. Je profite du trajet pour réfléchir aux événements de ces derniers jours. Je suis triste et un peu honteuse de constater que, heureuse de vivre enfin une vie pleine d'insouciance, j'ai délaissé celles qui n'ont jamais cessé de m'aimer telle que j'étais, chanceuse ou pas. Ce n'est pas étonnant qu'elles aient filtré mes appels ces derniers jours !

J'ai le cœur qui bat fort dans ma poitrine tandis que je monte quatre à quatre les marches de chez Paloma. Quand je sonne à la porte, Agathe m'ouvre, pâle comme un linge, et je comprends que j'avais raison de m'inquiéter. Mes amies entourent Mélodie, qui pleure à chaudes larmes. Lily me fait un signe

de tête, m'invitant à entrer, et Mélodie lève la tête vers moi. Un léger sourire se dessine sur son visage, aussitôt remplacé par un nouveau sanglot. Contrairement à la dernière soirée que nous avons passée ensemble pour la Saint-Valentin, il n'y a aucun cocktail sur la table, ni gâteaux apéro à grignoter. Il règne une atmosphère lugubre et un frisson me parcourt l'échine tant les filles paraissent hostiles à ma présence.

Je m'approche de la douce Mélodie pour la consoler, car je ne supporte pas de la voir dans un tel état, surtout que je ne sais pas ce qui la rend si malheureuse.

– C'est sympa de nous honorer de ta présence, dit Paloma d'un ton acerbe.

– Oh, arrête, dit Mélodie d'une voix tremblante. Elle ne pouvait pas savoir.

– Eh bien, justement, si elle n'avait pas agi comme une gamine égoïste qui lâche tout le monde dès qu'elle ne collectionne plus les galères, elle aurait été au courant.

– Je suis désolée, Mélodie, dis-je dans un souffle, tu veux bien me dire ce qui ne va pas ?

Mais Mélodie se remet à pleurer de plus belle et Agathe finit par m'attirer un peu à l'écart du groupe.

– Elle a perdu son bébé.

– Quoi ? Mais... mais c'est atroce ! Mais je ne savais même pas qu'elle était enceinte !

– A priori, cela faisait un bout de temps qu'ils essayaient, avec Boris. Elle a attendu d'être sûre pour nous l'annoncer. Elle a profité du déjeuner où tu nous as plantées pour nous faire part de son bonheur, et puis, ce matin, elle a fait une fausse couche. Elle était enceinte de quatre mois.

– Quatre mois ! Mon Dieu, c'est terrible !

Je me sens atrocement coupable. Mélodie est une sœur pour moi. Je la rejoins pour la prendre dans mes bras et elle se laisse aller contre mon épaule.

Je ne sais pas quoi dire, alors je lui caresse doucement les cheveux et je la serre plus fort. Et puis, fidèle à elle-même, elle finit par lever la tête. Elle sèche ses larmes d'une main et se force à sourire.

– Merci d'être là, les filles, dit-elle avec des trémolos dans la voix. Je sais que je peux toujours compter sur vous. Boris est en tournée à Amiens et je ne me sentais pas capable de rester seule à la maison.

J'ai envie de répondre que nous serons toujours là pour elle, mais vu mon absence au cours de ces derniers événements, je sais que cela sonnerait faux.

– J'aimerais qu'on parle d'autre chose, je n'ai pas envie de pleurer toute la soirée. Tu peux nous dire où tu en es, Naïs ?

10.

Mardi 21 février (suite)

Quatre paires d'yeux se tournent vers moi. Certains regards sont plus perçants et plus désagréables que d'autres. Je voudrais alléger l'atmosphère, mais je sais que si la gentille Paloma m'accordera facilement son pardon, et si Mélodie l'a déjà fait, cela ne sera pas aussi évident avec Agathe et Lily. Quoi que je dise, à leurs yeux, je suis coupable du plus mortel des péchés : je les ai trahies.

– Tu as un mec, c'est ça ? me crache Lily.

– Euh, pas vraiment, je ne sais pas trop.

J'ai l'impression de me retrouver dans le bureau du proviseur. Je transpire, je bégaie. Comment pourrais-je justifier mon absence alors qu'au fond, je sais qu'elles ont raison de m'en vouloir ? J'étais sur mon petit nuage et je n'ai pas réfléchi. Je n'ai pas pensé une seule fois que si ma chance avait tourné, peut-être qu'une de mes amies pourrait vivre une situation compliquée. Je sais que si la situation avait été inversée, je serais très en colère. Les membres de notre bande se sont toujours serrés les coudes dans les temps difficiles. Chacune a dû un jour partir précipitamment de son boulot ou d'une réunion de famille

pour venir en aide à une autre d'entre nous. Et moi, je n'ai pas donné signe de vie pendant près d'une semaine, seulement pour les beaux yeux d'un homme.

– Comment ça, tu ne sais pas trop ? Tu as un mec ou tu n'as pas de mec ?

– En même temps, on se fiche de savoir si elle s'envoie ou non en l'air. Rien ne peut excuser qu'elle disparaisse de la surface de la planète alors qu'on cherche à la joindre.

– Mais ce n'est pas vrai ! Vous n'avez pas essayé de me joindre !

– Tu n'es pas venue vendredi et tu ne t'es pas demandé une seule seconde comment on allait.

Mélo die nous regarde nous disputer sans rien dire. Elle semble fatiguée, lasse.

Ses yeux bouffis et ses traits tirés la font paraître beaucoup plus vieille qu'elle ne

l'est. Pourtant, alors que je la regarde, je constate qu'elle semble plus forte, moins chétive et sans défense. C'est comme si l'épreuve qu'elle était en train de vivre l'avait endurcie. Il y a quelques jours, nous voir nous disputer l'aurait fait fondre en larmes mais là, elle lève simplement les yeux au ciel.

– Vous n'avez rien de mieux à faire que de vous engueuler ? Qu'importe si Anaïs a profité un peu de la vie sans penser à nous. Tant mieux, même !

L'essentiel pour moi, c'est qu'elle est là alors que j'avais besoin d'être entourée de mes meilleures amies. Je n'ai pas envie de vous voir vous sauter à la gorge.

J'ai besoin de me changer les idées.

Grâce à cette intervention de Mélo die, la tension redescend d'un cran. Lily propose de nous commander des pizzas et la conversation dérive sur les goûts et les envies de chacune. Je sais que je ne suis pas sortie d'affaire et que je vais devoir rendre des comptes à mes amies mais pour l'heure, nous sommes là pour entourer Mélo die et lui remonter le moral. Alors que nous sommes

attablées devant une pizza barbecue – avec supplément de mozzarella – elle finit par nous dire d’une voix fluette :

– C’était un garçon, nous voulions l’appeler Elio. Cette fois-ci, j’y croyais vraiment. C’est la quatrième fois qu’une chose pareille m’arrive, mais les autres fois, c’était au premier trimestre.

Nous restons silencieuses. Elle ne nous avait jamais rien dit, mais au fond, elle est tellement discrète que ce n’est pas étonnant.

– Voilà, les filles, vous savez tout. Maintenant, je ne veux plus qu’on en parle.

La vie continue, nous allons recommencer nos tentatives et puis, si ça ne marche pas, nous adopterons. Je ne veux pas de votre pitié. Je ne veux plus que vous me traitiez comme une chose sans défense. Il m’arrivera parfois de pleurer sans raison, mais je suis plus forte que vous ne le pensez, et ce que je veux aujourd’hui, c’est qu’on aille de l’avant. Je n’ai pas eu de chance, mais la vie n’est pas une simple histoire de chance ou de malchance, n’est-ce pas, Naïs ?

– Tu as raison et je suis désolée d’avoir été si égoïste, ces derniers jours. C’est vrai, quelque chose s’est passé pendant la Saint-Valentin : d’un seul coup, je me suis mise à avoir beaucoup de chance. Mais ce n’était pas une raison pour vous laisser tomber. Je ne sais pas comment je pourrai me faire pardonner, mais je peux vous promettre que cela ne se reproduira pas. J’ai l’impression de me

perdre depuis quelques jours, comme si le fait d’avoir de la chance jouait sur ma personnalité. Cela ne justifie en rien la façon dont je me suis comportée, mais je ne veux plus jamais vous décevoir.

Les filles se taisent, comme si elles attendaient de voir la réaction des autres avant de réagir, mais c’est Mélodie qui finit par rompre le silence en me serrant dans ses bras, bientôt rejointe par les autres.

– Est-ce que je suis la seule à vouloir en savoir plus sur le parfait inconnu que tu as suivi à Francfort sur un coup de tête ? Parce que tes messages n’étaient

pas très clairs à ce sujet, déclare Paloma avant de se lever pour aller chercher quelque chose dans la cuisine.

– Moi, ce qui m'étonne le plus, c'est quand même la destination... ajoute Lily. Si tu nous avais annoncé suivre un type à Barcelone, Londres ou Porto, pourquoi pas, mais Francfort... Ce n'est quand même pas la ville la plus glamour et romantique qui soit !

Paloma revient avec une bouteille de champagne. Elle la tend à Lily pour qu'elle l'ouvre et s'assied confortablement face à moi.

– Nous sommes tout ouïe. Explique-nous.

Je prends une profonde inspiration avant de leur répondre.

– C'est un type que j'ai rencontré sur Internet et il m'a invitée à Francfort car il avait un déplacement professionnel.

– Quoi ? Mais tu es complètement malade ! s'écrie Agathe. Tu as pensé aux risques que tu prenais ? Tu aurais pu disparaître de la surface de la planète sans qu'on sache où te chercher. À croire que tu n'as jamais regardé un seul épisode de FBI portés disparus ou de Faites entrer l'accusé.

– J'ai juste voulu me montrer un peu spontanée.

– Naïe ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas parce que tu as gagné au Loto et que tu as un semblant de chance que tu dois risquer bêtement ta vie pour les beaux yeux d'un homme, s'exclame Lily.

Elles me font toutes les gros yeux et je ne sais pas quoi sortir comme arguments pour me justifier. Soudain j'ai l'idée ingénieuse de sortir mon téléphone de ma poche pour leur montrer la photo de profil d'Alexandre sur

notre site de rencontres.

– J'avoue que je me serais damnée pour des yeux comme ceux-là, admet Paloma.

Lily n'hésite pas à m'arracher mon Smartphone des mains pour étudier ses

photos sous toutes les coutures.

– Mais il est aussi beau en vrai ? finit-elle par demander. Parce qu'on connaît toutes un type qui met des vieilles photos de lui datant d'avant la calvitie précoce ou la prise de bedaine.

– Je t'assure qu'il est encore plus beau. Tu crois vraiment que j'aurais pris des risques pour suivre un pou ?

– Alors là, je m'incline, plaisante Mélodie.

Je suis heureuse de la voir se détendre et oublier pour un temps ses malheurs.

Je continue alors le récit de mon escapade, exagérant un peu le côté « comédie romantique » de notre coup de folie et celui de Prince charmant de mon nouvel amant. Inutile de leur dire qu'il ronfle et qu'il ne prend pas de petit déjeuner, ce qui, à leurs yeux, serait impardonnable. Il me suffit de leur décrire ses abdominaux et ses talents au lit pour qu'il remporte d'un coup tous les suffrages.

Il n'y a qu'Agathe qui continue à faire semblant de bouder dans son coin.

– Il n'empêche que ce n'est pas parce qu'il a un physique de jeune premier et qu'il fait l'amour comme un dieu qu'il n'a aucune chance d'être un psychopathe.

Je suis ta meilleure amie, tu aurais pu au moins me prévenir.

– Tu parles ! ricane Lily. Tu aurais été capable de provoquer une alerte à la bombe à l'aéroport pour l'empêcher de prendre son avion.

Agathe éclate de rire.

– C'est vrai, mais c'est juste parce que je m'inquiète pour elle et, rassurez-vous, je ferais la même chose pour chacune d'entre vous.

– Nous n'en avons jamais douté, répond Paloma en croquant avec gourmandise dans une nouvelle part de pizza.

La soirée s'achève quelque temps après car Boris, le petit ami de Mélodie qui était en concert à Amiens, arrive ; il a sauté dans sa voiture pour la rejoindre plus

vite. Il nous remercie d'une accolade chaleureuse qui manque de me démettre la clavicule et nous annonce qu'il prend le relais auprès de sa chérie, Après leur départ, nous aidons Paloma à ranger et nous finissons par prendre congé.

Quand je me retrouve avec Agathe en bas de l'immeuble, je sens que malgré mes explications, une certaine distance s'est installée entre nous. La bonne humeur ambiante de tout à l'heure ne l'a pas complètement déridée.

– Bon, faut que je file, j'ai promis à Romuald que je ne rentrerais pas trop tard, dit-elle en dansant nerveusement d'un pied sur l'autre. À bientôt.

J'aimerais la retenir un instant, lui dire encore une fois combien je suis désolée, mais elle a déjà tourné les talons, me laissant seule avec mes regrets.

11.

Mercredi 22 février

À mon réveil, je reçois un message d'Alexandre. Il me propose de le rejoindre le soir même pour assister à un concert donné par l'un de ses meilleurs amis. Ses réunions se sont terminées plus tôt que prévu et il est déjà de retour à Paris. Il ne me précise pas de quel genre de musique il s'agit et, même si je redoute de me retrouver enfermée avec des punks à chiens à écouter du heavy metal, j'accepte car j'ai hâte de savoir si nous pouvons vraiment entamer tous les deux une relation durable.

Après avoir dégusté un bon café, j'envoie à mon tour un message à Mélodie pour lui demander comment elle se sent, ainsi qu'à Agathe pour savoir si nous pouvons prendre un verre ensemble dans les prochains jours. Je vois qu'elle a lu mon petit mot mais elle ne répond pas, ce qui me touche. Je décide de ne pas me laisser affecter par ses manœuvres de punition par le silence et je me plonge dans mon travail. Pas question que les deux jours passés à Francfort aient la moindre incidence sur les délais que je dois tenir pour mon éditeur.

Une heure plus tard, je suis interrompue par un texto de Mélodie qui contient simplement une citation de Paulo Coelho : « Quand on ne peut revenir en arrière, on ne doit se préoccuper que de la meilleure façon d'aller de l'avant. » Je lui réponds par un smiley qui envoie des bisous. J'espère de tout cœur que cette épreuve ne sera pas trop douloureuse pour mon amie et que dans quelque temps, elle parviendra enfin à être mère comme elle le souhaite tant.

Quand je me lève de mon bureau quelques heures plus tard pour trouver de quoi me sustenter dans ma cuisine, j'entends un bruit bizarre en provenance de l'arrière de mon réfrigérateur. Inquiète, j'ouvre la porte et suis soulagée de constater qu'il fonctionne correctement. J'attrape vite fait un paquet de saucisses de Francfort et je souris à l'idée que je n'en ai même pas mangé dans leur pays d'origine. Puis je me fais cuire quelques pâtes, un vrai festin pour enfant de

moins de 6 ans ! Pour patienter, je surfe sur Internet depuis mon Smartphone. Je découvre dans ma boîte mail un message de Bastien :

De : Bastien

À : Anaïs

Ma chère Anaïs,

J'ai peur de passer pour un gros lourd en t'abreuvant de messages mais pourtant je prends le risque. J'ai passé un excellent moment avec toi et, si l'excuse d'être débordée n'était pas une façon polie de m'envoyer sur les roses, je serais ravi de partager une autre soirée avec toi, autour d'un verre ou d'un dîner, cette fois. Tiens-moi au courant.

Je t'embrasse.

Je suis très étonnée de recevoir de ses nouvelles. Est-ce parce qu'il n'a pas l'habitude d'être éconduit qu'il cherche à me revoir ? Même si nous avons effectivement partagé un très agréable moment, j'aurais eu tendance à croire qu'avec son charme ravageur, il aurait plusieurs casseroles sur le feu, et n'aurait aucun mal à trouver une autre jeune femme prête à se pâmer devant sa belle gueule et sa barbe de trois jours. Je décide d'ignorer son e-mail.

Parfois, le silence est la meilleure réponse. En faisant cela, je me souviens que c'est exactement ce qu'Agathe a dû penser ce matin, et j'essaye de passer outre ce petit moment de froid entre nous en prenant l'initiative de l'appeler. Le téléphone sonne dans le vide, et bientôt je me retrouve à parler à sa messagerie :

« Salut ma belle, je ne sais pas si tu as eu mon message ce matin mais si tu as du temps demain, cela me ferait plaisir de te voir. Je peux te retrouver pour le déjeuner du côté de tes bureaux. J'ai eu des nouvelles de Mélodie tout à l'heure, elle a l'air de tenir le coup. Je t'embrasse. À très vite. »

J'espère que mon ton de voix n'est pas trop désespéré, mais Agathe et moi n'avons pas été en froid depuis un quiproquo qui nous avait séparées en seconde, quand une de nos copines de classe avait réussi à nous monter l'une contre l'autre à grand renfort de fausses rumeurs. Heureusement, nous avons réussi à surmonter cette épreuve en nous parlant. J'espère qu'il en sera de même aujourd'hui et qu'elle ne tardera pas à me répondre.

Je déjeune rapidement avant de retourner devant mon ordinateur, puis vient le moment pour moi de choisir ma tenue pour la soirée. Alexandre m'a envoyé quelques indications sur notre lieu de rendez-vous, mais impossible de trouver la moindre information concernant ce concert sur Internet. N'ayant aucune envie d'arriver en jean baskets à un concert de musique classique, ni en robe longue à un concert de métal, j'opte pour une tenue intermédiaire : une robe pull moulante noire et une paire de bottes de la même couleur.

Quand j'arrive sur les lieux de notre rendez-vous, il y a déjà foule et une file d'attente assez longue s'étend devant l'entrée. Elle est tellement éclectique que je n'arrive pas à deviner quel genre de spectacle je m'apprête à voir. Je finis par repérer Alexandre, en jean et pull noir, qui pianote tranquillement sur son téléphone. Je lui saute dessus pour le surprendre et il m'attire contre lui pour m'embrasser :

– Ça me fait plaisir de te revoir, ma jolie. Ça va mieux ? Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu écoutes ton séjour ?

– Une de mes amies a eu un ennui de santé.

– Ah ! Rien de grave, j’espère.

– Si... mais elle s’en remettra, en tout cas on fera tout pour.

La foule se déplace avec lenteur. Je finis par lui poser la question qui me brûle les lèvres :

– Qu’est-ce qu’on va voir comme concert, du coup ? J’ai eu beau chercher sur Internet, je n’ai pas réussi à trouver le moindre indice qui aurait pu me mettre sur la piste.

Alexandre sourit de toutes ses dents :

– C’est parce que c’est un groupe expérimental, ils jouent du thérémine³ et de l’hydraulophone⁴. C’est assez particulier, tu verras, mais ça vaut le détour.

Puisqu’une centaine de personnes ont l’air d’avoir fait le déplacement, je me dis que cela ne peut être qu’une expérience intéressante. Alexandre est en train de m’expliquer ce qu’est le thérémine quand le jeune homme derrière nous trébuche pour une raison obscure, le bouscule et fait tomber son téléphone. Mon compagnon le ramasse et, constatant que l’écran est fendu, se met dans une rage

folle :

– Ce n’est pas possible ! Tu ne peux pas faire attention ! hurle-t-il au jeune homme qui s’excuse platement.

– Je suis désolé, j’ai été bousculé et j’ai perdu l’équilibre. Excusez-moi.

– Non, je ne t’excuse pas ! rugit Alexandre. Est-ce que tu sais combien ça coûte, un téléphone pareil ? Sans doute plus que le loyer minable du trou à rat dont tu n’aurais pas dû sortir ce soir !

Je suis sous le choc. Le jeune homme propose de prendre en charge la réparation, mais Alexandre le rabroue violemment en lui disant que son téléphone est assuré. Je vois que les choses sont en train de s’envenimer, alors je sors de ma torpeur pour m’interposer.

– Calme-toi. Il n'a pas fait exprès.

– Ça reste à prouver ! vocifère Alexandre. Ou alors c'est vraiment un énorme cassos. Il a deux mains gauches ou quoi ? Je suis dans la même queue que lui, tu me vois bousculer les gens qui me précèdent ? Non ! Moi, je regarde où je mets les pieds, je ne suis pas débile !

Je suis absolument sidérée de le voir dans un tel état. Cette attitude déplacée lui donne une autre dimension, en tout cas je le vois différemment. Une telle réaction face à ce malheureux incident me blesse profondément, et j'essaie de le raisonner :

– Est-ce que tu te rends compte de ce que tu es en train de dire ? L'autre jour, je t'ai expliqué que j'avais toujours été un chat noir, qu'il ne m'arrivait que des aventures de ce genre. Ce garçon, ça aurait pu être moi, est-ce que tu aurais réagi de la même manière ?

– Mais ça n'a rien à voir, toi, tu n'es pas un boulet.

Je tente de garder mon calme, et je vois bien que le jeune homme qui se fait insulter ne dit rien et fait de même. Tout le monde nous regarde à la dérobée. Les propos déplacés d'Alexandre m'ouvrent les yeux : je n'ai rien à faire ici. Je ne vois vraiment pas comment je pourrais commencer une histoire avec quelqu'un qui fait preuve de si peu de sang-froid. Tout ça pour un téléphone !

La file avance et quand Alexandre fait mine de se mouvoir à son tour, je le retiens d'une main :

– Je crois que je vais rentrer chez moi. Je n'ai rien à faire ici. Toi et moi, ça ne marchera pas.

Il paraît sincèrement étonné. Je ne serais pas surprise que ce soit la première fois de sa vie qu'une femme ose lui faire faux bond.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Il ne faut pas prendre les choses comme ça. Je suis fatigué, et mon téléphone, c'est mon outil de travail, tu sais. Allez, viens, on va passer une soirée sympa.

Il tente de m'attirer contre lui, mais je me défais de son étreinte.

– Non, je suis sérieuse, nous venons de deux planètes trop différentes. Je ne suis pas celle que tu crois, je ne peux pas prendre de risque. Je suis désolée, il faut vraiment que j'y aille.

Sans lui laisser le temps de répondre, je me détourne de lui et prends la direction du métro, un peu déboussolée par la démonstration de violence à laquelle je viens d'assister. Je l'entends qui m'insulte à mon tour tandis que je m'éloigne, alors je presse le pas. Je suis sur le point de m'engouffrer dans une station de métro quand je loupe une marche et me tords sévèrement la cheville.

Je roule et glisse jusqu'en bas de l'escalier. Quelques instants après, je me relève, non sans mal car cela me fait un mal de chien. Je grimace de douleur et comprends ce que tout cela signifie : pour moi, c'est le retour de la poisse. Et les paroles d'une chanson de Zaho me reviennent alors à l'esprit :

« Faut jamais rien prendre pour acquis,

Parce que tôt ou tard,

La roue tourne,

Et ça sert à rien de courir. »

3 Instrument de musique électronique ne possédant aucune touche. Le son est produit en déplaçant ses mains à proximité de deux antennes.

4 Instrument produisant des sons de manière hydraulique. Il fournit une expérience sensorielle, la musique est jouée en recouvrant différents jets d'eau

afin de produire des tonalités différentes.

12.

Jeudi 23 février

Je suis réveillée par une douleur lancinante à la cheville. Hier, je suis parvenue grâce à l'aide d'une gentille jeune femme à remonter les marches pour prendre un taxi qui m'a emmenée aux urgences. Après y avoir perdu trois heures, le diagnostic a été sans appel : entorse. Je ne me suis pas loupée ! Je dois donc me déplacer désormais avec une attelle de cheville amovible et une botte moche qui laisse dépasser mes orteils ; un truc qui me donne la démarche de Verbal Kint dans le mythique film *Usual Suspects*.

Je boite et je traîne des pieds en râlant. J'ai envoyé un message groupé aux filles en me couchant :

[La roue a tourné,

je suis de nouveau

la reine des chats noirs

et pourtant nous ne sommes pas

vendredi 13.]

Paloma et Lily m'ont immédiatement appelée pour prendre de mes nouvelles.

Mélo die, quelque temps après, a proposé de me rejoindre pour passer la nuit à mes côtés. Le seul message que j'attendais réellement, c'était celui d'Agathe.

Elle a fini par se manifester un peu avant minuit pour me dire :

[Je passerai déjeuner

chez toi demain.

Tu as une envie particulière ?]

Ce petit mot m'a fait chaud au cœur, j'avais l'impression d'être restée en apnée tout le temps qu'avait duré son traitement de froid, et je pouvais de nouveau respirer. J'aurais sauté au plafond si ma cheville me l'avait permis.

En attendant le déjeuner, je tourne un peu au ralenti. Je devrais travailler,

mais je n'arrive pas à me concentrer. Je n'arrête pas de penser à ma rupture avec Alexandre, même si nous n'étions pas à proprement parler engagés dans une relation. Je rumine aussi la chance qui m'a quittée. Pendant près d'une semaine, j'ai vécu sans aucune épée de Damoclès au-dessus de la tête, je dois désormais me préparer à ce que le sort s'acharne. Mon réfrigérateur continue à émettre un son étrange et tourne sans arrêt, quelque chose me dit que ça ne présage rien de bon. Malchanceuse mais prévoyante, j'en ai un de secours dans ma cave. Je regarde le ticket de Loto, qui n'a pas quitté sa place. Avec ma patte folle, je vais avoir du mal à récupérer mes gains, heureusement qu'il me reste une vingtaine de jours pour le faire car rejoindre le centre de paiement sera une véritable expédition. Ouvrant la porte, j'attrape une bouteille de lait : j'ai besoin de manger quelque chose pour me requinquer. Mais elle m'échappe des mains et explose sur le carrelage : ça y est, c'est parti pour une journée de galère !

Après avoir essuyé les dégâts, je m'assieds à mon poste de travail pour constater que je ne peux pas me connecter au wi-fi. De toute façon, ma cheville me lance trop, je me traîne jusqu'à la salle de bains pour avaler une des pilules antidouleur qui m'ont été prescrites. Me doutant que cette journée ne sera pas une sinécure, je décide de prendre ma matinée pour me reposer et attendre sagement Agathe. Sauf tremblement de terre, je devrais être en sécurité sous ma couette.

J'ai dû m'assoupir parce que le bruit de la sonnette de ma porte d'entrée me sort soudain de ma torpeur.

– J'arrive, j'arrive !

Ne pouvant pas courir et n'étant pas sûre que mon amie m'ait entendue, je lui envoie la même chose par message. Je suis surprise car elle me répond :

[Qu'est-ce que tu racontes ?

Je suis à la bourre.

J'arrive dans cinq minutes.]

Je me demande alors qui peut bien s'énerver sur ma sonnette. Non sans mal,

je finis par arriver dans l'entrée pour ouvrir ma porte et me retrouver nez à nez avec Mme Lorme, ma voisine du dessous. Elle me dévisage de la tête aux pieds,

sans doute surprise de me découvrir encore en pyjama avec une marque d'oreiller sur la joue alors qu'il est déjà midi.

– Vous avez une fuite, dit-elle simplement.

D'instinct – et je sais que c'est ridicule – je regarde mon pantalon. Elle soupire, ayant sans doute suivi mon regard.

– Pas sur vous, reprend-elle, chez vous. J'ai une tache sur le plafond de ma cuisine, alors ça ne peut venir que de chez vous. Vous permettez que je regarde ?

Sans attendre ma réponse, elle me pousse avec toute la délicatesse dont elle est (in)capable pour gagner ma cuisine. Elle ouvre le placard sous l'évier et là, je vois de l'eau s'échapper des tuyaux.

– Oh, zut. Je n'avais rien remarqué.

– Je m'en doute bien, répond ma voisine en continuant à soupirer.

Elle farfouille un instant dans le placard et finit par couper l'arrivée d'eau.

– Ça limitera les dégâts, mais bon, va falloir que vous fassiez venir un plombier.

Je raccompagne Mme Lorme à la porte tout en m'excusant platement.

– Ce n'est rien, ça arrive, me dit-elle, il faudra faire plus attention la prochaine fois.

Elle s'en va et Agathe arrive à ce moment-là, les bras chargés de victuailles.

Enfin quelque chose de positif dans cette journée : ma meilleure amie et un bon repas !

Sans dire un mot, mon amie me précède dans l'appartement. Elle pose sur la table basse des boîtes en plastique toutes remplies de bonnes choses qui me remontent le moral : beignets de crevettes, riz cantonais et brochettes au bœuf et au fromage. Puis elle me fait signe de m'asseoir à côté d'elle.

– Je suis désolée pour toi, finit-elle par dire. Ta chance a tourné et, vu ta tête, tu n'as pas dû être épargnée au cours de ces dernières heures.

Les larmes me montent alors aux yeux, comme si je l'attendais pour véritablement lâcher prise. Entre deux reniflements, je lui raconte ma rupture avec Alexandre, ma cheville blessée, la bouteille de lait et mes problèmes d'évier. Personne d'autre qu'une des filles de la bande ne serait capable de comprendre un traître mot du flot de paroles sans queue ni tête qui s'échappe de moi, mais Agathe m'attire contre elle avec un pâle sourire.

– J'aimerais te dire que ce sont les aléas de la vie, que tu vas rebondir, que c'est juste une mauvaise journée parmi d'autres, mais je sais à quel point ces quelques jours d'insouciance t'ont fait du bien, et, je suis navrée que le retour de bâton soit aussi douloureux.

– Je suis juste heureuse que tu sois là, je réponds en me mouchant bruyamment.

– Tant mieux, je ne peux pas faire grand-chose, mais je peux te nourrir et tenter de te rendre le sourire et, quand on aura fini de déjeuner, j'essaierai de te trouver un plombier.

Toujours efficace, elle se lève pour aller chercher des bols dans la cuisine, puis elle revient et me sert l'équivalent d'un saladier de riz recouvert de beignets. À la vue de ce festin asiatique, mon ventre se met à gargouiller.

Tout en mangeant, je réfléchis à la situation actuelle. Mes amies ont toujours été d'un grand secours pour m'épauler lorsque je me trouvais victime de mauvaise fortune. Mais d'habitude j'encaisse plus facilement. Est-ce que la bienheureuse expérience vécue quelques jours m'a rendue plus fragile, ou suis-je simplement à bout de nerfs ?

Jeudi 23 février (suite)

Notre déjeuner est interrompu à plusieurs reprises par des appels et des textos du reste de la bande : tout le monde s'inquiète pour moi. Je me sens un peu coupable de monopoliser l'attention alors que ma chère Mélodie se remet à peine de sa douloureuse perte. J'en fais part à Agathe qui tente de me rassurer :

– Ne t'en fais pas pour ça. Nous sommes toutes conscientes de ce que Mélodie traverse actuellement, mais elle nous a bien confirmé que, pour l'instant, elle voulait traverser cette épreuve avec Boris. Parler de toi, de tes soucis, je pense au contraire que cela la soulage puisque nous n'abordons pas le sujet qui la touche le plus. Elle sait aussi que nous sommes là pour elle si elle en exprime le besoin. De toute façon, ce n'est jamais la solution de nous tenir à l'écart les unes des autres.

Cette dernière phrase sonne comme un avertissement. Je me sens obligée de justifier mon comportement de la semaine précédente.

– Je ne voulais pas te blesser en agissant de la sorte la semaine dernière tu sais. Je n'ai pensé qu'à moi.

Elle hausse les épaules.

– Ce n'est pas ça qui m'a blessée. J'ai seulement eu l'impression que je ne comptais plus pour toi. Comme si tu étais capable de ne partager que tes malheurs avec nous. Comme si nous n'étions bonnes qu'à t'épauler dans les mauvais moments et que ton bonheur, tu préférerais en profiter seule.

Je ne réponds rien, abasourdie par ce qu'elle vient de me dire. Jamais je n'aurais pensé que mon comportement aurait pu être si mal interprété.

– Et pourtant, dès que j'ai eu besoin de toi, tu as accouru. Je ne te mérite pas.

Elle sèche une larme qui perle au coin de son œil, puis me dit :

– Non, c'est moi qui dois m'excuser, car je sais que j'avais tort et que, quelque part, ma réaction n'était due qu'à la jalousie. Je n'ai pas supporté que

tu sois si heureuse, j'ai souhaité qu'il t'arrive de nouveau malheur pour que tu me reviennes, et c'est injuste de ma part. Je suis horrible ! J'aurais dû me réjouir pour toi. J'aurais dû te laisser profiter de tout ce qui t'arrivait et même t'encourager, au lieu de te clouer au pilori comme je l'ai fait. J'aurais dû être ton amie et me comporter comme telle, mais j'ai eu peur de te perdre. Je me suis sentie bêtement trahie.

Nous nous blottissons alors dans les bras l'une de l'autre, pleurant et riant comme seules deux vieilles amies peuvent le faire, nous suppliant mutuellement de nous pardonner. Puis, comme prises d'un soudain éclair de lucidité, nous nous forçons à retrouver notre calme.

– Je suis contente que nous nous soyons dit ce que nous avons sur le cœur, me dit Agathe d'un ton très formel, car elle reprend toujours très vite son sérieux, mais le travail n'attend pas. Je contacte un plombier et je file. Essaie de relativiser, demain est un autre jour.

Je ne bouge pas de mon canapé, trop bouleversée par toutes les émotions qui m'ont traversée au cours de l'heure qui vient de s'écouler, mais je l'entends appeler un plombier depuis la cuisine tout en faisant la vaisselle et en jetant les ordures dans la poubelle.

Elle revient ensuite, toute guillerette, et m'embrasse chaleureusement avant de me dire qu'un réparateur viendra dans la journée.

– Comme d'habitude, ils m'ont indiqué un créneau horaire : entre quatorze heures et vingt heures trente, donc inutile de prévoir une sortie dans le quartier pour tester le sex-appeal de tes orteils habillés de cette merveilleuse attelle, c'est mort ! Évite aussi de faire la sieste, tu as déjà une mine de papier mâché et remâché. Un conseil, mets-toi plutôt au boulot, ça te remettra les idées en place et t'évitera de penser à ta cheville ou à l'autre connard que tu viens de quitter.

Je ne suis pas étonnée de l'entendre me donner ce conseil, elle-même est accro à son travail. Je sais pourtant que je vais au contraire avoir besoin d'un

petit moment de recul avant de pouvoir me replonger dans le travail. Elle semble vouloir ajouter quelque chose, mais son téléphone se met à sonner

alors elle me fait un signe de la main en décrochant, puis s'en va.

Je me fais alors couler tranquillement un café puis m'assieds à mon bureau, croisant les doigts pour avoir de nouveau accès au wi-fi afin de regarder un épisode d'une de mes séries sur Netflix. Miracle : tout semble fonctionner correctement.

Après cela, prise d'un sursaut d'énergie, je me mets enfin au travail. Je suis en train de corriger un passage palpitant du roman, qui a pour cadre les grottes d'Elephanta, un ancien lieu de pèlerinage hindou situé dans la baie de Bombay.

Je suis tellement plongée dans l'intrigue et ses rebondissements que je sursaute quand la sonnette de ma porte d'entrée retentit. Je regarde ma montre : il est seize heures trente, ce doit être le plombier. Clopin-clopat, j'essaye d'arriver à la porte avant qu'il s' imagine que je me suis absentée. Je lui ouvre, essoufflée par une course qui, même si mon appartement n'est pas grand, m'a demandé un effort inhabituel.

– Bonjour, je suis le plombier, me dit un sympathique bonhomme moustachu.

Je me retiens de rire : il est le parfait sosie de Mario Bros. Nul doute qu'il est né pour faire ce métier. Je suis juste un peu déçue qu'il ne porte pas une casquette rouge pour accompagner sa salopette bleue. J'évite tout de même de lui demander s'il est là pour sauver la princesse Peach⁵ : il pourrait se vexer, ne pas apprécier mon sens de l'humour (qui est pourtant légendaire) ou – pire encore – ne pas connaître Mario et ne pas comprendre la référence. Or j'ai vraiment besoin qu'il répare cette maudite fuite d'eau.

Il farfouille un instant sous mon évier et, pendant ce temps, ne sachant pas trop quoi faire, je lui propose quelque chose à boire :

– Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ? Un coca, un jus de fruit ?

– Oh merci, un petit jus de fruit, ça ne sera pas de refus.

Aussitôt que j'ouvre la porte du réfrigérateur, celui-ci se remet à faire un bruit du tonnerre. Mon plombier se relève d'un bond. Je suis étonnée qu'il ne se

soit pas assommé.

– Ça fait longtemps qu’il fait ce bruit-là ? demande-t-il.

– Quelques jours, je crois. C’est grave, docteur ?

Il me pousse sur le côté sans grande délicatesse, mais je ne m’en offense pas.

Puis il se met à l’examiner avec le plus grand sérieux.

– Votre évier, ça prendra encore un petit quart d’heure et ce sera réglé, mais pour votre frigo, va falloir que je le ramène à l’atelier si vous voulez qu’on vous le sauve. Je vais appeler un de mes employés pour qu’il m’aide à le rapporter.

Comme j’ai un autre réfrigérateur dans ma cave, je ne suis pas si affolée que ça. Mais vu l’état de ma cheville et mon gabarit de lutin, il ne me reste qu’à lui faire du charme pour qu’il accepte de le remplacer. Je prends mon visage innocent de demoiselle en détresse et, avec une voix mi-enjôleuse mi-suppliante, je lui demande s’il accepterait de m’aider.

– Si je disais non, ça serait non-assistance à personne en danger. Il faut vous nourrir, ma petite dame... Ma femme vous dirait que si vous vous êtes fait mal au pied, c’est sûrement que vous êtes en manque de calcium ou un truc du genre.

C’est qu’elle en sait des choses, ma femme... Elle est abonnée à *L’Hebdo de la santé* depuis plus de vingt ans, et parfois, je la trouve plus efficace que mon médecin de famille.

Je l’écoute me vanter les mérites de sa femme pendant encore un petit quart d’heure, et, même si c’est soporifique, je trouve ça touchant de le voir toujours aussi conquis par son épouse après trente ans de mariage et quatre enfants. Mais soudain, il semble se rappeler la raison de sa présence dans mon appartement.

Sans un mot de plus, il se remet au travail.

– Restez pas debout comme ça, me dit-il en continuant à fureter sous l’évier.

Allez vous asseoir, je m'occupe de tout, je vous ferai signe quand j'aurai besoin des clés de la cave.

– Michel (car entre-temps j'ai appris qu'il s'appelait Michel), vous êtes mon sauveur ! Je ne sais pas ce que je ferais sans vous !

Il s'amuse et m'intime une nouvelle fois d'aller reposer mon pied dans le salon.

Je me mets alors à relire le travail que j'ai effectué plus tôt et, quelques minutes après, Michel va ouvrir la porte de l'appartement pour laisser entrer un de ses collègues.

– Voici Franck, m'explique Michel. C'est mon bras droit.

J'observe le duo que forment ces deux collègues. Franck est aussi grand et fin que Michel est petit et rond, et je me demande comment ils vont se débrouiller.

J'ai l'impression de voir Laurel et Hardy se préparant à jouer un sketch. Je ris intérieurement, repensant à un épisode de la série *Friends* où la joyeuse bande d'amis tente de déménager un canapé dans un escalier trop étroit. Je regarde le duo descendre mon appareil sans trop de difficultés. J'ai la chance d'habiter un immeuble avec un ascenseur digne de ce nom, pratique pour bouger des choses encombrantes, et non un de ceux qu'on trouve dans les vieilles cages d'escalier, qui sont en forme de cercueil et ne peuvent accueillir que deux personnes. Je les rejoins ensuite à la cave pour qu'ils puissent y récupérer celui de rechange.

Une demi-heure plus tard, Michel et Franck prennent congé. Je me remets doucement de mes émotions après leur avoir laissé une grosse somme d'argent, quasiment un demi mois de salaire. C'était clairement une dépense non prévue.

Michel est déjà dans le couloir quand il me lance :

– J'ai laissé vos photos et les papiers qu'il y avait sur votre frigo sur le plan

de travail de la cuisine.

Je ne fais pas immédiatement attention à sa remarque quand soudain, un quart d'heure après, je repense au ticket de Loto. Mon sang ne fait qu'un tour.

Comment ai-je pu l'oublier ?

Pressentant le pire, je me précipite aussi vite que mon attelle me le permet dans la cuisine. Je trouve le tas de photos et de magnets, farfouille dedans, mais sans succès : il me reste le numéro de Thomas Noussart alors que mon ticket de Loto a disparu. Je refuse de croire que Michel, mon nouvel ami, ou même Franck, son acolyte, ait pu me le voler et pourtant, je ne vois pas ce qui a pu arriver d'autre. Comme il m'a laissé son numéro de téléphone en cas de besoin, je le compose immédiatement. Il répond au bout de deux sonneries :

– « Michel répare tout », bonsoir ?

– Bonsoir, Michel, c'est Anaïs, enfin, c'est mademoiselle Cerf. Je voulais vous parler des papiers qu'il y avait sur la porte du frigo. Vous n'y auriez pas vu un ticket de Loto, par hasard ?

– Ah non, désolé ma petite dame, j'ai vraiment tout mis ensemble ! Vous avez regardé sous les meubles ? Il a peut-être volé, ou vous l'avez déplacé sans y penser.

Comprenant que j'ai sans doute paniqué pour rien, je raccroche rapidement en lui souhaitant une bonne soirée avec Mireille, son épouse, qui lui a préparé un coq au vin pour le dîner. Je me mets ensuite à ramper sur le sol à la recherche du ticket. Au bout d'un long quart d'heure, j'arrive à deux conclusions : d'abord, il faut vraiment que je fasse plus souvent le ménage car il y a des moutons de poussière dans tous les coins, et ensuite... mon ticket est bel et bien perdu. J'ai peut-être tort de lui faire confiance, mais j'ai envie de croire en la bonne foi de Michel. Je n'ai plus que mes yeux pour pleurer. J'aurais dû m'en douter... quand ma chance a tourné, il m'aurait fallu encaisser immédiatement l'argent. À force de repousser cette tâche au lendemain, j'ai tout perdu et je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

[5](#) Personnage de la franchise Mario de Nintendo. Elle joue souvent le rôle de

la demoiselle en détresse dans la série et en est le personnage féminin principal.

14.

Vendredi 24 février

Craignant les remontrances d'Agathe, et redoutant les phrases encourageantes mais parfaitement inutiles de mes autres amies, je n'ai prévenu personne de la perte de mon ticket de Loto. J'ai pleuré de rage hier, pesté, crié, maudit tout le monde, et si j'avais pu, j'aurais même donné un coup de pied dans un de mes meubles. Ensuite, je me suis résolue à retourner travailler, histoire de me concentrer sur autre chose et d'arrêter de me lamenter sur mon triste sort.

Paloma m'a appelée tout à l'heure pour me proposer de l'accompagner à un concert de musique folklorique espagnole. Elle flirte depuis quelque temps avec Miguel, un joueur de guitare andalou, et même si cette histoire n'est pas sérieuse, elle voudrait avoir mon avis sur le jeune homme en question. J'ai failli refuser l'invitation car je ne me sens pas le courage d'assumer les conséquences d'une soirée qui tournerait au vinaigre par ma faute, mais elle a tellement insisté que j'ai fini par accepter. Pourtant, je ne sais pas comment je vais m'en sortir pour aller jusque là-bas avec mon attelle. Après une journée calme, sans catastrophe, j'enfile un simple jean et un pull à col roulé noir. Je suis d'humeur trop maussade pour me casser longtemps la tête afin de trouver une tenue plus élaborée. D'ailleurs, c'est pour Paloma que je sors, pas pour faire une quelconque rencontre amoureuse. Il m'est donc inutile de chercher à être sexy, d'autant plus que j'aurais du mal à y arriver avec mon attelle et les orteils qui en dépassent.

Quand je retrouve mon amie, une heure plus tard, devant un bar à tapas de son quartier, elle a sorti le grand jeu : une robe de flamenco rouge et noire et des fleurs dans ses cheveux. Elle semble un peu déçue par mon accoutrement, mais constatant ma mine déconfite, elle ne fait aucun commentaire. Elle nous fraye un chemin parmi la foule qui fait la queue, en criant :

– Laissez passer la blessée ! Poussez-vous ! Attention, j'ai une blessée avec moi !

Elle peste, donne des coups de coude mais grâce à elle, nous nous retrouvons bien vite à l'intérieur. Paloma aperçoit Miguel qui est en train de savourer une bière, accoudé au comptoir du bar. Il est grand et blond et si je ne savais pas qu'il était andalou, j'aurais parié qu'il était suédois. Il faut vraiment que j'arrête de me faire des idées avec tous ces stéréotypes ridicules : le plombier qui ressemble à Super Mario et les chanteurs espagnols qui ont forcément le teint mat, les cheveux longs et qui roulent les R. Mon amie se glisse dans ses bras et l'embrasse à pleine bouche. Je suis obligée de toussoter pour lui rappeler qu'elle n'est pas seule, et elle se décolle de lui avec un petit rire gêné.

– Je vous ai réservé des places au premier rang, dit Miguel avec un sourire.

Tu auras plus de place pour ta jambe.

Je le remercie pour sa sollicitude et bientôt, il nous laisse pour rejoindre ses copains en coulisse. Nous profitons du peu de monde qu'il y a pour l'instant dans la salle pour gagner tranquillement nos places. Une fois assise, Paloma m'explique que Miguel repart à la fin de la semaine en Espagne et que ce concert signe la fin de sa tournée en France.

– Tu n'es pas trop triste ? je demande, un peu inquiète.

– Non, pas du tout. Nous savions que cette histoire n'était qu'une parenthèse enchantée. Tout est éphémère, rien n'est permanent, apprend à profiter de l'instant présent.

– J'ai pensé à cette phrase quand j'avais de la chance, je n'arrêtais pas de me demander quand je redeviendrais un chat noir et ces mots m'ont aidée à ne pas m'inquiéter inutilement.

– Je suis un vrai sage, répond-elle en riant. Je devrais écrire des livres de développement personnel, je suis sûre qu'il y a un créneau à prendre.

Elle rit de sa blague et me propose d'aller nous chercher des verres au bar pour patienter.

Paloma n'a pas encore regagné sa place à mes côtés quand, quelques instants

plus tard, une splendide danseuse fait son entrée et se met à évoluer à la lueur des bougies. Le spectacle est saisissant et envoûtant. C'est alors que mon amie revient. J'ai tendu ma jambe blessée devant moi pour être plus confortable, mais

mon amie ne l'a pas vue. Quand elle passe devant moi, elle trébuche et, dans un grand fracas, s'étale à mes pieds. Elle avait un verre dans chaque main, et a eu si bien le réflexe de les préserver qu'elle tombe la tête la première. Miguel, qui n'a rien loupé de l'incident, s'arrête de jouer pour se précipiter sur Paloma. Elle tente de se relever, rouge de honte. Le concert s'est arrêté. Tous les regards sont braqués sur mon amie. Miguel l'aide à se remettre sur ses pieds puis il l'installe sur sa chaise.

– Ça va ? demande-t-il en se mordant l'intérieur des joues pour ne pas rire.

Le visage cramoisi, Paloma opine du chef. Miguel retourne alors sur scène et l'ensemble des spectateurs se met à applaudir et à siffler.

– Excuse-moi, c'est de ma faute, je suis vraiment désolée, je dis à mon amie, complètement paniquée à l'idée qu'elle m'en veuille de l'avoir ainsi ridiculisée devant tout le monde.

À mon grand soulagement, elle éclate de rire et me dit :

– Quand j'ai commencé à apprendre le français, j'ai étudié le poète Jean-Baptiste-Louis Gresset. Il disait : « Le ridicule est fait pour notre amusement. »

Je crois qu'aujourd'hui, je viens de comprendre ce qu'il voulait dire.

Elle reporte ensuite son attention sur Miguel et aucun autre incident ne vient interrompre le joli spectacle qu'il nous offre avec sa bande de copains. Une fois le concert terminé, je sens que Paloma est tiraillée entre rester me tenir compagnie et profiter de ses derniers instants avec le bel hidalgo. Pour la tirer d'embarras, je bâille à m'en décrocher la mâchoire :

– Je suis crevée, je vais commander un taxi et rentrer me reposer. Merci pour cette fabuleuse soirée et... désolée encore pour ta chute.

– Arrête de culpabiliser, Nais ! C’était à moi de regarder où je mettais les pieds. Tu n’y es pour rien, vraiment. Et puis, tu sais comme j’aime être le centre de l’attention, même si je dois pour cela me retrouver les quatre fers en l’air.

Dis-toi que tu m’as rendu service. Au moins, Miguel gardera un souvenir impérissable de moi !

Nous nous embrassons et je commande mon taxi sur mon téléphone tout en essayant de me frayer un chemin parmi les spectateurs qui s’acheminent vers la sortie. Deux ou trois fois, je reçois un coup de pied dans la jambe et grogne de douleur. Je regrette l’absence de Paloma, qui aurait joué les gardes du corps pour m’ouvrir un passage, mais je finis par sortir tant bien que mal. Entre-temps, mon taxi est arrivé et je le repère vite qui m’attend, garé en double file devant la salle de concert.

Quand je retrouve la quiétude de mon appartement, je m’affale sur mon canapé pour m’enrouler ensuite dans un plaid moelleux et me vider l’esprit devant une émission de variétés. Mais rapidement, le sommeil me rappelle à l’ordre et je prends mon courage à deux mains pour me traîner jusqu’à mon lit.

Tant pis pour mes pores, je ne passe pas par la case « salle de bains » et me glisse directement sous la couette avec mes sous-vêtements dépareillés !

15.

Samedi 25 février

D’habitude, quand mon compte en banque le permet, je profite du samedi pour surfer sur des sites de mode et refaire ma garde-robe. J’évite ainsi la queue à la caisse et aux cabines d’essayage. La dernière fois que j’ai essayé un pantalon dans un magasin, je me suis retrouvée en sous-vêtements devant tout le monde car, ayant trébuché en l’enfilant, je suis passée à travers le rideau de la cabine. Bien entendu, je portais une culotte sans élastique et un soutien-gorge qui n’était pas de la première jeunesse. Très embarrassée, j’étais retournée dans ma cabine, j’avais enlevé le pantalon, je m’étais

rhabillée, et... je m'étais sentie obligée de l'acheter alors qu'en fait, il ne m'allait pas. J'avais été attirée par la coupe *flare* qu'on voit sur tous les mannequins, mais avec ma petite taille, elle me donnait l'impression d'avoir été amputée des deux jambes et de continuer malgré tout à porter les mêmes vêtements. Ledit pantalon n'avait donc jamais quitté le fond de mon armoire.

Ce samedi, malheureusement, après avoir financé mon voyage impromptu et l'intervention de Michel, je suis loin de pouvoir m'offrir une journée de shopping. Les chiffres qui s'affichent sur mon ordinateur me rappellent cruellement que j'aurais dû récupérer mes gains du Loto quand je le pouvais encore. Je me retrouve ainsi complètement désœuvrée.

Chacune de mes amies vaque à ses occupations : Paloma passe le week-end avec Miguel, Agathe avec sa famille, Mélodie avec Boris, et Lily est partie rendre visite à sa sœur dans les Cévennes. Je n'ai aucune envie de passer la journée derrière un écran, et ne suis pas très motivée pour sortir seule à cause de mon pied-bot. Je pourrais tenter de recontacter Bastien, mais je sais que ce n'est pas une bonne idée : il avait l'air sympathique mais je ne suis pas sportive pour un sou. J'aurais du mal à m'épanouir en faisant semblant de m'intéresser à ses activités, moi qui suis la première à dire que sport rime avec mort. Par ailleurs, quelque chose me dit qu'il est loin d'être aussi cool et détendu que j'avais envie

de le croire lors de notre première rencontre. Je pense qu'il manquerait de patience avec moi. Il ne supporterait pas de m'entendre gémir que courir ne sert à rien sauf en période de soldes. Dieu sait que maintenant que je suis de nouveau la reine des galères, je n'ai pas besoin d'un nouveau boulet au pied. Je suis donc dans ma cuisine, en train de siroter un café, quand j'ai une illumination subite.

Je récupère le numéro de Thomas Noussart et prends mon courage à deux mains pour lui envoyer un message. Je n'ai rien à perdre. Soit il ne me répond pas, et dans ce cas je pourrai l'oublier tout en le maudissant jusqu'à la huitième génération, soit il m'écrit, et avec un peu de chance, il me propose une sortie.

Cela me permettrait de changer d'air et d'arrêter de penser aux dix mille euros que j'ai laissés bêtement s'envoler. Mes doigts tremblent quand je

compose le message. Je dois m'y reprendre à plusieurs fois. Il s'agit de paraître sympa mais pas désespérée, de ne pas passer pour la fille qui n'a rien à faire un samedi (même si c'est le cas) et surtout d'avoir l'air de ne rien attendre de plus que de boire un verre entre vieux amis, même si nous étions loin de l'être. Je finis par lui envoyer un texto plutôt simple :

[Hello, c'est Anaïs,

ta vieille copine

maladroite de collègue.

Mes projets pour ce week-end

tombent à l'eau car

je me suis foulé la cheville

alors, si tu es dispo,

ça me ferait plaisir de prendre

un verre quelque part.]

Je ne me relis pas, de peur de trouver encore quelque chose à redire, et j'appuie sur la touche envoyer. Quelques secondes plus tard apparaissent sur mon écran les trois points indiquant qu'il est en train de rédiger une réponse.

J'ai l'impression que mon cœur va sortir de ma poitrine. Je me sens comme un de ces héros de films d'action qui doivent choisir entre couper le fil rouge ou le fil bleu pour désamorcer une bombe. Puis le tintement du message qui arrive me fait sursauter. Je prends une profonde inspiration avant de lire ce qu'il a à me répondre :

[Avec plaisir, je dois rejoindre

des copains pour une expo

mais on peut se retrouver

pour l'happy hour
quelque part en fin
de journée.
Dis-moi où ça t'arrange,
j'imagine qu'avec une
cheville foulée,
tu ne peux pas
te déplacer facilement.]

Je suis touchée par son attention et lui donne rendez-vous dans un bar au pied de mon immeuble. Si nous n'avons rien à nous dire, je pourrai facilement prétexter des douleurs lancinantes pour retourner tranquillement m'abêtir devant Netflix.

Quelques minutes avant notre rendez-vous, j'enfile à la hâte un pantalon beige et un pull blanc. J'ai entrepris de discipliner mes cheveux avec une coiffure mi-sexy, mi-sage. Pour cela, j'ai passé trois quarts d'heure devant un tuto sur Internet. Une gamine qui pourrait être ma fille promettait à ses abonnés qu'elle pouvait le faire les doigts dans le nez. Mais maintenant que je me regarde dans le miroir, je suis loin de l'effet annoncé tout en ne me trouvant pas trop mal.

De toute façon, mon physique ne pourra jamais être pire qu'à l'âge de l'adolescence avec mes bagues sur les dents, mes élastiques multicolores dans la bouche et mon acné ravageuse en prime.

Au moment de prendre l'ascenseur, je me remémore la promesse faite à Agathe : plus de secrets entre nous. Même si je me doute bien de sa réaction, je me sens donc obligée de lui dire que j'ai choisi de revoir Thomas. Elle ne me répond pas immédiatement, sans doute trop occupée par ses enfants et, même si je me voile la face, je tente de me rassurer en pensant : « Qui ne dit mot consent. »

Je n'ai pas mis un pied dehors que je reçois une trombe d'eau sur la tête. Trop occupée par ma mise en plis, j'ai complètement oublié de regarder le temps qu'il faisait et, bien entendu, il pleut des cordes. Par ce temps, la gouttière percée diffuse un jet d'eau sous lequel je me suis précipitée. De retour sous le porche

pour m'abriter, je sors mon téléphone de ma poche et le mets en mode photo afin de constater les dégâts. Super ! Je ressemble à un croisement entre Mireille Mathieu et Morticia Addams, c'est dire que je ne me sens pas à mon avantage.

Qu'à cela ne tienne, je ne suis plus la gamine d'antan, je n'ai rien à prouver, et j'espère que Thomas sait à présent regarder au-delà des apparences.

Je n'ai qu'une cinquantaine de mètres à faire avant d'arriver devant le bar, et je suis très surprise de voir Thomas qui m'attend devant, sous la pluie.

– Coucou ! me dit-il. Le bar est bondé, tout le monde s'est réfugié à l'intérieur, alors je ne voulais pas que tu galères à me chercher dans la foule.

Il regarde ma cheville.

– Aïe, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

La pluie se fait encore plus drue alors je me précipite à l'intérieur en répondant :

– Je vais te raconter ça autour d'un verre ! Je suis gelée !

Il me suit puis pose une main sur mon épaule.

– Bouge pas, je vais essayer de nous trouver une table.

Il me laisse un instant seule et revient rapidement avec un sourire aux lèvres.

– Je nous ai trouvé un petit coin sympa, ça t'ira un tabouret ? Ça ne sera pas trop compliqué avec ta cheville ?

– Non, non, ne t’inquiète pas.

Il m’aide à me défaire de ma veste, qu’il installe sur un portemanteau avant de me proposer d’aller chercher un verre pour moi au comptoir. J’accepte avec grand plaisir et lui demande un mojito. Je suis agréablement surprise par son côté chevalier servant. Il m’avait paru très sympathique lors de notre rencontre le jour de la Saint-Valentin, mais j’étais loin de m’imaginer qu’il serait si serviable et aimable. Quand nous nous retrouvons face à face, je joue un instant avec la paille de mon cocktail puis avale une première gorgée. Je commence à totalement me détendre. Thomas est d’une compagnie très agréable. Nous

parlons rapidement de nos souvenirs de jeunesse. Je suis étonnée de constater que je n’étais pas autant la risée de toute l’école que je le pensais. Il se remémore une quantité d’événements qui avaient été dramatiques pour moi, mais dont je m’étais manifestement bien tirée.

– Tu as impressionné tout le monde quand tu as continué à jouer ton rôle de Juliette dans la pièce de théâtre que nous avons montée en troisième après que Roméo a vomi son quatre-heures sur ta robe blanche. Tu as fait preuve d’un sang-froid incroyable.

– « Show must go on », non ? Si tu savais les petits tracas auxquels je suis confrontée au quotidien, tu comprendrais que ce n’est pas un peu de vomi qui va m’arrêter.

– J’aurais dû faire plus d’efforts pour chercher à te connaître, m’avoue-t-il au bout d’un moment. J’étais vraiment le roi des imbéciles.

– Non, tu n’as rien fait de mal. Tout le monde sait que les adolescents sont comme des moutons. Ils ont du mal à se forger leur propre opinion, alors ils suivent le mouvement. J’étais un paria, c’était difficile de me fréquenter sans risquer de le devenir à ton tour. Et puisqu’on parle de nos jeunes années, je crois me souvenir que tu souhaitais faire un tour du monde à vélo. Tu as réalisé ton rêve ?

– Je n’arrive pas à croire que tu te souviennes de ça ! s’exclame-t-il, des étoiles plein les yeux. Eh bien, figure-toi que oui, je l’ai fait. À la fin de mes

études. J'ai suivi une formation d'orthophoniste. Je me suis spécialisé dans les troubles de l'élocution chez les jeunes enfants, mais j'ai pris une année de césure avant de me lancer sur le marché du travail. J'ai préparé mon voyage pendant de longs mois. Je suis parti avec une petite carriole, une tente, une boîte à outils et tout plein de bonne volonté. Ça a été une aventure extraordinaire. J'ai traversé l'Europe et une partie de l'Asie avant de devoir écourter le trajet parce que j'avais mal calculé mon budget... Mais l'expérience a été exaltante. Je te montrerai des photos, un jour, si ça t'intéresse.

Je hoche la tête, ne sachant pas encore si j'ai l'intention de le revoir ou pas. Si je suis très à l'aise en sa compagnie, je me demande tout de même si nous aurons encore quelque chose à nous dire une fois que nous aurons épuisé nos souvenirs communs.

16.

Samedi 25 février (suite)

Thomas a-t-il perçu mon hésitation ? Il relance la conversation.

– Et toi ? me demande-t-il. Tu fais quoi dans la vie ?

Puisque je n'ai rien à perdre, je ne prends pas les mêmes précautions qu'avec Bastien et Alexandre : je décide de lui dire la vérité, sans enjoliver ma condition.

– Malheureusement, la situation n'a pas vraiment évolué depuis mon adolescence. Je suis toujours aussi maladroite et malchanceuse. Mes parents disent souvent qu'à ma naissance, la fée qui s'est penchée sur mon berceau était une sorcière, ou que si c'était une fée, elle était bourrée ! Et ils savent de quoi ils parlent. Telle que tu me vois, ma coiffure n'est pas un effet coiffé-décoiffé très étudié, mais juste le résultat d'une gouttière percée sous laquelle je me suis précipitée dès la sortie de mon immeuble. Ma cheville sous attelle est due à une malencontreuse chute dans les escaliers. Hier, j'ai perdu un ticket de Loto que je n'ai pas eu le temps d'encaisser, alors que j'avais dix mille euros de gains et que cela ne m'était jamais arrivé. Tout ça pour dire que pour moi, travailler dans un bureau, le train-train métro-boulot-dodo,

c'est un peu compliqué et ça se termine trop souvent en métro-boulot-hosto. J'ai donc choisi de rester le plus possible à l'abri, mais j'exerce un métier qui me passionne : je corrige des livres avant qu'ils ne sortent en librairie. Je suis à mon compte, j'organise mon temps comme je l'entends, et comme je me débrouille bien, je travaille avec des auteurs passionnants. Je ne suis pas à plaindre.

– Je crois que la vie, ce n'est pas qu'une question de chance ou de malchance.

C'est la façon dont tu rebondis, dont tu réagis face à tous les obstacles qui se trouvent sur ta route.

Je lui souris. Il a totalement raison. Il ne se rend pas forcément compte de ce que j'affronte au quotidien, mais c'est vrai que j'ai appris à vivre avec et que je suis loin d'être malheureuse. La conversation dérive vite vers nos passions, notre

quotidien et nos amis.

– J'ai cru remarquer que tu avais un noyau dur d'amies très proches. Tu as plus de chance que tu ne le penses, les vrais amis sont rares.

– Oui, c'est vrai. Nous aimons dire que nous serions prêtes à tuer les unes pour les autres, même si la vue du sang me terrifie et que je serais incapable de creuser un trou suffisamment grand pour cacher et enterrer un cadavre. Mais il est certain que ma vie serait beaucoup plus compliquée sans elles !

– C'est dingue que tu sois toujours restée aussi proche d'Agathe depuis l'adolescence. Mes proches datent plus de mes études ou de la vie active, je n'ai pas gardé de contacts avec les copains du collège.

– Je ne saurais l'expliquer, peut-être tout simplement parce que nous nous sommes suivies. Nous avons étudié dans la même ville et la présence de l'autre à nos côtés nous est devenue essentielle. À l'ère des relations virtuelles et superficielles, mes amies et moi sommes la preuve vivante que l'amitié « à la vie, à la mort » existe encore.

– Je n'ose pas imaginer les aventures que vous avez dû vivre.

– Un jour, je t’en raconterai.

– J’ai hâte ! Ou pas... Je ne suis pas sûr de vouloir tout savoir, répond-il en prenant un air terrifié qui me fait rire.

Il me propose ensuite un autre verre car j’ai terminé mon cocktail depuis longtemps et que c’est encore l’ *happy hour*. Sans que j’aie besoin de lui demander, il revient également avec une assiette de nachos et de fajitas.

– Je ne sais pas ce qu’il en est pour toi, mais je n’aime pas boire un verre sans grignoter quelque chose.

Je salue son initiative en applaudissant. La soirée prend un tournant vraiment positif. Tout est naturel avec Thomas, comme si je retrouvais un ami longtemps perdu de vue, mais avec une petite dose de flirt en plus. Je ne peux m’empêcher de frémir quand nos genoux se touchent ou quand nos doigts se frôlent plus longtemps que nécessaire. Nous trinquons les yeux dans les yeux. Je ne vois pas le temps passer. L’ *happy hour* est terminée, il ne pleut plus et le bar s’est vidé, mais je donnerais tout pour que cet instant dure à tout jamais. Mon compagnon semble partager mes sentiments car il ne fait pas mine de regarder sa montre ou de vouloir me quitter. Pourtant, il finit par se lever et j’ai un petit pincement au cœur. Heureusement, il me sauve en proposant, le sourire jusqu’aux oreilles :

– Est-ce que ça te dirait de prolonger cette soirée dans un endroit qui sert de la vraie nourriture ? Quand je suis sorti du métro, j’ai repéré un italien qui avait l’air très sympa. Ce n’est pas trop loin et tu pourras t’appuyer sur moi pour faire le trajet.

C’est comme s’il connaissait les voies secrètes pour me séduire : me nourrir et prendre soin de moi. J’accepte donc avec grand plaisir et tout en marchant, j’exagère un peu ma boiterie pour me blottir plus fermement contre lui.

Son corps me réchauffe et il me porte presque, sans déployer d’efforts apparents. La pluie se remet à tomber abondamment. Évidemment, la soirée ne pouvait pas se dérouler uniquement sous de bons auspices. C’est ainsi que, lorsque nous arrivons devant le restaurant, celui-ci affiche complet. Thomas paraît déçu. Il regarde tout autour de lui mais il fait sombre et nous sommes

trempés. Nous finissons par nous réfugier sous le porche d'un immeuble. Je connais d'autres restaurants, malheureusement ils ne sont pas tout près et je n'ai plus le courage de marcher. Un peu nerveuse, je finis par lui demander :

– Tu veux dîner à la maison ? Je ne te garantis pas un dîner digne d'un grand restaurant, mais j'ai des pâtes et un bocal de pesto bio.

Thomas retrouve son entrain.

– Super idée ! Tu habites loin ?

Je souris en lui montrant que nous sommes justement adossés à la porte de ma maison. Je ne sais pas ce qui m'a incitée à l'inviter. Aucun homme n'est jamais venu chez moi. C'est mon antre, mon repère, mon espace. L'endroit où, quoi qu'il arrive, je me sens en sécurité. L'ouvrir à un étranger n'est pas un acte anodin et pourtant, quand Thomas pénètre dans mon appartement, c'est comme s'il y était à sa place. Et moi, je ne me sens pas mal à l'aise, tout a l'air si naturel.

Il me suit dans la cuisine et me force à m'asseoir sur une chaise.

– Dis-moi dans quel placard je dois farfouiller, je m'occupe de tout.

Je le laisse faire, reconnaissante, et bientôt, je me retrouve avec une assiette débordant de pâtes et de fromage râpé. Nous ne parlons pas, trop occupés à savourer notre dîner dans la cuisine. Le silence ne me dérange pas du tout.

Mon téléphone vibre sur la table. Je commence par l'ignorer, mais la personne qui cherche à me joindre insiste. Discrètement, je regarde de qui il s'agit, et la photo d'Agathe est affichée sur l'écran.

– Je suis désolée, il faut que je décroche.

– Bien sûr ; je vais me resservir des pâtes, j'ai une faim de loup.

Je sors dans le salon pour être plus au calme. Par mesure de sécurité, j'éloigne mon téléphone de quelques centimètres de mon oreille. Je n'ai pas envie de devenir sourde si mon amie se met à hurler.

– Dis-moi que tu es tranquillement chez toi, assise devant ta télé, en train de regarder des apprentis stars pousser la chansonnette, me dit mon amie sur un ton péremptoire.

– Non, je suis chez moi, mais je suis dans la cuisine et je dîne.

– Seule ?

– Euh... non... pas vraiment.

Heureusement qu'elle ne peut pas me voir car je rougis jusqu'aux oreilles.

– Ce n'est pas une réponse, ça. Tu es encore avec Thomas ?

– Oui et je passe un très agréable moment.

Agathe soupire.

– Bon... je ne commettrai pas la même erreur que la dernière fois. Je dois te laisser faire tes choix et les respecter. Je m'inquiète, je suis même en train de me ronger les ongles et j'ai le cardio à trois mille, mais si tu passes une bonne soirée, je vais te laisser y retourner. Pense juste à me faire un debriefing avant d'aller dormir et n'oublie pas : on ne couche pas le premier soir et surtout pas avec Thomas Noussart !

Je raccroche. Son avertissement résonne en moi. Comme si j'avais l'intention de grimper au septième ciel avec Thomas ce soir... n'importe quoi ! Nous n'avons même pas échangé un baiser, alors de là à l'imaginer m'arracher sauvagement mes vêtements...

Et pourtant, il est là, dans ma cuisine, si mignon avec une goutte de sauce verte qui lui tache le menton. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, mais non,

je ne peux pas craquer ! Ni ce soir, ni un autre soir ! C'est Thomas Noussart !

C'est le diable ! Ma tête dit non, mais mon corps et mon cœur se sont déjà laissé envoûter. L'adolescente qui vit encore parfois en moi tient sa revanche. J'ose à peine y croire : Thomas Noussart et moi, est-ce seulement une

possibilité ? Un tousotement me ramène à la réalité.

– Rien de grave ? demande mon invité en essayant de ne pas avaler sa bouchée de pâtes de travers.

– Non ! Tout va très bien !

Je me rassieds tranquillement en face de lui en essayant de retrouver le contrôle de mes pensées. Heureusement qu'il ne peut pas lire dedans, il en serait sûrement dérouté.

Notre dîner se termine. Je le sens hésiter sur la conduite à tenir. Il se fait tard.

– Tu veux boire un dernier verre, regarder un film ?

Je pense tout de suite à cette expression anglaise *Netflix and chill*, sous-entendant « et plus si affinités ». Visiblement, Thomas a pensé à la même chose car une lueur coquine est apparue dans son regard. Nous nous installons côte à côte dans le canapé et je le laisse choisir un film. Il semble cliquer au hasard, et la bande-annonce n'a pas commencé qu'il m'attire contre lui pour m'offrir un doux baiser. Aussitôt, c'est un feu d'artifice qui commence dans ma tête, la jeune fille que j'étais à 13 ans hurle à se casser les cordes vocales tandis que la femme fatale qui sommeille en moi fait des saltos arrière. Ses mains se fauillent sous mon pull et à mon tour, je commence à lui offrir des caresses. Je savoure cet instant jusqu'à ce que j'entende la voix d'Agathe : « On ne couche pas le premier soir, et surtout pas avec Thomas Noussart. » J'en perds tous mes moyens. Thomas continue à m'embrasser mais je m'éloigne de lui.

– Quelque chose ne va pas ? Demande-t-il, un peu déconcerté par ma réaction.

– Je vais sans doute te paraître coincée ou vieux jeu, voire les deux, mais ça t'ennuie si on y va plus doucement ?

Il me sourit et m'attire à nouveau contre lui.

– Anaïs Cerf, cela fait plus de quinze ans que je devrais mieux vous

connaître.

J'ai tout mon temps.

17.

Dimanche 26 février

Je me réveille dans une position très inconfortable avec, en prime, un terrible mal de dos. C'est comme si un rouleau compresseur m'avait roulé sur les lombaires. J'étouffe un juron en essayant de trouver une position confortable.

J'ai besoin de quelques instants avant de comprendre où je suis. Je me suis endormie sur le canapé de mon salon avec Thomas. Je souffle dans ma main et, comme je m'y attendais, mon haleine empeste l'ail à cause du pesto de la veille.

J'ai envie d'aller me brosser les dents. Pour cela, je dois retrouver mon attelle, qui se trouve quelque part sous le canapé, sans réveiller mon compagnon qui dort comme un bébé.

Je m'extirpe tant bien que mal de son étreinte et, bien entendu, il ouvre un œil au moment même où je me retrouve à quatre pattes sur le tapis de mon salon.

– Je peux t'aider ? demande-t-il, tout en me regardant d'un air curieux.

Je mets enfin la main sur mon attelle et je lui réponds avec mon plus beau sourire :

– Non, c'est bon ! Tout va bien !

Je fonce cahin-caha dans ma salle de bains pour découvrir, comble de l'horreur, que j'ai une feuille de basilic coincée entre les dents et que c'est ce spectacle que j'ai offert à Thomas après notre première nuit ensemble. Comme je le souhaitais, nous avons fini par tenter de nous concentrer sur le film et, tels deux adolescents, nous avons continué à nous embrasser en le regardant. Je ne sais pas à quel moment nous avons fini par nous endormir mais maintenant, je ne sais plus trop quoi faire de lui.

C'est la première fois qu'un homme dort chez moi. Les règles les plus élémentaires de l'hospitalité m'incitent à lui proposer un petit déjeuner, mais

après ? Il a sans doute une vie, un programme organisé avec des amis ou un déjeuner familial autour d'un poulet rôti. Que suis-je censée dire ? Un peu perdue, je fais couler l'eau de la douche avant de composer le numéro d'Agathe.

À mon grand soulagement, elle décroche à la deuxième sonnerie :

– Tu ne m'as pas appelée, hier soir.

– Oui, je sais... mais c'est parce qu'il est encore là, je réponds en chuchotant.

– Quoi ? Mais Naïs ! Tu n'écoutes donc rien de ce que je te dis ! Ce n'est pas possible ! C'est le b.a.-ba des relations de couple. Coucher le premier soir, c'est une erreur de débutant.

– Je ne suis pas vraiment d'accord. Certains disent même que ne pas coucher le premier soir, c'est comme acheter une voiture sans l'essayer. Pour voir si une relation est viable, il est important de savoir si on est sexuellement compatibles.

De toute façon, nous n'avons pas couché ensemble. Enfin, on s'est couchés ensemble mais on n'a rien fait de plus, on a juste dormi, quoi...

La connaissant par cœur, je l'imagine en train de faire une moue dubitative.

– Soit... et donc... comment ça s'est passé ?

– Je t'en parlerai tout à l'heure, mais là, j'ai besoin de ton aide. Je fais quoi ?

– Comment ça, tu fais quoi ?

– Bah, je lui propose un café et on parle de la pluie et du beau temps ? J'avais prévu de bosser un peu et d'aller rejoindre Lily pour un café dans l'après-midi, mais je suis censée lui proposer de passer la journée avec moi ou lui donner l'occasion de fuir, non ? Parce qu'avec la tête que j'ai ce matin, il doit sans doute se demander ce qu'il fait là.

– Ce qu’il doit être en train de se demander, c’est ce que tu fous enfermée dans la salle de bains pendant des plombes au lieu de profiter de l’instant présent. Arrête de te prendre la tête, sois toi-même, prends une douche, lave-toi les dents et sors-lui le grand jeu.

– Le grand jeu ? Quel grand jeu ?

Mais Agathe fait mine de ne plus m’entendre et raccroche. Super ! Je suis bien avancée. Puisque Thomas a entendu l’eau de la douche couler pendant un bon moment, je n’ai pas d’autre choix que de me laver rapidement les dents et le corps. Puis je passe dans ma chambre enfileur un jean et une chemise rayée avant de rejoindre Thomas qui est dans la cuisine en train de faire bouillir de l’eau.

– Je ne sais pas ce que tu prends le matin, mais moi je carbure au thé, dit-il en m’offrant un doux baiser sur les lèvres.

Au même moment, Agathe m’envoie un texto. Je le lis sans comprendre :

[Au fait, faut qu’on parle

de ton ticket de Loto.]

Je ne sais pas pourquoi elle aborde le sujet maintenant, mais je sais à l’avance que je vais avoir droit à un long sermon de sa part sur ma façon de tout laisser en désordre et de reporter les choses importantes au lendemain. J’ignore donc pour l’instant ce message afin de reporter mon attention sur le beau gosse qui farfouille dans mes placards à la recherche d’une tasse.

– Je vais aller chercher des viennoiseries à la boulangerie, me dit alors Thomas. Croissant ? Pain au chocolat ? Les deux ?

Je réalise en l’entendant que je n’ai pas encore décroché un mot et qu’il doit me prendre pour une folle.

– Un pain au raisin, si possible.

Je ne sais pas quelle est la conduite à tenir et je cherche un peu de monnaie dans ma poche pour lui donner. Thomas sourit, puis passe gentiment sa main sur ma joue.

– Détends-toi, Anaïs, je ne vais pas me ruiner, je vais juste chercher de quoi nous sustenter pour le petit déjeuner. C’est le repas le plus important de la journée et je ne veux pas le gâcher.

Il claque la porte derrière lui et je ne peux m’empêcher de faire la comparaison avec Alexandre. Je suis presque certaine que Thomas serait comme moi, prêt à dévaliser le buffet d’un hôtel. Je sais que je mets sans doute la charrue avant les bœufs mais il me plaît, et cette attraction va bien au-delà de l’attirance physique que j’avais pour Alexandre. J’aime le voir dans ma cuisine et j’ai adoré me réveiller à ses côtés même si j’ai dû me démettre trois vertèbres sur ce maudit canapé. J’ai envie de faire confiance à mes amies, j’ai envie de jouir de cet instant en restant moi-même, et j’ai aussi envie de voir s’il est véritablement en train de se passer quelque chose entre mon amour de jeunesse

et la femme que je suis devenue.

Quelques instants plus tard, il revient avec un sac qui sent bon les viennoiseries chaudes. J’ai sorti pour l’occasion le vieux service à thé de ma grand-mère, que je n’utilise jamais car il ne passe pas au lave-vaisselle. Nous nous installons dans le salon, assis par terre autour de la table basse.

– Tu fais quelque chose après ? je lui demande en espérant ne pas passer pour une fille trop collante.

– Je vais prendre un brunch avec la bande de copains que tu as croisés lors de la soirée au Vin sur vin. Tu es la bienvenue, je serais ravi de te les présenter.

Je me demande ce qu'il pourrait leur dire : « Voici Anaïs, une fille qui était folle de moi au collège et avec qui j'ai passé la nuit sans qu'il se passe rien » ?

Nous en sommes aux prémices de notre relation, si tant est qu'on puisse parler de relation, et je n'ai pas encore le courage d'affronter ses amis, surtout si c'est pour me retrouver dans une situation délicate. En plus, je dois admettre que je ne suis pas fan du concept même du brunch.

D'abord, je n'aime pas l'idée de faire la queue pendant une plombée pour atterrir dans un endroit bondé, rempli de bobos qui laissent croire ainsi qu'ils sortent tous d'un *after* au Rex. En plus, on nous fait payer une fortune pour des tartines beurrées et des viennoiseries qui, même si elles sont délicieuses, ne valent sans doute pas cinq euros pièce. À chaque fois, j'ai l'impression d'être au Festival de Cannes. Je me retrouve forcément coincée à côté d'une blogueuse qui fait un selfie avec son jus de betterave et son assiette d'œufs brouillés vegan, c'est-à-dire sans œufs... Je n'ai aucune envie de me retrouver à l'arrière-plan d'une quelconque page Instagram en train de mâcher une feuille de mesclun de ma salade tête de moine, œufs mollets et *cecina* [6](#). En général, le dimanche, je me repose, je couve une gueule de bois ou je paresse en pyjama devant ma télévision. Pourquoi devrais-je me traîner dehors en devant faire attention à ma tenue, car le restaurant dans lequel je vais me retrouver est *the place to be* ? Sans compter qu'avec ma chance, si je ne suis pas placée à côté d'une influenceuse anorexique, je serai assise à côté d'un enfant qui n'a pas fait de sieste parce que ses parents estiment avoir « quand même » droit à une vie sociale. Il chouinera et me percera les tympans en criant, m'obligeant à ajouter un comprimé de paracétamol dans mon cocktail mimosa, ce qui est une très mauvaise idée quand on sait qu'alcool et médicaments ne font pas bon ménage. En fait, c'est l'essence

même du brunch qui me gêne. Pourquoi attendre quinze heures avec l'estomac qui crie famine pour manger un mélange de petit déjeuner, de déjeuner et de goûter quand on peut faire cela en temps et en heure ? Je décline alors l'invitation, lui expliquant que j'ai moi-même rendez-vous avec une amie dans l'après-midi.

Je finis mon pain aux raisins et Thomas fait de même. Il se lève ensuite et s'étire, puis il s'agenouille en face de moi et m'offre un baiser digne des plus belles comédies romantiques. Julia Roberts et Richard Gere n'ont qu'à bien se tenir. Nos sens s'aiguisent, la situation m'échappe et, bientôt, nous nous retrouvons nus sur mon lit. J'entends les protestations d'Agathe résonner dans ma tête mais cette fois, je la fais taire, je n'ai pas envie de gâcher ce moment et, après tout, nous ne sommes plus le premier soir !

[6](#) La tête de moine est un fromage suisse à base de lait de vache de la famille des gruyères, et la *cecina*, de la charcuterie d'origine espagnole.

18.

Lundi 27 février

Ce matin, j'ai avalé un café en vitesse et grignoté des restes de viennoiseries avant de me mettre au travail. Je n'ai pas fait grand-chose hier. Pour être honnête, je n'ai même rien fait du tout. J'ai passé la journée au lit. Thomas et moi avons annulé nos obligations respectives pour profiter l'un de l'autre et nous découvrir (dans tous les sens du terme). Je retrouverai mes amies ce soir pour une soirée crêpes. Elles veulent un débriefing en détail de mon week-end avec le jeune Noussart. Remotivée par mon après-midi coquin, j'ai tenté d'appeler Agathe hier soir pour parler de mon ticket de Loto. J'avais un argument tout prêt : je suis peut-être malheureuse au jeu, mais j'ai l'impression d'être heureuse en amour. Malheureusement, elle était à un dîner chez sa belle-mère et n'a pas pu décrocher. Elle est en déplacement toute la journée alors nous avons convenu d'en parler autour d'une galette complète tout à l'heure.

Thomas est reparti dans la soirée, il n'avait pas l'air pressé mais devait préparer un rendez-vous prévu tôt le matin dans un hôpital de la Seine-Saint-Denis. Mais depuis, il n'arrête pas de m'abreuver de textos et de petits mots tendres. Ce que je trouve aussi adorable que flippant. J'ai l'impression qu'il va finir par comprendre qu'il a fait une énorme bêtise et qu'il ne peut pas assumer une relation avec une fille comme moi. Pire encore, avec LA fille qui retardait toujours le photographe pendant la photo de classe : à chaque fois que je souriais, les élastiques de mes bagues me claquaient dans les dents. Du coup, je criais et cachais ma bouche avec ma main, obligeant le

pauvre photographe à tout recommencer car il ne voulait pas qu'une élève au milieu du groupe gâche toute une photo. Aux yeux de ce photographe, tout le monde devait faire un effort. Il aimait crier : « Cette photo figurera peut-être à la une d'un magazine si vous finissez président de la République ou footballeur professionnel. Faites un effort pour avoir l'air présentable. »

Hier soir, après avoir fini par quitter notre lit pour dîner (il n'y a que dans les séries que les protagonistes ne mangent pas après avoir fait des galipettes toute la journée), nous avons prévu de passer le week-end suivant à la campagne. Loin de notre quotidien. Mais nous ne voulons pas atterrir dans un lieu trop commun.

Après avoir débouché une bouteille de vin, nous avons donc étalé une carte de la région parisienne sur la table puis, en fermant les yeux, nous avons posé le doigt sur la bourgade de Vigneux-sur-Seine. En surfant sur Internet, nous avons découvert que cette ville abritait presque autant de châteaux que de barres HLM, mais nous sommes ravis de partir ensemble vers l'inconnu. Bien sûr, le sort aurait pu tomber sur un endroit plus charmant mais n'oublions pas qui je suis, il ne fallait pas compter là-dessus. Nous avons réservé une chambre dans l'hôtel du château. C'est le nom qui nous a attirés, Thomas trouvait que cela sonnait bien.

Nous avons eu beau chercher, nous n'avons trouvé aucune photo de l'établissement. Cela a beaucoup amusé Thomas, il a dit que ce serait une surprise. Compte tenu de ma riche expérience en matière de mauvais choix d'hôtels, je suis beaucoup moins zen que lui. Je pense qu'au contraire, ça cache quelque chose de louche, mais qu'importe : je crois qu'à ses côtés, je pourrais tout accepter, sauf peut-être des toilettes sur le palier, il ne faut pas exagérer.

En prévision de notre week-end, je consulte mon compte en banque. Je sais qu'il est aussi à sec que la mer d'Aral, mais je veux m'assurer que je peux me permettre ce petit voyage sans risquer le courroux de ma banquière. C'est alors que j'ai la surprise de voir que mon solde est bien loin de zéro. J'ai reçu un virement de dix mille euros, soit la somme que j'avais gagnée au Loto ! Je ne souffre pas d'Alzheimer, je sais pertinemment que je ne suis pas allée encaisser mes gains et que mon ticket avait disparu. Comment ce miracle est-

il possible ?

Je me souviens alors qu'Agathe souhaitait m'en parler. Elle a peut-être un lien avec tout ça, malheureusement elle m'a prévenue qu'elle serait injoignable avant notre dîner et je dois prendre mon mal en patience. De toute façon, je ne vais pas me plaindre de la situation, mais je reste sur le qui-vive. Je m'attends tout de même à ce que ce soit une erreur de la banque et que cette somme disparaisse aussi vite qu'elle est arrivée.

Je suis encore perdue dans mes réflexions quand je reçois un appel de la maison d'édition pour laquelle je travaille. L'auteur souhaite un retour de ses écrits plus vite que prévu. J'ai un couteau sous la gorge et je dois mettre les bouchées doubles si je veux conserver ce contrat. Le stress commence à prendre le dessus et, comme souvent dans ces cas-là, de vilaines plaques d'urticaire se

mettent à recouvrir mes bras. Je me force à respirer calmement et à retrouver mon calme. Je ne serai bonne à rien dans la précipitation. J'arrive tant bien que mal à me replonger dans mon travail, mais je ne suis pas satisfaite de ce que je viens de produire. De toute façon, il est l'heure d'aller faire les courses pour le dîner.

Les portes de l'ascenseur se sont à peine refermées sur moi que, après un sursaut, il s'immobilise. Je souffle bruyamment. Je suis habituée à ce qu'il me joue des tours, mais j'aurais aimé que ce ne soit pas le cas aujourd'hui. J'appuie sur le bouton d'appel d'urgence. Un grésillement m'annonce que quelqu'un va me répondre puis... plus rien. Je recommence et cette fois, je laisse mon doigt plus longtemps. Une voix finit par émerger, au loin.

– Oui ? C'est pour quoi ?

– Pour commander une pizza quatre fromages... À votre avis ? Je suis coincée dans votre ascenseur.

L'homme soupire à l'autre bout. Il a l'air encore plus ravi que moi.

– Numéro d'immatriculation de l'appareil et adresse de l'immeuble, s'il vous plaît.

Je lui donne tous les détails nécessaires et il me promet une intervention rapide. Au bout d'environ une heure, alors que je suis au bord des larmes à cause de ma cheville et de cette nouvelle mésaventure, j'entends qu'un dépanneur va venir m'assister. En effet, quelques minutes plus tard, la cabine s'ébranle et bientôt, les portes s'ouvrent. Je suis remontée à mon étage. J'y vois comme un signe, voire une injonction : ne pas prendre de risques supplémentaires ! Je retourne à l'intérieur de mon appartement et envoie un texto aux filles pour leur demander de s'occuper des courses car je ne suis pas en état de le faire. Elles n'ont pas besoin de consignes supplémentaires, elles répondent toutes qu'elles s'en occupent et je suis soulagée.

À dix-neuf heures pile, je suis surprise de voir Lily débarquer en premier.

– Et oui, tout arrive ! s'exclame-t-elle aussitôt. Je suis aussi capable d'être à l'heure, mais c'est surtout parce que tu m'as méchamment plantée dimanche et que je veux savoir si ton excuse est valable.

Elle sort de son sac des crêpes toutes faites et un pot de pâte à tartiner aux noisettes. Fidèle à elle-même, elle a opté pour le vite fait, bien fait. C'est ensuite Mélodie qui arrive avec des kilos de fromage râpé et deux grosses boîtes d'œufs.

Paloma et Agathe suivent, quelques minutes après, avec de la charcuterie, de la crème et des champignons. Gaiement, nous nous affairons pour mettre le couvert, et Lily fait réchauffer les crêpes. Paloma a débouché une bouteille de cidre et bientôt, quatre paires d'yeux me fixent en attendant que je leur raconte mon dimanche. Je décide de faire durer le plaisir en faisant exprès de ne pas évoquer le sujet.

– Dis-moi, Agathe, tu voulais me parler de mon ticket de Loto, l'autre jour. Je pensais l'avoir perdu et ce matin, j'ai découvert que la somme correspondante avait été virée sur mon compte.

– Oh la la ! répond-elle vivement. Je suis vraiment nulle ! C'est une honte !

J'aurais dû t'expliquer, mais j'ai eu un gros souci au travail et ça m'est sorti de la tête. Et puis ce week-end, ma belle-mère m'a encore cherché des noises et je n'ai pas trouvé le temps de t'expliquer.

Elle devient toute rouge de confusion. Je ne l'ai jamais vue comme ça. Elle, la reine de l'organisation, a manifestement failli à une de ses missions.

– Ce n'est pas grave, je lui dis pour l'apaiser, explique-moi juste ce qui s'est passé.

– C'est moi qui l'ai pris, l'autre jour. Tu avais tellement galéré avec ta cheville, ta rupture avec Alexandre et la fuite sous ton évier que je voulais t'éviter de le perdre ou de trop attendre. Je suis allée encaisser l'argent puis je t'ai fait un virement. Je ne comprends pas comment j'ai pu oublier de t'en parler.

J'ai cru bien faire, mais tu as dû t'imaginer qu'il était perdu alors que je voulais simplement t'épargner tout tracas...

– Arrête, louloute ! L'essentiel, c'est que tu m'as ôté une grosse épine du pied et puis, soyons honnête, on sait tous qu'avec ma chance, j'aurais effectivement fini par le perdre, ce ticket. Je suis juste soulagée, tu ne peux pas savoir, que cette somme sur mon compte ne soit pas une erreur de la banque qu'on me reprendrait dans les jours qui viennent.

– Champagne ! s'écrie Paloma. Ou plutôt, cidre pour tout le monde !

Elle remplit nos verres à ras bord et nous éclatons de rire.

– Bon, tu es riche et c'est une super nouvelle, dit Lily. Mais ce qui nous intéresse vraiment, c'est de savoir comment s'est passé ton week-end avec Thomas Noussart !

Elle tape dans ses mains d'un air entendu. Je réalise qu'il y a près d'une semaine, c'était d'un autre homme que je leur parlais et pourtant, je ne me sens pas honteuse. Alexandre m'a permis de comprendre que j'étais incapable de jouer un rôle pour plaire à un homme, et Thomas semble m'accepter comme je suis, avec mes maladresses et mes petits malheurs. Je ne dis pas que ça y est, qu'on va se mettre en ménage et adopter cent un petits dalmatiens, je ne sais pas même pas si notre histoire survivra au week-end que nous avons organisé à Triffouillis-les-Bains-de-Pieds, mais j'ai envie d'y croire. J'ai envie de vivre pleinement cette histoire. Je leur raconte alors

comment j'ai pris mon courage à deux mains pour l'appeler. Comment notre première nuit fut plutôt chaste et comment nous sommes devenus plus coquins le lendemain.

– C'est quand même le rêve de plus d'une fille, remarque Lily. Coucher avec le mec qui t'a fait fantasmer pendant toute ton adolescence.

– Sauf qu'on peut aussi avoir de mauvaises surprises, tempère Paloma.

– En même temps, quand j'avais 13 ans, je n'ai jamais pensé à m'envoyer au septième ciel avec lui. Je rêvais juste d'un baiser, tout en me demandant dans quel sens il fallait véritablement tourner sa langue. Enfin bref, tout ça pour dire qu'il a tout ce qu'il faut où il faut et qu'il est très doué pour me faire grimper aux rideaux. Mais au-delà de ça, je suis heureuse de pouvoir être moi-même avec lui.

Il m'a vue dans mes pires jours, quand en plus d'avoir la poisse, j'avais de l'acné et des bagues sur les dents. Je n'ai pas besoin de faire semblant, il m'accepte telle que je suis et c'est reposant. Je n'ai pas envie de faire des plans sur la comète, je veux juste vivre selon les préceptes que vous avez tenté de me transmettre depuis qu'on se connaît : au jour le jour. Et on verra plus tard pour faire des projets !

– Eh bien, ça en fait des nouvelles, et autant de bonnes raisons de trinquer, remarque Mélodie. Et sans vouloir faire trop la curieuse, je me demandais... Que comptes-tu faire de tes gains au Loto ?

J'observe mes amies en silence quelque temps, et une idée lumineuse me vient à l'esprit :

– Je vous emmène en voyage. Vous m'avez trop manqué à Francfort, c'était vraiment nul de jouer les touristes seule.

– Je ne voudrais pas avoir l'air de cracher dans la soupe, répond Lily, mais quand tu parles de nous emmener en voyage, c'est pour aller ailleurs qu'à Francfort, n'est ce pas ?

– Bien sûr ! On choisira la destination ensemble. Qu'en pensez-vous ?

– J'en pense, rétorque Paloma, que cette fois on va vraiment déboucher une bouteille de champ' ! C'est une excellente nouvelle ! Vive Anaïs !

Elle fonce jusqu'au freezer puis revient et me tend la bouteille. Mais tandis que j'entreprends d'ouvrir la bouteille, le bouchon lui saute dans l'œil. Elle pousse un cri effroyable et nous nous précipitons sur elle. Quelques secondes plus tard, l'œil quand même à demi fermé, elle éclate de rire et s'écrie :

– Quelque chose me dit que ce périple ne sera vraiment pas de tout repos.

19.

Vendredi 3 mars

Notre week-end entre filles est calé, nous avons encore quelques détails à organiser mais j'ai hâte de les retrouver. Pour le moment, c'est quelqu'un d'autre que j'attends, le cœur battant sur le trottoir face à mon appartement : Thomas.

Un coup de Klaxon me fait sursauter. Mon beau gosse préféré sort la tête d'une jolie petite voiture, couleur gris métallisé :

– J'ai emprunté celle de Benjamin, un copain. Alors, prête pour un week-end de folie, ma jolie ?

Il sort ensuite de la voiture pour m'embrasser et m'aider à mettre ma valise dans le coffre puis nous quittons Paris pour le périphérique et l'autoroute. Nous chantons à tue-tête des tubes des années 2000, car j'ai trouvé dans la boîte à gants une compil qui doit sans doute dater de cette époque-là. Tout se passe super bien jusqu'à ce que je sente la voiture faire un écart. Les traits de Thomas se durcissent.

– Merde, fait-il entre ses dents. Je crois qu'on a crevé.

– C'est vraiment ça, ou tu me fais le coup de la panne ? Tu aurais pu attendre qu'on soit arrivés dans un endroit plus bucolique pour ça.

– Le coup de la panne, ma belle, je te le ferai un beau jour d’été ensoleillé, là, on va éviter.

Il gare la voiture sur la bande d’arrêt d’urgence, me tend un gilet jaune particulièrement seyant et m’invite à sortir pendant qu’il inspecte la roue. Je suis au comble de l’angoisse. Comme beaucoup, j’ai lu un jour un article qui affirmait que le temps de survie sur une autoroute ne dépasse pas les vingt minutes. Alors quand Thomas constate que la roue est explosée et que le kit de réparation ne nous sera pas d’une grande aide, je suis à deux doigts de me mettre à genoux pour prier pour le salut de mon âme. Je suis persuadée que nous allons passer de vie à trépas, fauchés par un poids lourd lancé à vive allure.

Heureusement, mon compagnon ne perd pas son sang-froid. Il appelle une dépanneuse qui arrive rapidement. Quand nous arrivons au garage, le responsable nous accueille avec un triste sourire :

– Je suis désolé, je n’ai pas de pneu de rechange de la bonne taille. Il va falloir que je le commande, ça prendra sans doute vingt-quatre heures. En attendant, je peux vous prêter un véhicule.

– Oh, merci, ce serait adorable de votre part, je réponds, soulagée de ne pas me retrouver coincée au milieu de nulle part.

Pourtant, avec ma chance, j’aurais dû me douter qu’il y avait anguille sous roche. Non seulement la minuscule Fiat Punto qu’on nous prête est cabossée de partout et pas de la première jeunesse mais surtout, elle sent un mélange de cigarette et de transpiration. On a connu plus romantique !

Qu’à cela ne tienne, Thomas ne se départ pas de son sourire, et bientôt je me laisse gagner par sa bonne humeur communicative. Il rentre dans son téléphone les coordonnées GPS de l’hôtel et conduit en sifflotant. Mon ventre crie famine et au bout d’un instant, je n’arrive plus à masquer les gargouillis qui s’en échappent.

– Allez, viens, aujourd’hui je t’invite dans un restaurant gastronomique. Au diable l’avarice ! Pour tes beaux yeux, je sors le grand jeu ! s’écrie Thomas avant de se garer sur le parking du McDonald’s le plus proche.

Je suis pleinement heureuse avec lui, je me fiche d'avoir le menton dégoulinant de mayonnaise et un bout de salade coincé entre les dents. Je le sais, je le sens, Thomas m'apprécie malgré les petits tracas du quotidien. Je le regarde dévorer son menu maxi best of avec son sandwich supplémentaire. Parfois, j'ai l'impression de revoir l'adolescent qu'il était lorsque nous nous sommes rencontrés, mais les ridules qu'il a maintenant au coin des yeux et sa gentillesse le rendent encore plus attirant qu'à l'époque.

Une fois rassasiés, nous reprenons la route. Au moment où nous arrivons devant l'hôtel, je laisse échapper un rire nerveux. Le bâtiment est lugubre. Une des lettres indiquant le nom de l'établissement est tombée, ce qui donne « hôtel du ch teau ». Et bien sûr, aucun château à l'horizon. Je me sens un peu coupable, je sais que Thomas voulait vraiment que cette escapade soit spéciale et à cause

de moi, on cumule les ennuis. Comme s'il lisait dans mes pensées, il me prend la main et l'embrasse avant de récupérer nos bagages.

– Tout va bien se passer, Naïs, on est ensemble et c'est tout ce qui compte à mes yeux. On voulait un week-end mémorable, et quelque chose me dit que celui-ci restera dans les annales.

Je hoche la tête et esquisse un pâle sourire avant de le suivre à l'intérieur de l'établissement. La nuit est tombée depuis longtemps et la réception est vide. Je fais tinter la cloche qui est à notre disposition. Une jeune femme rondouillarde fait son apparition :

– Oui, c'est pour quoi ? dit-elle avec un air revêche.

– Bonsoir, madame, nous avons effectué une réservation d'une chambre pour cette nuit, répond Thomas d'un ton affable.

La réceptionniste pianote un instant sur son ordinateur en soufflant.

– Il n'y a rien qui s'affiche. Vous êtes sûrs de vous ?

Je sors mon téléphone de ma poche pour lui montrer la copie de notre réservation. Elle fait une moue bizarre et hausse les épaules avant de déclarer

:

– Nous n’avons plus qu’une seule chambre de libre. C’est pas la plus luxueuse, mais je n’ai rien d’autre.

Je remarque alors que le tableau derrière elle est plein. À moins que la vie nocturne de Vigneux-sur-Seine ne soit très riche, ce que j’ai du mal à croire, l’hôtel est vide. Je suis à deux doigts de lui balancer une remarque bien sentie mais Thomas pose une main apaisante sur mon épaule et répond :

– Ce sera parfait. Merci

Comme je suis épuisée et que je n’ai qu’une envie, prendre une bonne douche en compagnie de mon nouveau mec, j’accepte pour une fois de ne pas exprimer le fond de ma pensée. Nous suivons donc la réceptionniste à travers un long couloir qui sent l’humidité. Je suis quasiment sûre d’apercevoir un cafard se faufiler sous une porte. Heureusement, quand nous pénétrons dans notre chambre, l’ensemble des meubles pseudo-médiévaux invite à la détente et forme

une ambiance dépaysante. Aussitôt que l’employée nous laisse seuls, Thomas me pousse gentiment sur le lit et me couvre de baisers.

– J’aurais même accepté de dormir à la belle étoile s’il avait fallu, mais j’attends ce moment depuis que je t’ai aperçue attendant sagement sur le trottoir, si mignonne dans ton manteau rose. Tu m’as fait penser à un petit bonbon et je n’avais qu’une envie, te savourer toute la nuit.

Je roucoule de plaisir sous ses caresses et, instantanément, j’oublie tous les soucis de la journée. Mais quelques heures plus tard, je suis réveillée en sursaut.

Ma peau me démange atrocement. Thomas a lui aussi ouvert les yeux. Nos corps sont recouverts de morsures d’insectes. Nous avons été dévorés par des puces de lit ! Ni une ni deux, nous rassemblons nos affaires. Presque en courant, j’arrive à la réception et laisse éclater ma colère :

– Non seulement votre hôtel est vide et vous nous donnez une chambre

pourrie mais en plus, elle est infestée de puces ! Croyez-moi, je vais vous mettre un joli avis sur Internet, qui dissuadera quiconque de remettre un pied dans votre établissement.

Elle me toise d'un regard hautain. Elle ne semble pas s'émouvoir le moins de monde de ma tentative d'intimidation. Quelque chose me dit que ce n'est pas la première fois qu'elle entend des mots pareils, mais j'ai bien l'intention de mettre ma menace à exécution.

Nous faisons le trajet vers Paris dans le silence, encore groggy par le manque de sommeil. Quand nous arrivons à l'appartement, je force Thomas à se déshabiller et, pendant qu'il envoie un mail au garagiste pour lui expliquer la situation, je mets nos vêtements et le contenu de notre valise à la machine à soixante degrés. Thomas me rejoint quelques minutes plus tard dans la salle de bains. Il est nu comme un ver et quand nos regards se croisent, il éclate d'un rire si léger et si communicatif que bientôt, moi aussi je me tiens le ventre et j'ai les larmes aux yeux. Ce week-end a été un désastre mais notre complicité est intacte. Cet homme est une perle rare et je ferai tout mon possible pour le garder.

20.

Vendredi 15 mars

Je suis assise dans la gare du Nord en train d'attendre mes quatre amies. J'ai rattrapé mon retard au boulot et j'ai enfin l'esprit serein. J'ai même récupéré mon réfrigérateur et j'ai pu expliquer à Michel ce qui s'était passé avec mon ticket de Loto. Il m'a félicitée et pour la peine, je lui ai offert un généreux pourboire. Quinze jours se sont passés depuis notre dîner crêpes et entre-temps, nous avons réussi à nous mettre d'accord pour partir à Londres. Le plus compliqué a été de choisir notre mode de transport. Mélodie refusait le ferry, elle a été trop traumatisée par la mort de Leonardo DiCaprio dans *Titanic* pour accepter de faire un voyage, même court, en bateau. S'en est suivi un débat très agité sur la question de savoir s'il y avait suffisamment de place sur la porte en bois pour Jack et Rose, ou si Jack était effectivement condamné à mourir. Lily et Paloma, un peu échaudées par nos dernières expériences de voyages en avion à cause de turbulences sévères, ont plaidé pour le train, ce qui ne plaisait pas à Agathe : elle trouvait que l'expérience

d'un simple voyage dans le tunnel sous la Manche n'était pas assez dépaystante. Finalement, c'est moi qui ai clos le débat, optant pour cette dernière solution qui était à la fois plus pratique et moins chère.

Je repense avec un grand sourire aux lèvres au week-end précédent. Nous avons finalement campé à la maison et Thomas m'a avoué qu'il espérait pouvoir revivre une telle épopée très prochainement. Je suis ravie qu'il n'ait absolument pas l'intention de fuir. Au contraire, nous avons passé quasiment toutes les nuits de la semaine ensemble. Et mon cœur s'emballa chaque fois que je pense à lui.

Perdue dans mes réflexions, j'entends quelqu'un hurler mon prénom. Je me tourne, cherchant dans la foule Lily, dont j'ai reconnu la voix. C'est alors que je la vois arriver, poussant devant elle un fauteuil roulant.

– Écoute, Naïs, me dit-elle, je n'ai rien contre le fait que tu boites comme le docteur House, mais comment veux-tu que nous profitions pleinement de notre escapade londonienne si on te laisse traîner la patte ?

Je regarde le fauteuil plus en détail. Je ne saute pas de joie à l'idée d'être poussée par mes amies, mais je dois bien admettre que je ne peux pas me déplacer à une vitesse normale et que je me fatigue vite. Et puis, je peux compter sur ma bande de copines pour faire passer la gêne des premiers instants et rendre cette expérience inoubliable et hilarante. Pendant que Lily replie le fauteuil, Paloma, Mélodie et Agathe débarquent en gloussant joyeusement.

– Alors ? Comment a-t-elle pris ta proposition ? demande Paloma.

Je comprends alors qu'elles ont envoyé Lily au casse-pipe, persuadées que je n'accepterais jamais d'utiliser leur poussette géante.

– Je trouve ça très ingénieux, je réponds avec un grand sourire. Et puis ça vous fera les cuisses. Certaines d'entre vous en ont bien besoin.

J'éclate d'un rire qui se veut démoniaque, et elles me traitent gentiment de noms d'oiseaux. Nous pressons ensuite le pas pour accomplir les formalités de douane avant l'embarquement.

Mélodie ne moufte pas pendant le trajet. Elle finit par nous avouer d'une toute petite voix qu'elle n'est pas à l'aise à l'idée de voyager sous la Manche.

– Imaginez ce qui arriverait si le tunnel s'effondrait sous la pression de l'eau, murmure-t-elle.

– Hé bien, cela se passerait tellement vite que nous n'aurions pas le temps de dire ouf, relativise Lily.

– Tu regardes trop de films catastrophe, ajoute Paloma.

Mélodie sourit et rétorque :

– Non, je passe seulement trop de temps avec Anaïs. Vous savez qu'avec elle, on doit s'attendre à tout, même à une éruption volcanique au cours d'une randonnée en Auvergne.

Elle pouffe de rire, ce qui a le mérite de dérider tout le monde.

Quand nous débarquons deux heures plus tard en plein centre de Londres, nous sommes accueillies par une pluie battante et froide. Lily déplie le fauteuil et je m'y installe. Mélodie sort de son sac un parapluie à motifs coccinelle qu'elle

arrive, par je ne sais quel miracle, à fixer à la poignée. Je crois qu'à Paris, notre joyeuse troupe aurait détonné mais au milieu de la population hétéroclite de Londres, nous passons inaperçues. J'ai réservé dans un hôtel pas très loin de Regent Street pour faire du shopping et de Trafalgar Square pour jouer les touristes. Paloma hèle un taxi comme si elle se retrouvait dans une série américaine, en sifflant entre ses doigts. L'avantage des *black cabs* [Z](#), c'est que nous y tenons à cinq, même avec nos valises et mon fauteuil. Le trafic est un peu ralenti à cette heure de la journée et nous passons le temps en regardant par la fenêtre, tout en commentant le spectacle qui s'offre à nos yeux. Nous connaissons toutes Londres pour y être allées individuellement. Agathe et moi y avons même fait un voyage scolaire avec Thomas, quelques années auparavant.

Pourtant, traverser la ville avec mes amies me donne l'impression de la

découvrir sous un œil nouveau.

Quand nous arrivons dans notre hôtel, nous nous répartissons les deux chambres : Mélodie et moi dans l'une et Lily, Agathe et Paloma dans l'autre. Je sais qu'elles vont devenir complètement hystériques et se comporter comme des gamines sans limites : faire des batailles de polochons, s'amuser à frapper aux chambres des voisins à minuit et discuter jusqu'au lever du jour, alors que Mélodie, qui n'est jamais opposée à faire la fête, aspire au calme dès qu'elle a choisi de se coucher. Comme je dois restreindre les folies à cause de ma cheville, il me paraît logique de dormir avec elle. Après avoir déposé nos valises, nous nous retrouvons au bar du rez-de-chaussée pour planifier nos deux jours sur place. Fidèle à elle-même, Agathe nous a prévu un agenda digne d'un Premier ministre.

– Est-ce que tu nous autorises à faire des pauses pipi ? demande Lily, qui n'aime rien plus que la spontanéité dans ses voyages.

Agathe lève les yeux au ciel.

– Excuse-moi si je n'ai pas l'intention de me contenter de faire du *pub crawl* et de manger des cupcakes en essayant d'apercevoir la reine d'Angleterre par une fenêtre de Buckingham Palace.

– Eh bien, tu as tort, ça pourrait te détendre un peu le string. Et je suis sûre qu'Elizabeth n'est pas la dernière à accepter un petit verre. C'est une femme comme les autres, après tout, et comme toutes les Anglaises, elle doit avoir une sacrée descente.

Sentant la tension monter, Paloma propose de commander une tournée de mojitos pour détendre l'atmosphère. Dans ma hâte de partir en voyage avec mes amies, j'ai oublié que même si nous nous adorons, nous n'avons pas toujours le même rythme de vie, ce qui engendre parfois de petites frictions. Heureusement, celles-ci sont bien vite oubliées quand nous avons un cocktail acidulé en main.

Après deux Sex on the beach, nous décidons de sortir de l'hôtel pour profiter de la vie nocturne londonienne. Malheureusement, nous sommes tellement excitées que nous sommes refoulées des deux premiers bars que nous

souhaitons découvrir, Ralph's et le Icebar. Habituees à ce genre de petits désagréments, nous rebroussons chemin pour nous retrouver dans une rue perpendiculaire, à l'intérieur d'un bon vieux pub sentant le graillon et la bière. Curieusement, c'est Mélodie qui paraît le plus dans son élément mais c'est sans doute parce qu'avec le groupe de Boris, elle a l'habitude d'écumer toutes sortes d'endroits comme celui-ci. Paloma et Lily commandent une assiette de fish and chips. Je propose d'aller chercher des pintes au comptoir mais Agathe me retient par la manche.

– Ne le prends pas mal, mais tu sais aussi bien que moi que si tu t'en charges, nous n'avons aucune chance de voir nos boissons arriver intactes.

Je me rassieds tranquillement au fond de la banquette. J'observe mes amies, si joyeuses et heureuses, et je me réjouis d'avoir pu leur offrir cette petite parenthèse enchantée loin de notre quotidien. Jamais je n'aurais cru un jour pouvoir compter sur quatre filles si soudées qui sont mes piliers, mon roc dans la tempête. Elles savent que je ne peux pas porter un plateau sans le renverser, elles savent qu'avec moi, le sort ne joue pas en leur faveur et que souvent, les videurs ne nous laissent pas entrer parce qu'il y a déjà trop de filles dans l'établissement ou tout simplement parce qu'ils sont mal lunés et que nous en faisons les frais. Je n'aurais jamais pu empocher mon gain du Loto sans envisager de le partager avec elles. J'ai beau tenter de l'exprimer, j'aimerais pouvoir leur témoigner plus souvent l'importance qu'elles ont dans ma vie. Elles sont mon petit bonheur.

Les bars fermant plus tôt qu'à Paris, nous sommes malheureusement mises dehors par un serveur qui allume toutes les lumières et se met à ranger les chaises. Malgré notre état d'ébriété avancé, nous comprenons le message. Je me réinstalle dans mon fauteuil et Paloma s'amuse à me pousser en poussant des cris d'animaux. Je ne sais plus où me mettre mais heureusement, elle retrouve son sérieux dans le hall de l'hôtel. Nous nous séparons devant nos chambres en

nous donnant rendez-vous pour le buffet du petit déjeuner. Naturellement, elles savent à quel point ce rite est essentiel à mon bien-être. Mélodie paraît soudain mélancolique.

– Quelque chose ne va pas ? je lui demande, inquiète.

– Je n’ai pas vu Boris depuis quelques jours. Il est en concert à Brighton, pas très loin d’ici. Je sais que c’est complètement idiot, que nous sommes en plein week-end entre filles, mais depuis la perte du bébé, j’ai du mal à être éloignée de lui.– Et c’est maintenant que tu le dis ? Tu es sérieuse, Mélo ? On aurait pu choisir un autre moment, et tu aurais pu nous expliquer, nous aurions compris.

– Mais j’avais tellement envie de vous faire plaisir.

– Notre bonheur ne doit pas se faire au détriment du tien. Ne bouge pas, j’ai une idée.

Je la laisse un instant dans notre chambre et sors dans le couloir frapper à la porte de nos voisines. Comme je le supposais, j’entends des gloussements de dindes s’en échapper. Il est clair que pour elles, la nuit ne fait que commencer. Je dois m’y reprendre à deux fois pour qu’elles m’entendent. C’est Paloma qui m’ouvre, en nuisette, avec une petite culotte sur la tête.

– Changement de programme pour demain, je lui dis.

Agathe et Lily arrivent sur ces entrefaites.

– Comment ça ?

– Nous partons rejoindre Boris à Brighton. Mélodie déprime et elle a besoin de nous.

– D’accord, répondent-elles, on prendra le train après le petit déjeuner.

J’en ai presque les larmes aux yeux. Elles ne posent pas de questions, elles ne formulent aucune objection. Quand l’une d’entre nous va mal, nous sommes là.

Un point c’est tout.

[7](#)Taxis typiques de Londres.

Samedi 16 mars

Après avoir englouti l'équivalent de notre poids en pancakes nappés de sirop d'érable et de pépites de chocolats, nous sommes fin prêtes pour rejoindre la gare de London Bridge et sauter dans le premier train en partance pour Brighton.

Quand, de retour dans notre chambre, hier soir, j'ai évoqué notre projet avec Mélodie, elle ne voulait pas en entendre parler.

– Ce n'est pas ce que nous avions prévu, scandait-elle.

– Mais on s'en fiche. Notre but, c'est de profiter d'un moment ensemble et Brighton est une ville très chouette. Et aucune d'entre nous n'était d'accord sur le programme : autant en changer ! Agathe a déjà réservé nos billets de train, tu sais comment elle est... tu la mettrais dans une colère noire si tu refusais d'y aller.

Avec un sourire triste, elle a fini par accepter, tout en s'excusant plusieurs fois de nous causer tant de soucis.

Lily boude un peu car la gare de London Bridge n'a aucun charme. En digne fan de Harry Potter, elle aurait rêvé de partir de celle de King's Cross pour se faire prendre en photo devant la plateforme neuf trois quarts. C'est Mélodie qui pousse mon fauteuil. Je suis surprise qu'un petit gabarit comme elle soit capable de déployer autant d'énergie. Même dans une montée, elle n'a pas besoin de reprendre son souffle alors qu'à sa place, je serais au bord de l'apoplexie.

Grâce aux tickets réservés par Agathe sur Internet, nous pouvons sauter dans le premier train pour Brighton. Dans l'heure qui suit, Lily, Agathe et Paloma terminent leur nuit pendant que Mélodie et moi papotons de tout et de rien. Je regarde le paysage défiler par la fenêtre et soudain, je crois reconnaître les célèbres attractions de Brighton Pier, un parc de loisirs construit sur une jetée surplombant la mer. Agathe, qui a enfin ouvert un œil, nous annonce qu'en plus

de nous promener et de profiter des pubs locaux, nous devons absolument

profiter de cette escapade pour visiter le Royal Pavillon. C'est une sorte de palais des mille et une nuits, ancienne résidence de la famille royale. Conscientes qu'elle prend sur elle pour ne pas nous proposer un programme plus dense, nous acceptons avec plaisir.

Nous avons prévu de surprendre Boris juste avant son concert. Cela fait longtemps que nous ne l'avons pas vu à l'œuvre. Le hard rock n'est pas trop mon truc, mais j'adore voir Mélodie se transformer en écoutant son mari, et sauter partout de manière hystérique.

Nous déambulons dans les petites rues. Ce n'est pas toujours évident de nous faufiler avec le fauteuil entre les passants qui observent les différentes œuvres de *street art*, mais Paloma prend sa grosse voix pour leur intimer de faire attention et bientôt un passage s'ouvre pour nous laisser passer. Je ne connaissais pas cette ville mais je m'y sens très à l'aise. Nous croisons des punks, des hipsters, des filles aux seins siliconés de manière démentielle. Ici, chacun peut être lui-même ou interpréter le rôle qui lui convient sans être jugé. Je m'amuse à imaginer Alexandre, qui serait sûrement très mal à l'aise à l'idée d'être frôlé par le manteau en vinyle d'un homme perché sur des bottes cloutées avec vingt centimètres de talons. Thomas, lui, serait en revanche comme un poisson dans l'eau. J'en profite pour lui envoyer deux-trois photos de ce qui nous entoure et lui dire que je pense à lui. Il me répond immédiatement par une émoticône qui envoie des cœurs et, même si c'est le comble du ringard, son message me fait sourire jusqu'aux oreilles.

La visite du Royal Pavillon vaut le détour et nous remercions Agathe pour son idée. Mélodie est, comme à son habitude, fascinée par l'architecture originale du bâtiment. Elle prend tout un tas de photos et des notes illisibles dans un carnet qu'elle a sorti de son sac à main. Mortes de faim, nous finissons ensuite dans un restaurant indien qui nous a attirées grâce aux effluves qui venaient nous chatouiller les narines jusque dans la rue. J'hésite longtemps avant de choisir mon plat. J'adore goûter de nouveaux mets mais j'ai un transit fragile et une petite voix m'intime de ne pas être trop téméraire si je ne veux pas le regretter dans quelques heures. Afin de ne pas gâcher le voyage, je reste raisonnable et j'opte pour un simple bol de riz aux raisins et un cheese nan, même si les assiettes de mes amies débordant de sauces à la crème me font de l'œil.

Après le déjeuner, nous profitons de notre temps pour faire un peu de lèche-vitrines, puis Lily et Mélodie insistent pour aller tester les attractions du Pier.

Avant, j'étais une grande fan de montagnes russes et puis, un jour, au cours de vacances en Espagne, le wagon dans lequel j'étais est tombé en panne. Rien de grave, à ce moment-là, je n'avais pas la tête en bas et nous n'étions pas en plein hiver, mais j'étais quand même bien haut et j'ai trouvé le temps très long avant que le manège se remette en marche. Depuis, j'évite ce genre de parc de loisirs.

De toute façon, vu la vie que je mène, je n'ai pas besoin d'arpenter les parcs d'attraction pour avoir des sensations fortes. Et puis, avec ma cheville, je ne peux décemment pas faire autre chose que de les regarder, confortablement assise dans mon fauteuil. Pourtant, mes amies sont tellement excitées que je ne voudrais pas leur gâcher ce plaisir alors je me prends au jeu et je fais des photos d'elles en train de se poursuivre dans des autos-tamponneuses multicolores. Je les observe ensuite tandis que Lily et Mélodie montent dans une sorte de boule géante fixée sur deux élastiques qui les propulse en l'air. Rien qu'à les voir, je me demande comment elles font pour ne pas rendre leur déjeuner. Agathe, qui est restée avec moi, pousse un soupir.

– J'ai beau savoir que ce sont mes meilleures amies, quand je les observe jouer ainsi, j'ai l'impression de voir mes gosses.

J'acquiesce avec un sourire. Je suis contente de voir Mélodie se lâcher. Elle trépigne d'impatience devant un marchand de barbe à papa puis nous traîne de force dans une galerie de miroirs déformants.

Au bout d'un moment, Agathe nous rappelle à l'ordre. Nous devons nous dépêcher si nous ne voulons pas être en retard au concert qui se déroule dans une salle à dix minutes de là. Mélodie connaît bien les *roadies* qui travaillent avec Boris et son groupe, elle sait qu'ils lui permettront de se faufiler sans problème dans la loge de son mari pour le surprendre. Je l'observe discrètement, guettant un signe de nervosité mais non, elle a tout simplement l'air joyeux. Je suis contente qu'elle ne se soit pas départie de son merveilleux sourire de toute la journée. Cela me conforte dans l'idée que nous avons eu raison de nous rendre à Brighton.

Alors que je pensais que Boris jouait dans une obscure salle méconnue du grand public, je suis agréablement surprise de voir qu'ils se produisent dans un très joli théâtre victorien. Une foule en délire portant des tee-shirts à leur effigie

scande leurs noms en chantant les refrains de leurs chansons. Je n'ose pas faire de remarques, de peur de vexer Mélodie, mais je suis vraiment étonnée. Sûre d'elle, elle se faufile à travers la foule. Elle est clairement dans son élément.

C'est elle qui pousse mon fauteuil alors Paloma, Agathe et Lily tentent de la suivre tant bien que mal. Un grand blond avec une barbe rousse l'aperçoit de loin. Il lui fait un geste de la main et s'approche de nous.

– Salut, Mélo ! Je ne savais pas que tu étais ici !

– C'est une surprise, répond-elle en gloussant. Tu peux m'emmener jusqu'à la loge ?

– C'est comme si c'était fait ! Par ici.

Il murmure quelque chose dans son micro oreillette et la porte derrière nous s'ouvre comme par magie. Le grand blond nous conduit à travers un dédale de couloirs. À un moment, il y a des escaliers et il me prend dans ses bras comme si je ne pesais rien de plus qu'une plume. Je ne suis pas à l'aise, persuadée qu'il va me lâcher et que je vais dégringoler jusqu'en bas avec autant de classe qu'un hippopotame qui cherche à faire du patin à roulettes mais non, il gère la situation comme un pro. Quand il me repose, nous sommes devant une porte verte mentionnant en anglais la loge des artistes. Mélodie gare mon fauteuil puis nous intime d'être silencieuses avant d'ouvrir ladite porte avec fracas en hurlant à pleins poumons :

– Surprise !

Quatre grands types au physique d'armoire à glace sursautent, surpris. Et Boris, reconnaissant sa femme, éclate de rire :

– Hello, ma chérie ! C'est génial que tu sois là.

Il l'attire contre lui et la soulève pour lui offrir un baiser bruyant sur les lèvres. Les yeux de Mélodie se remplissent de larmes. Sans un mot, il lui essuie tendrement les joues d'un geste de la main. Agathe et moi retenons avec peine notre émotion devant ces touchantes retrouvailles.

Personne n'a besoin de se concerter avec les autres pour sortir de la pièce et laisser à notre couple préféré un peu d'intimité, mais au bout d'un moment une jeune femme débarque pour annoncer que le concert commence dans cinq

minutes.

Le géant qui nous a guidées à l'aller nous propose de le suivre pour nous installer dans les coulisses et ne pas rater une miette du spectacle, ce que nous acceptons avec plaisir. Une heure et demie plus tard, je suis officiellement sourde. Je ne sais pas ce qui, entre les cris de Mélodie, les hurlements de la foule et les beuglements des chanteurs, porte le coup final à mon ouïe, mais je passe tout de même un très bon moment. Nous quittons Mélodie, qui va bien entendu passer la soirée avec l'amour de sa vie, et prenons tranquillement la route de la gare pour rejoindre Londres.

C'est Paloma qui pousse mon fauteuil en hurlant un refrain entendu tout à l'heure. En riant, nous traversons la route. Paloma, prise dans l'euphorie du moment, ne regarde pas du bon côté et, comme au ralenti, je vois une voiture foncer sur nous. La suite est un peu floue, je suis violemment projetée au loin, mon fauteuil vole. J'entends des cris, je ne sais pas où est Paloma. J'ai mal et je finis par perdre connaissance. Plus tard, je me réveille dans une ambulance, quelqu'un me parle et je suis prise dans une espèce de brouillard cotonneux.

J'émerge ensuite pour réaliser que je suis dans un lit d'hôpital. Je ne sais pas combien de temps je suis restée inconsciente mais mes amies sont toutes là, même Mélodie. Elles sont pâles d'inquiétude à mon chevet. Je suis soulagée de voir que Paloma n'a rien, à part un épais bandage sur le bras. Quant à moi, j'ai un bras dans le plâtre, ma cheville me fait plus mal que jamais et mon menton me lance, signe que je dois avoir une belle plaie sur une partie du

visage. J'éclate alors en sanglots. Je n'arrive pas à me retenir. Je me maudis, j'ai encore tout gâché. Persuadée que je pleure à cause de la douleur, Agathe veut se mettre en quête d'un médecin mais je la retiens d'un geste.

– Non, ce n'est pas ça. Je suis nulle. Je voulais que nous passions un moment agréable, je voulais réunir Mélodie et Boris, je voulais que ce soit un voyage inoubliable et ma poisse a encore tout gâché.

– Naïis, tu es notre rocher, notre pilier. Nous sommes ici grâce à toi et pour toi.

Ce qui est arrivé est tout bêtement un accident et j'en suis l'unique responsable, me répond Paloma.

– Le sable est fait de rochers qui se sont effrités, tu sais. Je ne suis pas solide, je suis faible et je sème le malheur autour de moi car je suis toujours victime de la malchance. Vous devriez me fuir.

– Mais le bonheur, ma belle, ce n'est pas qu'une question de chance, dit Mélodie en s'approchant doucement. Le bonheur, c'est de t'avoir comme amie, de t'admirer lorsque tu restes positive malgré les épreuves de la vie. Le bonheur, c'est de te voir te plier en quatre pour me rendre le sourire chaque fois que tu sens que mon moral flanche. Oui, tu es parfois, même souvent, un chat noir, mais les expériences, les aventures que tu nous as fait vivre nous ont enrichies, elles m'ont fait grandir et je ne changerais d'amie pour rien au monde.

– Nous non plus, renchérissent les trois autres en chœur.

Je les regarde tour à tour. Agathe, mon amie de toujours, Paloma et Lily, mes folles préférées et la douce Mélodie, si forte et fragile à la fois. Je sèche mes larmes. Encore une fois, je mesure ma chance de les avoir auprès de moi et, instantanément, j'oublie mes malheurs pour profiter du bonheur de leur présence.

14 février (un an plus tard)

Ça y est, c'est de nouveau la Saint-Valentin. Les restaurants font la promotion de leurs menus de fête, les chocolatiers et les fleuristes ont un grand sourire aux lèvres et sur toutes les ondes, on peut entendre des chansons mièvres.

Cette année, notre traditionnelle soirée ne sera pas organisée chez moi, car Mélodie a accouché le mois dernier d'une petite Rose, qu'elle a du mal à abandonner ne serait-ce que pour quelques heures. Du coup, elle nous a invitées chez elle et pour la première fois, afin que Boris ne se retrouve pas tout seul, notre réunion est ouverte aux conjoints ! Agathe est accompagnée de Romuald, tandis que Paloma et Lily sont toujours célibataires et fières de l'être. Quant à moi, je suis un peu nerveuse car pour la première fois, Thomas aura à endurer une soirée avec ma bande de copines au grand complet. Nous avons eu du mal, ces derniers mois, à nous retrouver ensemble toutes les cinq à cause de la grossesse de Mélodie qui était assez complexe et l'obligeait à rester alitée. Elles l'ont toutes rencontré séparément, mais j'espère qu'il est prêt à nous voir évoluer ensemble, déchaînées et festives. Je n'arrive pas à croire que cela fait un an que j'ai gagné au Loto et que ma vie a pris un tournant extraordinaire.

Notre séjour à Londres fut, malgré moi, inoubliable. Je m'en suis tirée avec une belle frayeur et d'intenses séances de rééducation chez le kiné. Nous sommes même capables d'en rire à présent car selon Agathe, le vol que j'ai fait lorsque j'ai été projetée de mon fauteuil était digne d'un lancer de nain dans un cirque des années 1920. J'ai également pris beaucoup de recul, depuis lors. Je suis convaincue que mes amies et mon chéri avaient raison : la vie, ce n'est pas juste une histoire de chance. Je ne pouvais plus vivre ma vie en fonction du sort, bon ou mauvais, qui s'abattait sur moi. Je suis maladroite, je porte parfois malheur, mais ma situation pourrait être bien pire ! J'ai un job que j'adore et je commence à avoir pas mal de succès. J'ai des amies formidables et un homme qui m'aime comme je suis.

Aujourd'hui, 14 février, nous nous retrouvons donc devant la porte de Mélodie. Thomas se veut rassurant, il m'affirme savoir où il met les pieds car il a déjà eu un aperçu de notre folie, l'année dernière. J'ai pourtant peur que cela ne soit rien comparé à ce qu'il vivra aujourd'hui, car Mélodie veut fêter

le passage de Rose au biberon : elle a promis de nous préparer des cocktails de la mort. Elle nous a avoué que l'année dernière, elle n'avait bu que du jus de fruit et avait dû faire semblant d'être guillerette pour ne pas nous avouer qu'elle était enceinte, du coup, cette fois, elle va se lâcher.

Lorsque nous pénétrons dans l'appartement, tout le monde est déjà là, nous sommes les derniers. Agathe et Romuald font des « gouzi-gouzi, gouzi-gouzi »

avec Rose et, à les voir ainsi, je ne serais pas étonnée qu'ils nous annoncent eux aussi un heureux événement dans quelques mois. Paloma s'affaire encore à la décoration du salon. Elle a éparpillé des pétales de roses un peu partout et je me demande si Mélodie ne va pas la maudire quand elle devra les ramasser un par un demain. Pour l'instant, celle-ci est en train de distribuer des cocktails rouge sang qu'elle a appelés : « Kiss from a rose ». Elle refuse de nous révéler quels en sont les ingrédients et, comme d'habitude, je me dis que ce n'est pas plus mal.

Lily, qui pour une fois est à l'heure, s'affaire avec son iPhone dans un coin de la pièce et bientôt, la voix de Dorothée s'élève pour nous chanter la vie de sa valise, lise, lise, lise. Lily nous explique qu'en présence de Rose, elle nous a concocté une playlist spéciale enfance avec, entre autres, tous les génériques de dessins animés du Club Dorothée, ainsi que des tubes des Minikeums. Quand les notes du « Bus magique » résonnent, tout le monde se met à chanter à tue-tête, sous l'œil amusé de Boris qui finit par chanter lui aussi, tout en nous faisant jurer de ne jamais avouer à ses collègues qu'il connaît les paroles. Thomas paraît comme un poisson dans l'eau au milieu de ma famille de cœur et je m'en réjouis.

En parfaite maîtresse de maison, Mélodie remplit nos verres et fait tourner des amuse-bouches. A priori, elle s'est mise d'accord avec Paloma : ce soir, tout est rouge. Nous dégustons donc des tomates cerises, des poivrons farcis, des toasts aux petits-suisses et au chorizo, de la tarte à la groseille surgelée et de la brioche nappée de confiture de fraises. Puis Mélodie finit par aller coucher Rose et nous pouvons enfin nous lâcher. Rose est un bébé en or qui dort d'un sommeil de plomb, alors la playlist de Lily dévie vers Cloclo et les tubes ringards mais cultes des années 1980. Thomas m'entraîne dans un rock endiablé. Paloma nous fait ensuite une démonstration de flamenco et Boris

l'accompagne à la guitare.

Tout le monde profite de l'instant présent. Notre Saint-Valentin n'a rien de conventionnel, nous ne la fêtons pas entre quatre yeux autour d'une bougie et d'un repas romantique, mais avec mes copines, nous célébrons l'amour et l'amitié de la plus belle manière qui soit.

Je suis heureuse. Je sais désormais que je ne suis pas un chat noir. Je suis simplement la malchanceuse la plus chanceuse au monde.

FIN

Playlist

La playlist parfaite pour une Saint-Valentin avec Anaïs, Agathe, Paloma, Lily et Mélodie.

« Moi... Lolita », Alizée

« Girls Just Wanna Have Fun », Cyndi Lauper

« Single Ladies », Beyoncé

« Wannabe », Spice Girls

« Independent Women », Destiny's Child

« Toutes les femmes de ta vie », L5

« Hasta Siempre », Nathalie Cardone

« Man ! I Feel Like a Woman », Shania Twain

« Respect », Aretha Franklin

« I Gotta Feeling », The Black Eyed Peas

« La Boulette », Diam's

« Je serai (ta meilleure amie) », Lorie

« I Don't Need a Man », The Pussycat Dolls

« Can't Hold Us Down », Christina Aguilera

« Life Is a Flower », Ace of Base

« Leave (Get Out) », JoJo

« Destin », Céline Dion

« Because of You », Kelly Clarkson

« Just a Girl », No Doubt

« Complicated », Avril Lavigne

« Believe », Cher

« Oops ! I Did it Again », Britney Spears

« Everybody », Backstreet Boys

« I Kissed a Girl », Katy Perry

« Girl on Fire », Alicia Keys

« Ces soirées-là », Yannick

« What You Waiting For », Gwen Stefani

« Femme des années 80 », Michel Sardou

« Garçon », Koxie

« Place des grands hommes », Patrick Bruel

« Femme libérée », Cookie Dingler

« 99 Luftballons », Nena

« Holding Out For a Hero », Bonnie Tyler

« Shape of You », Ed Sheeran

« Libertine », Mylène Farmer

« Femme de couleur », Shy'm

« Il avait les mots », Sheryfa Luna

Remerciements

Comme d'habitude, je souhaite tout d'abord remercier Jean Baptiste, mon âme sœur, mon roc, l'Amour de ma vie, merci pour ta patience, ta bienveillance envers mes écrits, merci simplement d'être celui qui rend ma vie plus belle.

Arthur, mon fils, tu ne liras peut-être jamais ce roman mais je continuerai longtemps à « écrire des choses », comme tu l'expliquais si bien à tes camarades de maternelle.

Ensuite mes pensées vont aux petites fées sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour : Frédérique Hespel, bien sûr, mes bêta-lectrices Psylook (ma collègue de plume) et Charlie (ma si belle rencontre), ainsi que mon bêta-lecteur : Bon Papa (mon formidable beau-père). Vous êtes les yeux de lynx qui rendent mon manuscrit digne d'être envoyé à un éditeur. Vous êtes au top !

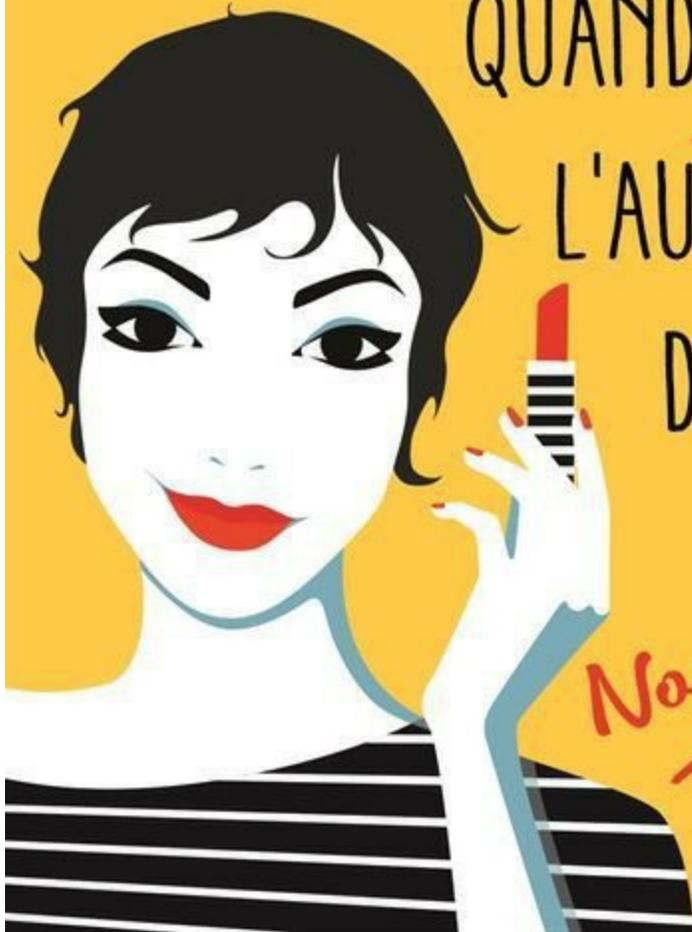
Je remercie également : mon père, ma mère, mon frère et mes sœurs qui ont fait de ma vie un bonheur, même si mon frère a longtemps essayé de me faire croire que j'avais été trouvée dans une poubelle.

Et pour finir, j'ai un petit mot pour mon éditrice, Noémie : Merci de me faire confiance, tout simplement.

Marie Parker

MA NOUVELLE VIE
COMMENCERA

QUAND JE
L'AURAI
DÉCIDÉ.



Non mais !

Déliées

Disponible :

Ma nouvelle vie commencera quand je l'aurai décidé. Non mais !

Pour Léonie, le bonheur se résume en deux points : le bien-être de son ado chéri et les soirées arrosées entre amies. Fini les histoires d'amour. Terminé. Depuis son divorce, elle ne rêve plus du Prince charmant. Mais ses infernales copines, Claire et Béatrice, ne l'entendent pas de cette oreille et lui concoctent une liste de défis. Si elle échoue, elle devra remettre sa vie amoureuse entre leurs mains démoniaques. Rendez-vous arrangés, sites de rencontre, tout sera permis. Et si en fait, l'Amour se trouvait juste là, sous sa fenêtre ? Victor, le pharmacien bienveillant ? Julien, le jeune collègue un peu trop attentionné ? Ou pire, Éric, le prof sexy de son fils ?

[Tapotez pour télécharger.](#)

Découvrez *Et si je rêve... tant mieux !* de Sophie Bénastre et Marion Vaujours

ET SI JE RÊVE... TANT MIEUX !

Premiers chapitres du roman

ZGAE_001

Chapitre 1

Aussi loin que puisse voir Gaëlle, le velours gris de la route s'étire à l'infini, doux et embrumé dans la lumière du jour qui se lève. Les enfants dorment, la tête penchée sur la poitrine. Gaëlle sourit en voyant dans le rétroviseur la bouche grande ouverte de Tom. Il rêve aux anges, comme disait la grand-mère de Gaëlle quand elle était petite.

Gaëlle commence à avoir des fourmis dans les reins, elle bouge légèrement sur son siège. Elle tient son volant d'une main, son autre main blottie au chaud entre ses cuisses, une mauvaise habitude comme tant d'autres. Si Fabrice avait été là, il lui aurait dit : « Les deux mains sur le volant, Gaëlle, tu as la responsabilité de nos vies, je te rappelle ! » Il râle toujours quand elle conduit.

Cela lui fait drôle qu'il ne soit pas avec eux. Il aurait pu les accompagner, ça aurait fait plaisir aux enfants, eux qui ont déjà bien du mal à accepter ce déménagement imprévu.

Il est vrai que le départ a été un peu précipité. Mais parfois la vie vous envoie des signes et vous sentez que vous ne pouvez pas les ignorer. Il faudra sans doute du temps à Tom et Lola pour digérer ce brusque changement de vie, mais Gaëlle est confiante. Elle croit en la magie du Pays basque, son Pays basque, le paradis de son enfance qu'elle va enfin retrouver. Elle n'y est pas retournée depuis la mort de son grand-père et la perte de leur maison. Plus de quinze ans sans gonfler ses poumons de ce vent pur, sans se laisser bercer par le bruit des vagues.

Elle jette un œil à son GPS. Ils viennent de dépasser Angoulême. Elle a du mal à croire que dans un peu plus de trois heures, elle pourra enfin plonger son âme dans l'océan. Son grand-père disait que c'était le meilleur remède aux baisses de moral et aux chagrins d'amour. Quand il voyait sa petite-fille boudeuse ou triste, Bixente la chassait d'un geste de la main : « Va plonger ton âme dans l'océan, Pitchoune ! Les vagues vont te nettoyer ! Allez zou ! » Et il avait raison. Elle revenait apaisée. Rien ne résiste à la puissance de l'océan. Elle va peut-être devoir y faire un tour en arrivant.

Lola gigote sur le siège passager. Elle change de position et rabat rageusement sa capuche sur son visage. Même dans son sommeil, elle reste fâchée contre sa mère. Elle a attaqué alors qu'ils n'avaient même pas encore quitté la région parisienne.

– N'importe quoi ! C'est juste n'importe quoi !

C'est la même rengaine qu'elle ressasse en boucle depuis trois mois.

Gaëlle soupire et lui fait la même réponse que les fois précédentes.

– Ce n'était pas prévu, chérie. Je te jure. Je te le répète, j'ai postulé un peu par hasard. Je n'y croyais pas. Il y avait tellement de candidats. Tout le monde veut aller vivre dans le Sud. Tout le monde.

- Eh ben pas moi. Et Tom non plus d’ailleurs.
- Tom répète tout comme toi. Arrête de t’en servir. Ce n’est pas très correct.
- Correct ? Correct ? Parce que c’est correct de nous faire quitter notre vie en plein milieu d’année ? C’est correct qu’on perde tous nos copains ?
- C’est dégueu, intervient Tom qui jusque-là est resté silencieux.

Lola continue comme un disque rayé :

- Correct de nous emmener dans une région qu’on n’a même jamais visitée ? Correct de nous faire passer notre premier Noël sans papa ?
- Tu sais très bien qu’on passera Noël tous ensemble, je te l’ai déjà expliqué. Ou il viendra nous voir, ou on reviendra à Gagny, mais de toute façon...
- Ce sera quand même pas comme d’habitude ! la coupe Lola.
- On n’a pas pu faire autrement. Pour nous aussi, c’est beaucoup de changements, les enfants. On a bien conscience de vous brusquer, mais...
- Ouais, c’est hyper violent ! aboie Lola.
- Oui, hyper violent ! renchérit la petite voix de Tom à l’arrière.
- Le Pays basque ! Le Pays basque ! Tu nous rabâches ça depuis trois mois ! Genre... un paradis... C’est pas les Seychelles non plus ! Et puis, si c’est un endroit si merveilleux, pourquoi vous nous avez jamais emmenés en vacances là-bas, hein ?
- Lola, c’était trop dur pour moi. La mort de mon grand-père m’a...

bouleversée. Et qu’on soit obligés de vendre notre maison... Dans des conditions si dures... ça m’a achevée.

Lola regarde sa mère à la dérobée. Elle voit bien comme Gaëlle est troublée. Elle se radoucit un peu.

– Oui ben, désolée mais nous, on l’a pas connu. À part quelques photos, tu nous as jamais rien raconté.

– Je sais. Je vais me rattraper. Je vais vous faire découvrir tout

ça. Il y a le club de plage que tenait mon grand-père, il va falloir attendre les beaux jours pour qu’il soit remonté, mais il faut absolument que vous le voyiez. C’était toute sa vie. Et puis, je vous montrerai notre maison. Gure Etxea.

– C’est plus la nôtre, maman.

Le ton de Lola est plus sec qu’elle ne l’aurait voulu. Mais c’est trop tard et elle voit sa mère pâlir.

– Merci de me le rappeler, Lola.

– Pardon, mamoun !

Lorsque sa fille l’appelle comme ça, c’est qu’elle souhaite se faire pardonner. Mais Gaëlle garde les yeux rivés sur la route en serrant les dents. Tom attend un peu que l’orage passe avant d’intervenir :

– Moi, c’est mon école que je veux voir.

Gaëlle lui jette un sourire par-dessus son épaule. Le garçon a besoin d’être rassuré. L’école est pour lui une source d’inquiétude. Pas par manque de capacité intellectuelle. Non, de ce côté-là, il n’y a aucun souci. Mais Tom est un peu timide. Solitaire. Il n’y a qu’avec son père qu’il parvient à s’ouvrir réellement.

– Oui, Tommy, on fera ça. On a deux semaines de vacances pour se préparer, ne t’inquiète pas. Nos affaires sont déjà sur place. Vous allez voir. Vos chambres sont bien plus grandes qu’à Gagny et puis, j’ai pensé qu’on pourrait...

– Quoi ? demande Lola, inquiète.

– Quoi ? répète Tom.

- On pourrait... adopter un bébé chat !
- Sérieux ? (Lola affiche un air outré.) T'es sérieuse, maman ?
- On a un jardin donc oui, ça me paraît... envisageable.

Lola soupire bruyamment.

- C'est vraiment dégueu d'acheter ton fils avec un chaton ! N'importe quoi ! Et c'est moi qui me sers de mon frère ! J'hallucine.
- Sauf que là, c'est pas dégueu, affirme Tom, parce que moi, j'ai toujours voulu un chat.

La jeune fille grogne d'un air dégoûté et se recroqueville vers la portière.

Gaëlle préfère en rester là. Elle n'est pas fière de « la technique du chat » ! Mais il faut bien tenter d'adoucir cette rupture avec la vie passée.

Le soleil s'élève rapidement au-dessus de l'horizon. Gaëlle abaisse le pare-soleil et vérifie que les enfants dorment toujours. Elle veut profiter de ce moment de calme pour réfléchir encore. Autour d'eux, le paysage commence déjà à changer, laissant place à des collines verdoyantes, parsemées de chevaux et de moutons.

Tout a été si vite, songe-t-elle.

Un jour, dans la salle de repos, alors qu'elle buvait son café en parcourant distraitement les offres d'emploi en interne, elle est tombée sur l'annonce :

« Homerama recrute pour ce magasin un/une responsable du rayon Luminaires. » Ses yeux se sont bloqués sur la localisation : « FR-Pyrénées-Atlantiques-Saint-Jean-de-Luz. » Sa tête s'est mise à tourner. Elle a dû s'asseoir et prendre une grande inspiration. Une fois calmée, elle a lu et relu l'offre. Ce poste était fait pour elle. Elle avait la qualification. Et Saint-Jean-de-Luz... En une seconde, elle a su qu'elle rêvait d'y retourner. Elle a laissé son âme là-bas.

Et les choses se sont terminées d'une manière si violente, elle en a encore le goût amer dans la bouche. C'était l'occasion ou jamais de boucler la boucle, de recoller les morceaux restés brisés dans son cœur.

Mais il allait falloir convaincre Fabrice. Le soir même, une fois les enfants dans leur chambre, alors que Fabrice et elle étaient installés sur le canapé, elle s'est jetée à l'eau.

– Je sais que c'est un peu fou, Fabrice, mais je crois que c'est le genre d'occasions qui ne se présente pas deux fois. Je peux toujours postuler, ça n'engage à rien ?

– Tu peux, oui.

– Tu serais prêt à bouger, toi ?

– Tu sais que depuis l'arrivée de Mainard, c'est pas vraiment la joie à l'agence, alors chercher ailleurs, pourquoi pas.

– C'est vrai que c'est un sacré con, celui-là.

– Il me rend fou, tu veux dire. Aujourd'hui, il a signé la petite maison à Montreuil. J'étais dessus depuis quinze jours. Vingt et une visites, et c'est lui qui l'a vendue. Ce mec me pique une affaire sur trois.

– Et vivre à Saint-Jean-de-Luz, ça te dirait ?

– Je sais pas trop. C'est le genre de coins qui est vivant en été, mais le reste de l'année, c'est pas un peu mort ?

– Je ne crois pas, non... hésite Gaëlle.

Fabrice a toujours été un Parisien pur jus, amoureux de la ville, de sa foule, du bruit et de l'agitation.

– Mais bon, reprend-il en haussant les épaules, comme tu dis souvent, qui ne tente rien n'a rien. Si jamais tu es retenue pour le poste, ce qui, si j'ai bien

compris, a peu de chance d'arriver, eh bien, je viendrai. Partir loin de Mainard me tente assez. J'imagine qu'il doit y avoir du boulot dans l'immobilier par là. Si ça ne colle pas, il sera toujours temps d'aviser.

Il étend ses jambes devant lui.

– Et puis, j'y ai de bons souvenirs, ajoute-t-il, l'air malicieux.

Elle lui sourit en retour, les yeux brillants. Ils ont passé leurs premières vacances en amoureux là-bas. C'est la seule et unique fois où Fabrice a pu voir Bixente, la maison et le club de plage. L'année d'après, Bixente est mort et la maison a été vendue.

– On était bien, hein, c'était le bon temps ! soupire Fabrice en posant un bras sur ses épaules.

Elle se blottit contre lui.

– Pas d'enfants, pas de factures, pas de problèmes de boulot. On était jeunes et insouciants et si je me souviens bien, on a dû faire l'amour dans à peu près toutes les pièces !

Elle rit et se rapproche de lui pour l'embrasser. Il est séduisant avec sa chemise un peu ouverte, ses cheveux ébouriffés par la fatigue et cette allure toujours classe quoi qu'il fasse.

– Tu ne changes pas, Gaëlle, on dirait que tu as toujours 25 ans, dit-il.

– Toi non plus, tu n'as pas changé, chuchote-t-elle.

Il repousse une mèche de cheveux sur son front.

– Si seulement tu faisais des efforts avec ta coiffure et...

Elle l'embrasse pour le faire taire. Il ne va pas recommencer avec ça ! Il répond à son baiser mais juste après, il étouffe un bâillement.

– Je n'en peux plus, moi, je suis crevé, je vais me coucher !

Il la laisse seule et frustrée sur le canapé. Gaëlle s'interroge sur ce qui ressemble de plus en plus à de l'absence de désir. Pourquoi lui dire qu'elle est belle s'il ne veut plus faire l'amour avec elle ?

Maintenant que, contre toute attente, après quatre entretiens, elle a été choisie pour le poste, elle espère que cette courte séparation, le temps que Fabrice s'organise pour les rejoindre, relancera un peu la flamme de leur couple.

Gaëlle se frotte les yeux. Elle a besoin d'une pause, de se dégourdir les jambes et de boire un café. Les enfants dorment toujours, elle se gare en douceur. Elle sort de la voiture en faisant attention à ne pas claquer la portière et s'étire. L'air vif la fait frissonner. Elle marche quelques pas et soudain est saisie par l'odeur qui lui saute au nez. Elle en chavire presque. Des mimosas en fleur longent le parking. Elle s'approche et enfouit son visage parmi les petites boules jaunes. Le parfum est fort, poudré mais sublime. Elle en a les larmes aux yeux.

– Je rentre chez moi, chuchote-t-elle, enfin je rentre chez moi.

La fin du voyage se fait dans le calme. Gaëlle est encore un peu ivre de l'odeur du mimosa et les enfants, après avoir émergé péniblement, restent vaseux et silencieux. Ils arrivent à ce qui sera leur nouvelle maison peu avant midi.

Fabrice a fait jouer ses contacts et il faut bien admettre que la location qu'il leur a trouvée est aussi avenante que Gaëlle l'a espéré. Ce n'est pas en bord de mer, bien sûr, ni même dans le centre, les locations y sont bien trop chères. Et puis, il vaut mieux s'excentrer pour éviter l'enfer des étés sur la côte atlantique : les bouchons, la foule, la foire d'empoigne pour se garer, pour acheter du pain ou pour étendre sa serviette sur la plage. Alors, ils ont fait un choix pratique : celui d'être au plus près de l'école de Tom et près d'un arrêt du bus allant au collège pour Lola.

Le petit pavillon à un étage, entouré de pelouse, est situé avenue de l'Irrintzina. Rien que ce nom est déjà une promesse. C'était le cri de joie des fêtes basques auxquelles Gaëlle assistait avec euphorie dans son adolescence.

Son grand-père, qui l'accompagnait toujours, lui a expliqué qu'à l'origine, ce cri était utilisé en montagne pour rassembler le troupeau. À chaque fois qu'elle donnera son adresse, elle entendra ces cris de joie qui vous font courir des frissons tout le long de l'échine.

Comme prévu, la clé est posée dans la boîte aux lettres entrouverte. Les déménageurs ont tout déposé la veille. Leurs affaires, entreposées dans les cartons, attendent maintenant d'être déployées, déballées, installées. C'est tellement excitant ! Gaëlle sent une énergie folle bouillonner en elle. Cela fait

longtemps qu'elle ne s'est pas sentie aussi vivante. La maison lui plaît énormément. Elle est petite, mais lumineuse et saine. Elle dégage de bonnes vibrations. Gaëlle sent que ce sera le cocon dont elle a besoin pour ses enfants et elle. Et Fabrice, bien sûr. Il la rejoindra et il fera partie, lui aussi, de cet endroit.

La cuisine est neuve. Le propriétaire a dû la refaire pour ses nouveaux locataires. C'est une réussite. Gaëlle n'aurait peut-être pas osé choisir des meubles jaune poussin avec un plan de travail gris anthracite, mais le résultat est chaleureux et pour le moins original. Il suffira de poser des touches de rouge ici et là pour ponctuer l'espace. Les enfants montent à l'étage pour choisir leur chambre. Gaëlle profite de cet instant sans eux pour appeler ses parents. Elle a promis qu'elle le ferait dès leur arrivée. Sa mère est très angoissée par ce départ inattendu. Elles ont toujours vécu à quelques dizaines de minutes l'une de l'autre. Et surtout, cela a fait un choc à Françoise que Gaëlle retourne à Saint-Jean-de-Luz.

– Où sont les enfants, je ne les entends pas ?

– Ils sont à l'étage. Ils choisissent leur chambre.

– Comment ont-ils trouvé la maison ?

– Bien. Ils sont contents d'avoir un jardin. Surtout Tom.

– Pourquoi surtout Tom ?

– Parce que je lui ai promis qu'on aurait un chat.

– Un chat ? Tu vas pas t’embêter avec une bestiole ! Tu feras comment quand vous monterez nous voir ? Un animal c’est toujours une charge.

– Tu en avais un toi quand tu vivais à Gure Etxea.

– ...

– Maman ?

– Tu es passée la voir ?

– Non, pas encore.

– Tu m’enverras une photo ?

– Tu veux vraiment ?

– Je ne sais pas...

Un silence s’installe que Gaëlle interrompt.

– Bon, il faut que je m’y mette. Et puis, je dois aller faire quelques courses.

– Tu n’as pas ramené de quoi manger ? Moi...

– La voiture était pleine à craquer, maman. Tu dois bien t’en douter.

– Et Fabrice ?

– Quoi, Fabrice ?

– Eh bien... Il va venir t’aider ?

– Quand il pourra se libérer, il descendra... Écoute... Je vais devoir te laisser.

J’ai plein de choses à faire.

– Oui. Évidemment. Bon courage, Gaëlle. Ton père t’embrasse.

Gaëlle pose le téléphone et regarde par la fenêtre. La voix de sa mère s’est

étranglée quand elle a parlé de la maison. Il y a des blessures qui ne se referment jamais. Des cris venant de l'étage la font sursauter.

– Même pas en rêve, éructe Lola. Je suis l'aînée, c'est moi qui ai la priorité.

– Non ! Je suis le plus petit, on doit me protéger. Je suis déjà traumatisé, c'est grand-maman qui l'a dit.

– Ne viens pas mêler grand-maman à cette histoire. Je vais passer au lycée dans quelques mois, j'ai besoin d'espaace. Cette chambre est la plus grande.

Ici, je peux installer un coin bureau pour mes études.

– Moi aussi je travaille, gémit Tom.

– Tu iras dans le salon avec ta petite maman penchée au-dessus de ta petite épaule de petit garçon traumatisé, pour faire tes petits devoirs.

– Eh ben... Eh ben... Eh ben... bafouille Tom, toi... Toi... t'es vraiment pas une petite conne ! (Gaëlle l'entend qui dévale les escaliers en hurlant) T'es une graaaaaande coooooonne !

Gaëlle intercepte le garçon au bas de l'escalier, tandis que Lola, en furie, arrive sur ses talons. Elle préfère faire comme si elle n'avait pas entendu Tom proférer des grossièretés et reprend les choses en main. La grande chambre va à Lola qui a effectivement besoin d'espace pour ses études et sa vie d'adolescente.

Celle de Tom a un avantage considérable : elle possède un petit balcon qui donne juste au-dessus du jardin. Celui-là même qui deviendra le paradis du chaton à venir. Affaire réglée. Conflit évanoui.

Problème suivant, pense Gaëlle.

– Maintenant que vos territoires sont définis, lance-t-elle, on va voir l'océan !

Et je ne veux pas entendre une seule plainte, sinon ce soir, je vous cuisine du chou à la saucisse !

C'est une plaisanterie rituelle entre eux, depuis que les enfants sont petits.

Tom et Lola poussent des « berkkk » outranciers et se bousculent pour avoir la place à l'avant dans la voiture.

– Toi, tu l'as déjà eue tout le trajet !

– Eh bah, c'est normal, je suis l'aînée, tu crois pas que je vais aller derrière non plus !

Gaëlle soupire en tournant la clé dans la serrure de la porte d'entrée. Ça ne s'arrête jamais. Lorsqu'ils arrivent à la plage d'Erromardie, Gaëlle regarde l'heure sur sa voiture. Dix minutes. Ils ont mis dix minutes, depuis chez eux, pour rejoindre l'océan. Ça les changera de Gagny, il n'y a pas à dire...

Les enfants courent sur la plage. Gaëlle les regarde, assise sur les marches qui descendent dans le sable. Tom avance et recule sans cesse en tentant d'éviter les vagues. En vain. Le bas de son pantalon est déjà trempé. L'océan est bien plus fort que nous, surtout ici. Lola reste en arrière, mais elle s'est déchaussée. Ses pieds enfoncés dans le sable et son regard au loin. Voir ses deux enfants là, face à l'Atlantique, bouleverse Gaëlle. Elle sourit. Le vent souffle fort. Elle remonte le col de son anorak et enroule son écharpe autour de sa chevelure brune. Elle tente de maîtriser ses boucles qui volent en tous sens et l'empêchent de regarder en paix ce spectacle et a une pensée pour Fabrice, qui s'agace toujours de sa tendance à ne pas se coiffer.

– Faut faire attention ici, hein, c'est des vagues dangereuses ! dit, tout près de son oreille, une voix masculine dont le timbre chaleureux, au léger accent étranger, contraste avec l'autorité sèche du ton.

Elle sursaute violemment et se retourne. Un homme de son âge, vêtu d'une combinaison de surf intégrale noire, une planche sous le bras, lui désigne ses enfants d'un coup de menton. « De quoi je me mêle ? » manque-t-elle de répondre. Mais elle siffle un « merci » qui ne semble pas duper son interlocuteur.

Leurs regards s'affrontent un instant.

– Moi, je dis ça pour vous, dit-il en haussant les épaules.

Il s'est redressé. Il est grand. Ses cheveux mi-longs volent en tous sens, balayés par le vent. Il est brun mais avec des extrémités presque blondes,

délavées par le soleil et le sel. Il scrute l'océan, cherchant probablement où se trouvent les meilleures vagues. Elle se dit qu'il a déjà oublié sa présence, mais il plante son regard clair dans le sien. Gaëlle croit déceler du dédain dans son expression. Il n'attend pas qu'elle lui réponde et s'éloigne vers l'océan, sa planche sous le bras.

– Ces touristes ! l'entend-elle marmonner.

– Abruti, murmure-t-elle.

Elle reporte son attention sur Tom et Lola, qui s'entraînent l'un l'autre au bord de l'eau, en riant aux éclats. Ce sont les montagnes russes avec eux : ils s'adorent ou se détestent cinquante fois dans la journée.

Elle ne peut s'empêcher de regarder sur la droite la silhouette sombre qui s'éloigne en trotinant. Quelque chose la trouble chez cet homme, mais elle ne saurait pas dire quoi. Comme si elle l'avait déjà vu quelque part. Comme si elle le reconnaissait. Il se retourne à son tour avant de plonger dans l'écume des vagues. Elle se détourne vivement. En tout cas, un comité d'accueil comme ça, elle s'en serait bien passée.

Chapitre 2

Tu respirez. Profondément. Tu ouvres bien tes oreilles. Tu souris et le reste suivra. Y'a pas de raison.

Gaëlle tente de se calmer en se parlant à elle-même. Sa voiture est garée sur le parking de Homerama et, comme elle est un peu en avance, elle s'adonne à la méthode Coué. Elle a le trac. Son équipe d'avant était tellement sympa, tous les collègues étaient soudés. Elle espère que ce sera pareil ici. Et qu'on ne lui en voudra pas de venir de la région parisienne.

Les grands rideaux métalliques sont toujours baissés. Le responsable lui a dit

de se présenter à l'ouverture. Elle ferme les yeux et continue à respirer profondément.

Les derniers quinze jours ont été intensifs. Elle va commencer son nouveau travail épuisée. Épuisée mais heureuse. La maison est parfaite. Elle s'y sent de mieux en mieux, même si elle a hâte que son mari la rejoigne définitivement.

Fabrice est venu passer les fêtes de fin d'année à Saint-Jean-de-Luz. Les enfants ont été ravis de retrouver leur père, même Lola qui est pourtant souvent à couteaux tirés avec lui. Tom a endossé le rôle de guide pour faire découvrir à son père leur nouvelle vie. La visite de la maison dans tous les détails a pris un temps fou. Et le petit garçon ne manquait pas de placer toutes les deux phrases des allusions au chat qu'il attend tant.

Ils ont fait un peu de tourisme. Les enfants découvraient la ville et Gaëlle se délectait de revoir tout ce qui lui avait tant manqué. La jetée Jacques Thibaud de la digue aux chevaux jusqu'au port – tout en évitant soigneusement la partie où se trouve Gure Etxea –, la somptueuse église Saint-Jean-Baptiste, la rue Gambetta et ses boutiques... En cette période hivernale, les touristes étaient malgré tout présents, venus chercher la douceur du climat. À Paris, la température plafonnait à deux degrés. Ici, l'après-midi, elle montait à douze, avec un soleil éclatant.

Elle aurait voulu que Fabrice partage son enthousiasme, mais s'il effectuait avec plaisir toutes les balades avec eux, elle voyait bien qu'il n'avait pas le coup de foudre.

Peut-être que j'en demande trop, se disait-elle. Il n'a pas de souvenirs d'enfance ici, il ne peut pas voir les choses comme moi.

Ils sont aussi allés gravir la dune du Pilat. Hors saison, les escaliers n'étaient pas installés. Il a fallu gravir les cent mètres de sable à la seule force de leurs mollets. Ils ont ri à en perdre haleine en s'essoufflant, en tombant et en se relevant, Fabrice soutenant Gaëlle, tandis que Lola poussait son frère pour l'aider. « Allez Tom, remue tes fesses ! On y est presque ! » Là-haut, le spectacle était à couper le souffle. La forêt de pins maritimes d'un côté et l'océan à perte de vue de l'autre. La baie d'Arcachon sur la droite et sur la

gauche, la dune qui continuait sur deux kilomètres. Au-dessus d'eux, le ciel, immense, traversé de nuages vaporeux. Les enfants ont adoré cette sortie qui s'est terminée par un moment que chérissait Gaëlle petite : dévaler en courant la dune, pieds nus, en criant de plaisir. On a l'impression de se jeter dans le vide, mais le sable dans lequel les pas s'ancrent profondément protège des chutes. C'était fantastique.

Gaëlle sourit toujours à ce souvenir quand le lourd rideau de fer s'élève lentement. Le magasin va ouvrir. Il est temps de passer à une autre étape importante de sa nouvelle vie à Saint-Jean-de-Luz.

Elle reconnaît Christian Dufossé quand il se dirige vers elle. Son dernier entretien d'embauche a eu lieu avec lui, par visioconférence.

– Bienvenue dans la grande famille Homerama Saint-Jean-de-Luz, lui dit-il avec emphase.

Il l'entraîne en salle de pause, où l'équipe est réunie pour l'accueillir. Une dizaine de personnes en tout se trouvent là. Elle se fait la réflexion qu'il n'y a que des femmes. Christian Dufossé la présente avec suffisance, semblant attendre que ses employés applaudissent la nouvelle venue.

– Bonjour à toutes, je suis ravie d'être parmi vous, lance Gaëlle à ses collègues.

– On s'en doute, dit une jeune femme blonde à la voix quasi enfantine. Tu viens de Paris c'est ça ?

– Ben, ça se voit, *ella es blanca como* [o.1](#)... ! s'exclame une grande femme brune à la voix forte.

– Chut, Érica ! la tance sa collègue à la voix fluette.

La femme qui s'est exprimée en espagnol hausse les épaules.

– Érica, la présente Christian Dufossé d'un air narquois. Elle parle beaucoup, comme vous pouvez le constater. Mais elle nous est très utile pour la clientèle espagnole – elle vient elle-même de San Sebastian –, alors on la garde.

Érica lève les yeux au ciel. Les autres employées rient poliment, mais sans conviction. Elles se présentent rapidement chacune leur tour, disant juste leur prénom et leur rayon.

La dernière a à peine fini de parler que leur chef les pousse hors de la salle de pause.

– Très bien, merci mesdames, maintenant les clients vont arriver, alors à vos postes !

Il attrape le bras de Gaëlle. Sa prise est trop forte, désagréable. Elle lutte contre l'envie de se secouer pour qu'il la lâche.

– Je vous emmène dans votre rayon. Ici, on appelle les employées par leur prénom. Je peux vous appeler Gaëlle ?

– Oui, bien sûr.

Elle le suit jusqu'aux luminaires. Marchant derrière lui, elle a une vue directe sur son début de calvitie, qu'il a essayé de camoufler en peignant ses cheveux de manière à ce qu'ils passent sur l'endroit dénudé. Elle se demande quel genre de type c'est. Elle a du mal à le cerner.

Il l'installe à son poste, puis la laisse.

Gaëlle inspecte son rayon. Il est presque en tout point semblable à celui qu'elle gérait dans son poste précédent. À part certains articles qui viennent d'entreprises espagnoles, les produits sont les mêmes. Elle les connaît bien et maîtrise tous les aspects techniques de chaque marchandise. Il n'y aura donc

aucune difficulté professionnelle dans ce nouveau poste. Elle respire déjà beaucoup mieux.

Une de ses collègues, la petite blonde souriante et à l'allure très juvénile qui a parlé lors de la réunion de présentation, se dirige vers elle.

– Pauline. Responsable du rayon textile et tapis. On est voisines. N'hésite pas à venir me voir si tu as des soucis, des questions... Enfin, quoi que ce soit, je

suis là pour t'aider.

– Merci, répond Gaëlle en lui souriant à son tour, c'est sympa. Votre équipe a l'air chouette en tout cas.

– Oui, acquiesce Pauline, on s'entend plutôt bien. Et je suis sûre que tu vas t'intégrer très vite.

Elle lui fait un clin d'œil et retourne à son rayon.

Gaëlle se met au travail.

Perchée sur son escabeau, elle se demande comment se passe la matinée de ses enfants. C'est leur premier jour à eux aussi. Ils commencent l'école aujourd'hui.

Tom marchait dix mètres derrière elle ce matin en partant pour la garderie.

Elle aurait aimé pouvoir l'accompagner à l'école, mais elle commençait trop tôt.

Elle a eu le cœur serré en le regardant s'éloigner parmi les autres enfants, les mains cachées dans ses manches qu'il triture. Elle espère du fond du cœur que tout se passera bien pour lui. Elle se fait du souci, il est si sensible.

Heureusement que Lola est plus légère, plus sûre d'elle. Elle est stressée évidemment, mais elle a hâte aussi. Gaëlle a à peine eu le droit de l'accompagner à l'arrêt de bus pour ce premier jour. « Personne ne va me parler si t'es là », a revendiqué Lola. Et si, bien sûr, elle en veut à mort à sa mère d'avoir été séparée de ses amis, Gaëlle ne s'inquiète pas outre mesure pour elle. Elle s'en refera rapidement, avec son caractère joyeux et ouvert.

Lola a toujours aimé l'aventure, le défi. Elle n'est pas craintive.

Le jour de l'an, ils sont allés tous les quatre regarder le traditionnel bain de mer du premier jour de l'année des surfeurs. Lola a été subjuguée par leur

témérité. Il y avait du vent ce jour-là, la houle était forte et ils se faisaient souvent renverser par les vagues, mais ils y retournaient, encore et encore.

– Maman, a-t-elle dit à sa mère, l'année prochaine, j'y suis avec eux !

Gaëlle a ri.

– Chiche !

Elles sont restées un moment toutes les deux à regarder les surfeurs prendre les vagues, tandis que Fabrice aidait Tom à creuser un trou dans le sable. Gaëlle n'a pu s'empêcher de scruter les silhouettes vêtues d'une combinaison noire, pour voir si l'homme qui l'a contrariée le jour de son arrivée était parmi eux.

Elle ne l'a pas aperçu, mais il y avait tant de monde ! Ce type l'a intriguée plus qu'elle ne le voudrait. Elle aimerait savoir d'où vient cette impression de déjà-

vu.

Un sonore « *mierda !* » sort Gaëlle de sa rêverie. Elle sourit. Érica ne doit pas être loin.

Christian Dufossé passe d'un pas rapide et énervé près de son rayon, sans doute en route pour réprimander l'impolie. Gaëlle croise le regard de Pauline, elles échangent un petit sourire.

– Tu t'en sors ? lui demande Pauline.

Gaëlle hoche la tête.

– J'étais déjà aux luminaires avant, alors ça va.

La matinée passe vite. Il n'y a pas beaucoup de clients, ce qui laisse à Gaëlle le temps de se familiariser avec son poste de travail. Elle a déjà de nombreuses idées pour rendre son rayon plus attrayant : espacer les articles pour les mettre en valeur, refaire un étiquetage clair et surtout lisible, développer le linéaire

« Éclairages extérieurs » pour générer plus de ventes. Bref, elle peut faire beaucoup. D'autant qu'elle touchera une prime en cas de hausse du chiffre

d'affaires de son secteur. Elle a toujours aimé l'espace lumineux. La multitude d'ampoules allumées en permanence donne une impression de fête. C'est un rayon joyeux et joli à regarder.

À l'heure du déjeuner, Pauline vient chercher Gaëlle pour qu'elles mangent ensemble. Chacune a ramené sa gamelle à faire réchauffer au micro-ondes dans la salle de pause. Gaëlle, qui a tendance à être tête en l'air, a failli l'oublier ce matin et a dû retourner la chercher dans la maison au moment de partir.

– Alors, tu es de région parisienne ? demande Pauline.

– Oui, mais ma mère est d'ici. Du coup, c'est un peu un retour aux sources. Et toi ? – Moi ? Je suis de Bayonne.

Pauline parle avec les mains, elle est vive et rigolote. Gaëlle s'est sentie tout de suite bien avec elle. Durant le repas, elles discutent de ce qu'elles ont fait pendant les vacances de Noël. Pauline a posé du papier peint dans sa maison.

Gaëlle dit en grimaçant qu'elle a rangé des cartons, rangé des cartons et encore rangé des cartons.

Lorsqu'elles font leur vaisselle et se préparent à retourner travailler, Pauline dit :

– Tu viens prendre un verre ce soir ? Pour te souhaiter la bienvenue.

– Oh c'est super gentil, merci, ça m'aurait beaucoup plu, mais je dois récupérer mes enfants, c'est leur premier jour d'école ici aujourd'hui.

– Ah ! Effectivement. Tu dois avoir hâte de les retrouver.

– Oui, c'est vrai. Mais prendre un verre un de ces jours me ferait plaisir !

Quand Gaëlle reprend sa voiture sur le parking de Homerama le soir, elle est épuisée. Elle sent la tension retomber d'un coup. Mais, c'est fait. Elle a passé son premier jour. Les luminaires lui sont familiers, l'équipe semble sympathique.

Elle peut souffler.

Au moment où elle met le contact, son téléphone sonne. Elle regarde le nom qui s'affiche sur l'écran : c'est sa mère. Gaëlle ne répond pas et se dit qu'elle la rappellera tout à l'heure. Tout ce qu'elle veut pour l'instant, c'est savoir comment s'est passée la journée de Tom et de Lola. Françoise veut sûrement des nouvelles elle aussi.

Sa mère lui demandera sans doute si elle est allée voir Gure Etxea. Mais elle n'en a pas encore eu le courage. Quand ils sont allés se promener sur la jetée

Jacques Thibaud pendant les vacances, elle a évité la partie sur laquelle se trouve la maison de ses grands-parents. Elle ne se sentait pas prête. Elle avait peur que la maison ait changé. Peur d'être déçue, ou perdue.

Gure Etxea est une de ces maisons reliées à la jetée par une passerelle. Un accès direct à la plage et surtout au club de son grand-père. Quand elle était petite, elle sortait de la maison déjà en maillot de bain et fonçait au club où Bixente, aidé de son fidèle André, préparait les animations de la journée. Chaque jour, le programme était différent. De grands jeux le matin et un concours l'après-midi. Gaëlle ne le manquait jamais.

Adolescente, elle a aimé donner un coup de main, s'occuper à son tour des petits.

Elle soupire et se met en route. Il faudra bien qu'elle aille voir la maison. Elle ne va pas pouvoir l'éviter indéfiniment.

Elle arrive à la garderie juste avant la fermeture. Tom est l'avant-dernier enfant à partir.

– Tu en fais une tête, mon Tommy ! Ça ne va pas ?

– C'était long. Tu viens me chercher tard.

Manifestement, Tom est très contrarié.

– Mais ce n'était pas différent à Gagny. Tu sais que le magasin ferme à dix-neuf heures. Comme c'est ton premier jour d'école, j'ai pu venir te chercher

mais demain, c'est ta sœur qui viendra te récupérer. Alors, raconte-moi, cette nouvelle école !

– Bof !

– Ah... Pourquoi bof ?

– Pffff... dit Tom en haussant les épaules et en raclant le sol avec ses chaussures.

– Dis-moi. Ton maître est sympa ?

– Ouais. Il est gentil. Mais il ne m'a pas fait faire le même travail que les autres. Il m'a donné des exercices pour voir où j'en étais dans le programme.

– OK, bon, c'est bien ça. Et les copains ? demande-t-elle en essayant de masquer l'appréhension dans sa voix.

– Les copains ? Quels copains ? J'ai pas de copains. Ils se sont moqués de moi.

Le ventre de Gaëlle se serre aussitôt.

– Ah bon, ils se sont moqués de toi ? Et pourquoi donc ?

– Ils ont tous un accent ici. Mais pas moi.

– Et alors ?

– Ben, ils me traitent de Parigot. Ils sont bêtes.

– Ils s'habitueront, ne t'inquiète pas. Et puis, peut-être que tu prendras l'accent d'ici. Je me souviens d'une amie du collège, elle avait déménagé à Aix-en-Provence. C'est dans le Sud, précise Gaëlle. Eh bien, un jour, elle est venue nous rendre visite à la sortie. Je te jure Tom, elle parlait comme ça, ça, ça, ça, avé l'acceeent du sudeuu ! On était tous pliés de rire.

Tom sourit à sa mère et pousse un profond soupir. Sur un ton tragique, il ajoute :

– C’est sûr que si j’avais un chat en rentrant chaque soir, ça pourrait m’aider !

Gaëlle éclate de rire et ébouriffe les cheveux de son fils.

– Promis, on ira visiter les refuges des alentours dès que possible !

– C’est quand, dès que possible ? demande Tom méfiant.

– Mercredi ? propose Gaëlle.

Comme à Gagny, elle a pu avoir son mercredi pour s’occuper de ses enfants.

– Ouaiiiiiis !

Elle lui ouvre la portière de la voiture, il grimpe dedans d’un bond.

– Merci maman ! Je vais avoir un chat, scande-t-il, je vais avoir un chat !

Gaëlle se dit qu’elle va trouver le temps long jusqu’au mercredi. Quand Tom a quelque chose en tête, il ne lâche pas. Elle va entendre parler du chat toutes les cinq minutes.

Mais au moins, il a retrouvé le sourire.

Tom a toujours été un petit garçon anxieux. Seule une vie paisible rythmée d’habitudes réussit à apaiser ses angoisses.

Elle a tellement peur que ce soit difficile pour lui. Mais peut-être, songe-t-elle en regardant son fils sourire dans le rétroviseur, qu’elle s’inquiète trop. Il se fera une place, très vite. Elle a envie d’y croire.

Ils sont à peine garés devant le portail de leur maison que Lola ouvre la porte à toute volée.

– Coucou !

– Coucou ma belle, comment ça va ? Ta journée ?

– Super ! Mon collègue est troooop classe. Tout moderne à l’intérieur, j’adore.

Et dans la cour, il y a des palmiers, tu le crois ! Oh et la salle de sport, hallucinante.

– C’est bien tout ça, dit Gaëlle, et les profs, ils sont comment ?

– Plutôt sympas, j’ai trouvé. Ils sont détendus, tu vois. Enfin, sauf le prof de maths, il a pas l’air très rigolo et en plus, il sent un peu bizarre et il a les cheveux gras, tu vois le genre...

– Berkkk ! s’exclament Gaëlle et Tom en même temps.

Ils pouffent de rire tous les trois.

– Et tu t’es fait des copines ? demande Tom.

– Carrément ! Attends, ils pensent tous que je viens de Paris. Je ne leur ai pas dit qu’en fait c’était Gagny, hein. La capitale, ça les fait rêver, ils me prennent pour une star, je crois.

– Ça va les chevilles ? grommelle Tom.

– Bah, écoute, faut en profiter, pas vrai maman ?

Gaëlle fait un geste qui ne veut dire ni oui ni non.

– Enfin, bref, j’ai au moins trois copines top. Suzie, Élina et Justine. Et tu sais quoi ? Justine fait du surf ! Il faut absolument qu’elle m’emmène, je lui ai dit. Je veux trop apprendre à en faire moi aussi. Et elles m’ont invitée à une soirée samedi. C’est l’anniversaire de Suzie et ses parents lui laissent la maison, je pourrai y aller, hein, mamoun, il faut que je m’intègre !

Elle bat exagérément des paupières et joint les mains.

Gaëlle ne peut s’empêcher de rire.

– On verra. Bon, je vais me mettre au repas de ce soir, peut-être ?

– Et moi, je vais raconter tout ça à Margaux sur Skype ! lance Lola en disparaissant dans l’escalier.

Tom et Gaëlle, restés tous les deux, se regardent. Lola est un vrai tourbillon.

– Quel moulin à paroles, commente Tom sur un ton qui se veut adulte.

Gaëlle lui sourit.

– Eh oui, mon Tommy ! Tu me donnes un coup de main ?

Tom adore faire à manger avec sa mère. Depuis qu’il est tout petit, il se faufile dans la cuisine pendant qu’elle prépare le dîner et il a su très tôt râper les légumes, faire une vinaigrette...

Ils s’installent tous les deux autour du plan de travail. Dehors, la nuit est tombée depuis longtemps. Ils entendent Lola pousser de grands cris enthousiastes dans sa chambre. Tom l’imite en prenant des poses bouche grande ouverte, mains sur le cœur.

Gaëlle agite un doigt menaçant mais sans parvenir à se retenir de sourire.

Alors, Tom en fait des tonnes, tirant la langue, louchant...

– Pitre ! lui lance-t-elle.

Tom rit.

Gaëlle songe qu’ils sont bien, là, tous les trois.

Tout serait parfait si Fabrice était avec eux, bien sûr. Il ne manque plus que lui.

Elle regarde Tom du coin de l’œil. Il n’a pas encore parlé de son père ce soir, mais ça va sûrement venir. Fabrice est tout pour Tom. Tous les jours, il attend religieusement son coup de fil. Et si Fabrice tarde trop à appeler, le petit garçon stresse, tourne en rond.

Gaëlle envoie discrètement, sous la table, un texto à son mari.

[Appelle, Tom a envie

de raconter son premier jour d'école.]

Cinq minutes plus tard, son téléphone sonne et le visage de Tom s'illumine.

[1](#) « Elle est blanche comme... »

Chapitre 3

Après une semaine de pluie ininterrompue, pendant laquelle on ne distingue même plus l'océan du ciel, un vent fort se lève et emporte les nuages au loin. En ouvrant les volets le samedi matin, Gaëlle est presque éblouie par l'immense ciel bleu profond et le soleil qui resplendit. L'air est doux, on se croit à peine fin janvier. Et ça tombe sur son samedi ! Alors que ses collègues, qui ont eu leur samedi avant elle, ont toutes eu mauvais temps.

– J'ai de la chance, chantonne-t-elle.

Elle est épuisée par ses premières semaines de travail et son jour de RTT va lui faire le plus grand bien. Elle s'investit à fond depuis son arrivée, pour montrer son implication et prendre ses marques. Christian Dufossé a l'air satisfait. Elle a toujours du mal à le cerner. Il se montre parfois brut avec ses employées, mais il lui arrive aussi d'être doux, presque mielleux, avec certaines collègues. Surtout les plus jeunes et les plus jolies, a-t-elle observé.

Elle laisse la fenêtre ouverte et prend son café accoudée au rebord, profitant des rayons sur son visage. Comme d'habitude, le week-end, les enfants paressent dans leur chambre. Parfois ils ne se lèvent pas avant qu'elle parte travailler, et elle passe la relève à Martine, la nounou qu'elle a engagée pour les garder le samedi, sans même les avoir vus.

Cette nuit, Tom a mal dormi. Il a, encore une fois, appelé son père. Gaëlle s'inquiète pour lui. Il a commencé sa nouvelle école depuis trois semaines maintenant et il ne semble pas plus épanoui que les premiers jours. Depuis quelque temps, il fait régulièrement des cauchemars et réclame Fabrice.

Les coups de fil de son père ne lui suffisent plus. Il lui demande de descendre les voir, mais Fabrice répond qu'en ce moment, il ne peut pas, il a énormément de travail. Mais qu'il pense à eux tout le temps.

Enfin presque tout le temps, songe Gaëlle amère.

Un de ces soirs où Tom pleurait dans son lit, elle a tenté dix fois d'appeler Fabrice, sans qu'il réponde. Tom a fini par s'endormir, épuisé par ses larmes, mais triste de ne pas avoir pu parler à son père. Fabrice a rappelé bien plus tard dans la soirée, il s'est excusé, il avait oublié son téléphone au bureau, alors qu'il était en dîner de travail. Gaëlle a essayé de ne pas lui en vouloir, mais ce n'était pas lui qui devait consoler un petit garçon bouleversé. Il ne se rend pas compte à quel point Tom a besoin de lui.

Heureusement, depuis ce fameux mercredi où ils sont allés chercher le chat, Tom a une boule de poils pour le reconforter.

Gaëlle a appelé le refuge la veille pour être sûre qu'il y a de nombreux chats à adopter. Sur le trajet, elle répète à son fils combien prendre un animal est un engagement. Il faudra veiller à ce que sa litière soit toujours impeccable. Il faudra aussi le nourrir, le câliner et jouer avec lui. Ce n'est pas un jouet, c'est un être vivant. Le petit garçon hoche la tête sagement. Il est prêt à faire tout comme il faut pour réaliser son rêve.

Le Refuge de la côte basque n'a rien d'un endroit lugubre. Au contraire, le bâtiment aux murs clairs est entouré de pelouse et d'arbustes. Tom a vite repéré au sol la petite pancarte en forme de flèche « Refuge des chats ».

– C'est à droite, crie-t-il, venez vite !

Lola et Gaëlle suivent Tom qui court devant sans attendre. Les cages sont spacieuses. À l'intérieur, plusieurs chats dorment ici et là. Tom s'approche et colle son visage au grillage. Gaëlle reste en retrait, préférant que son fils choisisse seul. Lola n'intervient pas non plus, comme si elle sentait que pour cette fois, il fallait laisser faire son frère. Tom passe à la cage suivante. Il y en a trois en tout.

– Celui-là, dit-il tout excité, regardez !

Gaëlle et Lola se rapprochent. Perché sur un promontoire en ciment, un chat

blanc et gris observe les trois visiteurs, immobile comme un sphinx.

– C’est un petit gabarit, constate Gaëlle, il a l’air très jeune.

– Ben, c’est mieux non ? Comme ça, il vivra plus longtemps ! Tu préfères le moche au fond ? Regarde ses poils et son oreille abîmée.

– Le pauvre, qui voudra de lui ? En plus, il est tout noir.

– Et alors ?

– Certaines personnes pensent que ça porte malheur.

– Allez, on va voir la dame de l’accueil ? C’est bon, j’ai choisi mon nouvel ami. Vite, on le ramène à la maison !

Tout le long du trajet du retour, Tom cherche comment appeler son chat :

– Grisou ? Toby ? Morty ? Chat ? Minouchou ? Papaye ? Smiley ?

– Tu choisis, Tom. Tu choisis, dit Gaëlle en lançant un coup d’œil d’avertissement à Lola pour qu’elle ne se moque pas.

– Légo ? Gormiti ? Kapla ? Je vais demander à papa de m’aider.

– Bonne idée, chéri. Et le moche à l’oreille cassée, on l’appelle comment ?

– Alors là, c’est toi qui choisis maman ! C’est le tien.

Gaëlle n’a pas eu le cœur de laisser ce vieux matou au fond de sa cage.

Elle rit et propose :

– Surfcat. Je vais l’appeler Surfcat. Parce qu’il est noir comme la combinaison des surfeurs.

L’image de l’inconnu dans sa combinaison sombre s’impose à elle.

– Ouais, eh ben, l’emmène quand même pas dans la mer, hein ! ironise Lola,

je ne suis pas sûre que Surfcat tienne longtemps !

Surfcat s'est en tout cas très vite adapté à sa nouvelle maison, tout comme Minou - Tom a finalement choisi le nom proposé par son père. Fabrice a failli avoir une attaque quand il a su qu'il y avait non pas un, mais deux chats, dont, en plus, un moche à l'oreille abîmée, mais après tout, dit en Gaëlle une petite voix agacée, il n'a qu'à être un peu plus là, aussi.

En ce samedi matin ensoleillé, les deux chats, levés avant les enfants, viennent se frotter aux jambes de Gaëlle en miaulant, dans l'espoir qu'elle délaisse son café pour leur servir leurs croquettes.

– Ah, vous êtes pires que les gosses, vous ! plaisante-t-elle.

Elle remplit leur gamelle et les caresse.

Des pas lourds se font entendre dans l'escalier.

Gaëlle parie sur Lola.

Effectivement, sa fille fait son apparition dans la cuisine, encore toute débraillée de la nuit, protégeant ses yeux de sa main.

– Oh, là, là, c'est quoi toute cette lumière ?

– La lumière de Saint-Jean-de-Luz, ma chérie. Bonjour à toi aussi !

Il n'y a qu'une seule raison pour que Lola se lève tôt un samedi : elle va s'essayer au surf avec sa copine Justine, qui la coache et lui prête une de ses planches. Elle a déjà fait quelques tentatives les week-ends précédents, et revient toujours enthousiaste, les joues roses, le sourire aux lèvres.

– Dis, aujourd'hui, on pourrait venir te voir surfer, avec Tom, puisque je suis de repos ?

– Euh... oui.

– Je me ferai très discrète, promis. On se mettra très très loin de toi, tu ne nous verras même pas.

Lola rit.

– Et cet après-midi, ajoute Gaëlle, on va faire un petit tour en centre-ville !

– Oh, oui ! s'exclame Lola. Justement, je voudrais te montrer un sweat que j'ai vu dans un magasin, il est trop beau et en plus, toutes mes copines l'ont.

– On verra ! répond Gaëlle.

Lola part dès qu'elle est prête. Gaëlle laisse le temps à Tom de se réveiller et de se préparer tranquillement, puis ils se mettent en route pour rejoindre Lola.

La plage d'Erromardie est devenue leur quartier général depuis leur première sortie le jour de leur arrivée. Ils y viennent le mercredi, le dimanche, Lola y va aussi le samedi...

Ce matin, l'océan est déchaîné comme souvent. Le vent qui a chassé les nuages souffle encore très fort. Tom entreprend de ramasser des coquillages. Il a décidé de faire un petit coin « plage » dans le jardin avec des galets et du sable.

Gaëlle l'a prévenu que leurs deux chats seront sûrement tentés d'y faire leurs besoins, mais Tom refuse de croire que son petit paysage marin puisse servir de litière.

Gaëlle voit Lola et Justine qui rament dans les vagues au loin, au milieu

d'autres téméraires comme elles. Elle prend ses chaussures dans une main et marche au bord de l'eau. Parfois, l'écume des vagues parvient jusqu'à ses pieds et lui donne un coup de fouet glacial.

Comme à chaque fois qu'ils viennent, elle ne peut s'empêcher de scruter les silhouettes sombres dans l'eau, cherchant si l'inconnu désagréable est là. Pour mieux l'éviter.

Et soudain, elle le voit. Il se dirige vers l'océan. Ses cheveux volent sur ses

épaules. Il s'arrête à la hauteur de Justine et Lola revenues s'échouer sur le sable et leur dit quelque chose. Gaëlle reste immobile, incapable de décider si elle doit y aller ou non. Qui sait s'il n'est pas en train de leur faire encore des remontrances ? Elle voit les deux filles hocher la tête. Il se redresse, se tourne un instant vers Gaëlle qui ne dévie pas son regard, puis repart en trotinant vers la mer. Elle l'observe sans en avoir l'air, tandis qu'il s'allonge sur sa planche et rame vers le large puis, prenant la vague, se met debout, s'équilibrant avec ses bras. Les surfeurs expérimentés ont vraiment une grâce particulière.

Au retour, quand ils ont déposé Justine, Gaëlle demande à Lola :

– Il vous a dit quoi, le surfeur qui vous a parlé ?

– Il nous a dit de faire attention au fond rocheux, parce que les vagues étaient fortes et qu'on risquait de se faire mal dessus.

– OK...

– Non, mais t'inquiète, il a l'air gentil. Il vient souvent le samedi matin. Il surfe trop bien.

– Ah bon, il vient souvent ? Oui, enfin l'air gentil, tu sais bien que ça ne veut rien dire. Évite de parler aux inconnus.

Lola lève les yeux au ciel.

– Merci maman, je connais la chanson !

Après le déjeuner, ils partent se promener dans le centre-ville. Le soleil brille toujours autant et dans les rues, flotte une ambiance légère, gaie. Les passants, nombreux, flânent tranquillement, bras dessus bras dessous.

Gaëlle regarde quelques boutiques, mais Lola l'entraîne de force vers un magasin qui porte l'enseigne « LW ».

– C'est là, mon sweat, mamoun. Ici, tout le monde est raide dingue de cette marque. Il faut que tu voies ce magasin de foliiiiie.

- Tu le connais comment ce magasin toi ?
- Ben, le samedi, des fois, avec les copines, on se promène !
- Ah oui ? Tu m’aurais pas dit, ça !
- On fait rien de mal !
- OK, OK, chérie. Si vous êtes prudentes, tout va bien.
- Prudents.
- Quoi ?
- Prudents, pas prudentes. Il y a aussi des garçons dans notre bande.
- Des garçons ? Tiens donc ! Qui s’appellent ?
- Clément, Jules et Zacharie.

Il semble à Gaëlle qu’en prononçant ce dernier prénom, Lola rougit. Mais elle fait comme si de rien n’était. Si Lola veut parler, elle le fera. Si on l’interroge, elle se referme comme une huître.

- Regarde cette boutique, maman ! Regarde la classe !

Gaëlle n’a jamais remarqué cette devanture qui dénote des autres autour, plus authentiques. À son époque, ce magasin n’existait pas. Ils entrent et effectivement, c’est un autre monde. Un peu futuriste, glacé mais assurément très chic, avec des baies vitrées, un parquet gris au sol et seulement quelques articles sur les rares portants. Une ambiance épurée, presque chirurgicale. Gaëlle préfère les vieux magasins chargés de produits basques, mais elle n’est pas insensible à l’ambiance branchée de la boutique. Au milieu du magasin, une plage est reconstituée. Une planche de surf est plantée verticalement à côté des faux restes d’un feu de camp. Sur le mur du fond, un écran diffuse des images des légendes du surf. Régulièrement, les deux lettres de la marque glissent, avec ce W en forme de vague blanche. Tandis que Lola va de portant en portant, Gaëlle se laisse hypnotiser par ces images de rouleaux puissants et les surfeurs qui semblent voler au-dessus de la surface

de l'eau. Comment peuvent-ils maîtriser une chose aussi incontrôlable que l'océan qui déferle vers le rivage ?

Soudain, il lui semble sur ces images saccadées reconnaître une silhouette sombre. Impossible, se dit-elle, qu'il soit sur ces images...

Ma petite Gaëlle, se morigène-t-elle, ça devient obsessionnel, tu le vois partout ! Non, c'est impossible...

Pourtant, elle continue à sonder du regard les images fuyantes, cherchant à vérifier si son inconnu mal embouché réapparaît sur les vagues de LW. Lola incruste un sweat bleu acier entre sa mère et l'écran. Comme réveillée brusquement, Gaëlle regarde sa fille qui attend au bout du cintre.

– Ça veut dire quoi LW ? demande Gaëlle.

Lola affiche un air outré.

– Mamoun, s'te plaît ! maugrée-t-elle en jetant un coup d'œil furtif vers les vendeuses. On ne dit pas « LW » mais « Elledabeliou ». Ça se dit pas comme en français.

– Ah OK, je ne pouvais pas savoir ! C'est une marque américaine ?

– Ben oui ! dit Lola en haussant les épaules, comme si c'était l'évidence même.

Gaëlle soupire. Sa fille est visiblement subjuguée par les matières, les couleurs, le logo de la marque imprimé sur tous les articles et ne se rend pas compte des prix exorbitants. Le moindre caleçon coûte quarante-cinq euros !

Cette débauche de produits onéreux met Gaëlle mal à l'aise. Elle ne pourra pas acheter à Lola le sweat qu'elle convoite. Depuis leur arrivée à Saint-Jean-de-Luz, elle se débrouille toute seule financièrement, Fabrice ne participe pas. Ils ont toujours eu chacun leur propre compte bancaire par conviction et partagent les dépenses familiales. Mais Fabrice n'a jamais proposé de contribuer depuis le déménagement. Il est vrai qu'ils louent deux logements et que Fabrice continue à payer ses charges, ses courses... Cependant, il

aurait pu lui proposer de participer pour tout ce qui touche aux enfants. Gaëlle fait face seule à toutes les dépenses et son compte s'approche dangereusement du rouge. Elle a toutefois décidé qu'elle ne demandera pas à Fabrice de lui donner de l'argent. Il ne lui vient pas à l'idée de s'impliquer ? Très bien. Elle n'a besoin de personne. Elle s'assume. Et elle le prouvera.

Tom la tire par la manche.

– On sort de là ? J'en ai marre.

Lola surprend les mots de son frère. Contrariée, elle siffle :

– Eh ! Moi, quand tu vas choisir tes soldats au magasin de jouets, je te laisse regarder !

– Ouais, mais ici, c'est nul, y a rien à voir !

– C'est toi qui es nul !

– De toute façon chérie, intervient Gaëlle, je ne peux vraiment pas te payer quelque chose ici. C'est au-dessus de mes moyens. Désolée !

– OK, je vois, merci, hein ! s'emporte Lola en reposant le sweat bleu rageusement. Je demanderai à papa, peut-être que lui sera moins près de ses sous que toi ! T'es content de toi, j'espère ! lâche-t-elle à son frère avant de sortir du magasin à grandes enjambées colériques.

L'ambiance, une fois de plus, a tourné au vinaigre. Lola marche trois mètres devant. Tom ralentit devant un petit magasin de jouets, mais Lola, qui l'a vu avant lui, se retourne vers son frère d'un air qui veut dire : « N'y pense même pas ! »

– Si papa était là... commence Tom.

– OK, on rentre, dit Gaëlle excédée.

Lola proteste avec virulence, Tom semble sur le point de pleurer. Gaëlle sent ses nerfs qui lâchent, quand une voix résonne derrière elle.

– Gaëlle, c’est bien toi ?

Elle se retourne et reconnaît instantanément l’homme d’une soixantaine d’années, au visage bronzé et buriné par le grand air, mèche blanche un peu folle sur le front.

– André !

Ils tombent dans les bras l’un de l’autre. Gaëlle sent l’émotion nouer sa gorge.

Elle n’a pas revu le moniteur depuis quinze ans ! Quand ils se séparent, elle voit qu’André aussi a les yeux humides.

– Si je m’attendais à ça ! s’exclame-t-il. Ça fait tellement longtemps ! Qu’est-ce qui t’amène ici, tu es en vacances ? Ce sont tes enfants ?

Gaëlle rit.

– Oui, voici Lola, ma grande qui a 14 ans, et Tom, qui est grand aussi, bien sûr, mais de 9 ans.

– Enchanté les enfants, dit André en leur faisant la bise. Oh toi, dit-il à Lola, qu’est-ce que tu ressembles à ta mère ! Tu sais que je l’ai connue en couche-culotte ?

– Ah bon ?

– Eh oui ! Je travaillais avec votre arrière-grand-père, dans son club de plage.

C’est lui qui m’a tout appris. Et quand il a arrêté, c’est moi qui ai repris.

– Le club existe toujours, alors ? demande Tom.

– Oui, bonhomme !

– On pourra y aller ?

– Ah, c’est que... Il n’ouvre pas avant les vacances de Pâques, mon petit,

s'excuse André en regardant Gaëlle.

– En fait, dit Gaëlle, nous venons d'emménager à Saint-Jean-de-Luz.

– Non !

– Si, si !

– Mais c'est extraordinaire ! Je ne pensais plus vous revoir après ce qui s'est passé avec... tu sais, votre maison... Oh tu sais quoi, Gaëlle, dit-il en sortant son portable, tu vas me donner ton numéro de téléphone, on va vous inviter à dîner un de ces jours, Barbara sera ravie de vous avoir !

– Je serais très contente de la revoir aussi.

Elle lui dicte son numéro et attend qu'il l'ait enregistré.

– Et tes enfants, reprend-elle, ils doivent être grands maintenant ?

– Un peu, oui, rit André. Ils se sont envolés du nid depuis longtemps, ils ont leur propre vie maintenant. Et toi, euh... Tu as un... compagnon ?

– Oui, Fabrice, avec qui j'étais quand je suis venue ici pour la dernière fois.

Leur papa, ajoute-t-elle en désignant ses enfants. Il est encore en région parisienne pour l'instant, il nous rejoindra dès qu'il aura trouvé un poste dans le coin.

– Il travaille dans quoi ?

– En agence immobilière.

– Si j'entends parler de quelque chose...

– Merci !

– Vraiment, je suis content, répète André, très content. À très bientôt alors, promis ?

– Oui, promis !

Il s'éloigne. Gaëlle continue d'avancer dans la rue, un peu perdue dans ses souvenirs soudain. Tom et Lola suivent.

– C'est pas par là, la voiture ! intervient Lola au bout d'un moment.

– On ne va pas à la voiture tout de suite, répond Gaëlle.

Elle a trop tardé. Il faut qu'elle aille voir Gure Etxea maintenant. Revoir André l'a brutalement replongée dans son passé ici, qui a été si heureux. Ce sont ses plus beaux souvenirs d'enfance. La lumière, le sable, le bruit des vagues sur la plage, les cris et les rires au club, l'odeur de crème solaire, les glaces, la fraîcheur de la maison, les odeurs sucrées dans la cuisine de sa grand-mère, Madeleine.

Son cœur bat plus fort quand elle s'approche de la partie de la jetée où se trouve Gure Etxea. Lola et Tom restent silencieux, ils attendent que leur mère leur montre cette maison dont ils ont tant entendu parler.

Gaëlle désigne un emplacement sur la plage à ses enfants.

– C'est là que le club apparaîtra dès le mois d'avril. En début de saison, il n'y a pas autant de monde que l'été. André montera le club petit à petit.

– C'est ton grand-père qui l'a créé ?

– Oui. Il a commencé par une simple petite cabane en bois blanche et quelques ballons. C'était en 1955, je crois. Ensuite, il a acheté un trampoline, puis deux. Peu à peu, son club est devenu le plus grand de Saint-Jean-de-Luz.

Son portique est gigantesque.

On le voyait de loin. Bixente en était extrêmement fier. Son club, ça avait été l'histoire de sa vie.

Ils arrivent à la maison.

Gaëlle parcourt les derniers mètres le cœur à cent à l'heure, la gorge sèche.

– C’est là, dit-elle à ses enfants en s’arrêtant devant la passerelle.

Oui, c’est là, elle est toujours là, la maison de son enfance. De l’extérieur, elle n’a pas changé. Les nouveaux propriétaires ont conservé le crépi blanc et les volets et colombages rouges. Un coup de frais doit même avoir été donné récemment, les peintures brillent. Les petits balcons sont ornés de jardinières. La maison se distingue de ses voisines par sa tour carrée dont le sommet forme une terrasse surmontée d’un toit, avec vue sur la baie. Ça a été l’endroit préféré de Gaëlle.

– Qu’est-ce que ça veut dire, « Gure Etxea », maman ? demande Tom en lisant l’inscription métallique près de la porte.

– Ça veut dire « notre maison », répond Gaëlle d’une voix cassée.

Bixente traduisait Gure Etxea par « chez nous ». Mais ce n’est plus chez eux désormais.

Soudain, une femme apparaît à la fenêtre, se demandant sûrement ce que ces passants font plantés devant chez elle.

Gaëlle a un étourdissement et s’appuie contre la barrière menant à la passerelle.

Il est logique que des gens vivent ici et pourtant, elle ne s’y attendait pas.

Ça fait mal.

– On y va les enfants ? dit-elle.

Elle s’éloigne rapidement, les laissant la suivre, et regarde vers le ciel pour retenir les larmes qui se massent au bord de ses cils.

Lola et Tom la rattrapent et se collent chacun d’un côté de leur mère.

Elle sourit.

– Tu sais, mamoun, énonce doctement Lola, quand on a des émotions, rien de tel qu’une bonne gaufre pour se remettre.

– Oh oui, oh oui ! s’exclame Tom en sautillant.

– Vous ne perdez pas le nord, vous ! rit Gaëlle. Allez, c’est d’accord !

Elle jette un dernier regard en arrière, avant de suivre ses enfants qui, d’un seul coup, ont accéléré.

Au revoir, Gure Etxea.

Chapitre 4

Gaëlle vient de recevoir une livraison de nouveautés arrivées directement de Bilbao. Elle pointe avec attention son bon de livraison, de peur de faire une erreur. Elle craint toujours que son étourderie naturelle lui joue des tours. Elle a hâte de placer en rayon toutes ses trouvailles, notamment des luminaires extérieurs très design. Le printemps se prépare déjà, bien qu’on ne soit qu’en février. Les gens commencent à penser à leur jardin. Ils plantent, réfléchissent au mobilier extérieur qu’ils renouvelleront peut-être et quelles jolies lanternes ils accrocheront aux branches des arbres ou poseront à même le sol des terrasses.

Gaëlle a là de quoi les aider à se projeter. En déballant ses nouveaux articles, elle repense aux soirées d’été sur le toit terrasse de la maison de ses grands-parents.

Ils s’asseyaient dans les fauteuils en osier pour profiter du calme revenu sur la plage, les vacanciers rentrés chez eux pour la soirée, et pour écouter le doux bruit du ressac. Madeleine avait toujours son tambour à broder, Bixente lisait son journal. Gaëlle, quant à elle, faisait des réussites que son grand-père lui avait apprises. Peu à peu, le crépuscule tombait, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel pur. Bixente allumait la lampe-tempête et la posait sur la table. La lumière tremblotante faisait danser les ombres autour d’eux. Gaëlle adorait cette ambiance douce, la nuit comme décor et le bercement incessant des vagues.

Adolescente, elle a souvent dormi là-haut, enveloppée dans un plaid, à compter les étoiles.

Elle secoue la tête et se remet au travail. Si Christian Dufossé la voit rêvasser, elle se prendra une remarque acerbe tout haut devant les clients. Elle l'a entendu faire plusieurs fois avec ses collègues et préfère éviter que cela lui arrive.

Elle entasse ses cartons vides et fourre les plastiques d'emballage à l'intérieur.

Il ne faut pas que le rayon ressemble à un chantier. Calant tant bien que mal les cartons sous son bras, elle se dirige vers la réserve. Elle pousse la porte battante avec sa hanche et se retrouve nez à nez avec Dufossé.

– Mais attendez, chère collègue, je vais vous aider.

Il pose ses mains sur celles de Gaëlle en souriant. Gênée, elle lâche ses cartons qui tombent bruyamment sur le sol en ciment. Dufossé a un rire forcé :

– Vous voyez bien que tout ceci est beaucoup trop encombrant. Il aurait fallu faire plusieurs tours ou me demander de l'aide, ajoute-t-il d'un ton onctueux.

– Je vous remercie, mais j'ai l'habitude de faire les choses seule.

– Eh bien, changez vos habitudes, Gaëlle. Changez-les !

Il semble soudain agacé, et ses derniers mots sonnent presque comme une menace. Gaëlle se sent soudain très mal à l'aise. Elle reprend la direction de son rayon après être allée se laver les mains longuement. Elle tâche de ne plus penser à l'attitude bizarre de son responsable et de se concentrer sur son travail. Il y a du monde ce samedi et la journée passe vite. Peu avant la fermeture, Pauline lui fait un signe et vient la rejoindre à grands pas.

– Ce soir, dis-moi que tu vas te joindre à nous ! Érica veut nous offrir un verre pour son anniversaire. Il y aura aussi Lucie et Marlène. Je t'interdis de dire non, hein ! Ça fait plus d'un mois que tu es là et tu n'es pas venue une seule fois à nos sorties du samedi soir !

Pauline agite son doigt devant le visage de Gaëlle comme une mère gronde

son enfant.

– OK, OK ! capitule Gaëlle en souriant. Il faut juste que je prévienne Lola.

Elle s'occupera de Tom, ils se feront une soirée pizza DVD, ils vont être ravis.

– Génial, s'exclame la petite blonde en levant sa paume vers celle de Gaëlle.

Elles frappent joyeusement leurs mains l'une contre l'autre. Dufossé, qui passe par là, leur jette un regard suspicieux. Elles s'absorbent aussitôt dans leur travail.

Une demi-heure plus tard, les cinq femmes se retrouvent sur le parking.

– Hourra, tu viens enfin avec nous ! lance Érica à Gaëlle.

– Pauline m'a dit que c'était ton anniversaire, je ne pouvais pas louper ça !

– *Claro* ! On a nos habitudes à l'Alegría, tu connais ?

– Non...

– C'est un bar à vins et tapas, juste avant la plage d'Erromardie.

– Ah oui, la plage d'Erromardie, je connais.

– Si tu ne vois pas où est le bar, tu n'as qu'à me suivre, lui propose Pauline.

– OK, c'est parti, les filles, *vamos* ! s'exclame Érica.

Le bar à vins est bondé. La plupart des gens s'entassent debout autour de larges fûts surmontés d'un parasol chauffant. De grands verres à pied côtoient des assiettes à tapas emplies de chiffonnade de jambon de Bayonne, de piquillos au fromage de brebis, de chipirons. Un air rock flotte au-dessus des conversations des clients.

– On va à l'intérieur, déclare Érica avec fermeté en se faufilant parmi les clients.

On voit qu'elle est une habituée du lieu, elle fait de petits signes de la main ici et là. Pauline, elle aussi, semble en terrain connu, elle s'arrête pour faire la bise à un groupe très animé. Même Marlène, qui semble à Gaëlle si effacée au travail, papote joyeusement avec une serveuse.

À l'intérieur, l'ambiance est un peu plus calme. Les murs sont couverts de bouteilles de vin soigneusement rangées dans des cubes de bois. Il y en a pour tous les goûts.

Érica se dirige directement vers une table à droite. Gaëlle se hisse sur le haut tabouret en soufflant :

– Dis donc, c'est de la folie, ici ! On a de la chance d'avoir une table, on dirait.

– La chance n'a rien à voir là-dedans, *querida*. C'est juste qu'on vient tous les samedis et que le monsieur là-bas derrière le comptoir, c'est mon parrain, Miguel.

– Mais tu ne viens pas de San Sebastian ?

– D'Alicante, pour être plus précise. C'est tout en bas de l'Espagne. Mes parents sont venus s'installer à San Sebastian quand j'étais jeune fille. Ils ont monté un petit commerce près de la frontière. Mon parrain a été le premier à venir travailler en France. C'est d'ailleurs lui qui m'a hébergée au début. Et puis, j'ai été embauchée chez Homerama et... me voilà.

Pauline s'est installée pendant le récit d'Érica. Lucie et Marlène arrivent dans la foulée.

– OK les filles, c'est ma tournée. Je vous propose, pour commencer, un vin blanc sec dont vous me direz des nouvelles. Aussi bon qu'un chablis ou qu'un muscadelle, mais celui-ci vient de Galice. *Viva España* ! crie Érica en se tournant vers son parrain affairé derrière son comptoir.

– *Viva España* ! répètent les trois collègues en chœur.

Gaëlle regarde le propriétaire. Il sourit et hoche la tête avec un air de

connivence.

– Ça vient les filles, ça vient ! leur crie-t-il en retour.

Pauline fait un clin d’œil à Gaëlle en expliquant :

– C’est un *viva* magique, Miguel nous offre toujours le verre suivant !

– Génial ! s’exclame Gaëlle.

La bouteille arrive dans un pot empli de glace. Une jeune serveuse dépose les cinq verres sur la table. Miguel embrasse sa filleule affectueusement.

– *Feliz cumpleaños, mi querida !* [2](#)

Puis, il ajoute d’une voix plus forte :

– *Esta noche, soy yo quien invito.* [3](#)

Érica lui donne une accolade émue. Ils restent un instant à se balancer l’un contre l’autre, Miguel frottant de sa main le dos d’Érica. Un nœud attendri se forme dans la gorge de Gaëlle. La relation entre ces deux-là a l’air très forte.

– Alors, cette nouvelle vie, lui demande Pauline, ça te change beaucoup ?

– Ah pour ça, oui ! Tout est différent ici, soupire Gaëlle en reprenant ses esprits. Vous avez cette convivialité tellement chaleureuse... On se sent accueilli. C’est agréable.

– Contente que tu te plaises, sourit Pauline. Mais bon, il y a aussi des gens désagréables, il ne faut pas croire ! Ton impression est bonne parce que tu es tombée sur la meilleure équipe de collègues possible ! ajoute-t-elle en papillonnant des yeux.

– C’est bien vrai, acquiesce Gaëlle en riant. Et d’ailleurs, je suis aussi tombée sur un spécimen mal aimable, le jour même de mon arrivée ! Va savoir, peut-être

que dans six mois, je me rendrai compte que vous êtes les seules personnes

sympas de tout le Pays Basque et que je repartirai d'où je viens !

– Quand même pas ! proteste Pauline.

– Ceci dit, je ne suis pas sûre de pouvoir rester... Tant que mon mari ne nous a pas rejoints, c'est « pour du beurre » comme disent les enfants.

– Il compte arriver quand ?

– Bonne question, j'aimerais bien le savoir ! réplique Gaëlle en levant les yeux au ciel.

– Aïe ! Il y a de l'eau dans le gaz, c'est ça ?

– Euh...

– Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

– On est mariés depuis quinze ans, mais on se connaissait déjà depuis cinq ans, on s'est rencontrés quand on était en BTS. Oui, c'est ça, ça fait vingt ans qu'on se connaît, ça passe !

– Je suis impressionnée, déclare Érica, c'est d'autant plus bizarre qu'il ne te suive pas plus vite, non ?

Gaëlle éclate d'un rire qui n'en est pas un. Un rire forcé. Toute l'attention des filles est maintenant tournée vers elle. Elle n'a pas trop envie d'entrer dans les détails. S'il n'y avait eu que Pauline, cela aurait pu se faire, mais... C'est justement Pauline qui la sauve, devinant son malaise.

– Mais toi, tu es d'ici de toute façon, c'est bien ce que tu m'avais dit ?

– Oui, ma famille maternelle est de Saint-Jean-de-Luz.

– C'est quelle famille ? demande Lucie. Non, parce que je suis de Saint-Jean-de-Luz aussi, je les connais peut-être !

– Mes grands-parents sont morts et nous n'avons plus personne ici. Mais le nom de mon grand-père, c'était Bixente Sarda.

– Ah mais c’est ta famille qui tenait le grand club sur la plage devant la jetée Thibaud ?

– Oui, c’est ça !

– J’ai plein de souvenirs dans ce club ! dit Lucie. Il était génial !

– Oh oui, il l’était, sourit Gaëlle.

Les verres sont servis. Le vin a une couleur dorée, comme du miel. Gaëlle porte un toast :

– Joyeux anniversaire Érica. Et merci pour l’invitation. Cet endroit est extra !

– Joyeux anniversaire Érica ! répètent les filles en chœur.

Elles entrechoquent toutes les cinq leur verre et boivent à l’unisson.

Bientôt, les yeux commencent à briller, la conversation roule facilement, les filles doivent parler fort pour s’entendre dans le bar qui se remplit toujours plus.

C’est un gai brouhaha qui fait un peu tourner la tête à Gaëlle. Il y a si longtemps qu’elle n’est pas sortie dans un endroit comme celui-là. La concentration humaine produit une chaleur moite et elle a enlevé son pull, comme la plupart des clients. Ses boucles, comme toujours décoiffées, flottent sur ses épaules nues. Elle se sent légère.

Elle tente de suivre les histoires que racontent ses collègues, mais il lui manque parfois des clés pour comprendre de quoi on parle. Pauline s’en rend compte et entreprend de lui faire les sous-titres quand c’est nécessaire.

Depuis un bon moment, il est question de la vie de Marlène, qui semble plutôt compliquée en dehors du travail.

Ou bien elle n’a pas de chance, ou bien elle aime les difficultés, songe Gaëlle, qui, malgré elle, commence à décrocher.

Érica commande une autre bouteille. Cette fois, elles vont essayer un

monbazillac. Gaëlle goûte le vin avec délice. Une douce euphorie la gagne. Lola lui a envoyé un texto pour la rassurer et lui dire qu'elle pouvait prendre son temps. Avec Tom, ils regardent toute la série de *L'Âge de glace*. Gaëlle sait bien que Lola ne regarde sûrement que d'un œil, occupée surtout à inonder les réseaux sociaux d'images de sa nouvelle vie, de ses nouveaux amis, de surf. Au moins, sa « grande » semble s'épanouir à Saint-Jean-de-Luz. Gaëlle aimerait tant qu'il en soit de même pour Tom... Le garçon reste toujours aussi solitaire et l'absence de son père le mine.

Elle essaye de reprendre le fil de la conversation. Marlène parle maintenant du nouvel homme de sa vie. Encore une fois, le type qu'elle décrit sent les problèmes à plein nez.

Gaëlle et Pauline échangent un petit haussement des sourcils discret.

Soudain, le regard de Gaëlle est attiré, presque magnétiquement, par l'homme qui vient d'entrer dans le bar. Vêtu d'une simple chemise blanche et d'un jean noir, il marche directement vers le comptoir, sans regarder autour de lui, sans chercher à croiser de regards, et s'installe sur un tabouret. Il penche son buste au-dessus du zinc pour serrer la main du patron. Gaëlle ne voit pas son visage.

Juste son dos, ses épaules larges et ses cheveux d'or. Mais pour elle, il n'y a aucun doute, c'est l'homme de la plage. Elle s'attend presque à le voir surgir partout où elle se trouve. C'est inexplicable. À moins que ce ne soit la solitude qui commence à trop lui peser. L'homme passe ses doigts dans sa chevelure. Ce geste banal chavire Gaëlle.

De son côté, Marlène continue à détailler sa vie avec son nouveau compagnon.

– Et tu lui as dit quoi ? demande Gaëlle, se forçant à s'intéresser au sort de Marlène.

En réalité, elle n'arrive plus du tout à se concentrer sur quoi que ce soit. Toute son attention est focalisée sur ce dos et les muscles qu'elle voit rouler sous le tissu blanc. Elle essaye de se ressaisir. Elle est totalement ridicule,

d'autant qu'il a été particulièrement désagréable avec elle la seule fois où il lui a parlé.

Tandis qu'elle le fixe sans pouvoir s'en empêcher, il se retourne brusquement vers sa tablée. Gaëlle baisse vivement les yeux pour ne pas être surprise en train de l'observer. Elle porte son regard ailleurs, de son air le plus dégagé, mais le voit tout de même du coin de l'œil se lever et venir vers leur table. Son cœur accélère malgré elle.

– *Hola Érica !* interpelle la voix chaude qu'elle reconnaît instantanément.

Miguel me dijo que era un día especial ? Feliz cumpleaños, mi hermosa ! [4](#)

Érica, qui est pourtant la femme la plus coriace que connaisse Gaëlle, rougit et embrasse l'homme sur les deux joues.

– *Muchas gracias, Iban !* [5](#) Comment ça va ?

– Très bien, merci !

– Tu surfes en ce moment ?

– Oui, j'aime bien à cette période, quand il n'y a pas de touristes, répond-il en insistant lourdement sur le dernier mot et en plongeant son regard bleu dans celui de Gaëlle. Je ne vous dérange pas plus, mesdames, amusez-vous bien !

Il pivote sur lui-même, fait un signe à Miguel et quitte le bar. Les filles restent muettes pendant quelques secondes.

– Il est comme ça ! Cherchez pas ! dit Érica, presque gênée d'avoir perdu quelques instants le contrôle sur elle-même.

– Il est craquant, tu veux dire ! s'exclame Marlène.

– Ah non ! s'offusque Lucie. Toi, t'es déjà prise.

Elles éclatent de rire toutes les cinq.

Les battements de cœur de Gaëlle reprennent un rythme normal. Mais pourquoi ce type produit-il un tel effet sur elle ? En plus, il s'est encore montré grossier avec elle, l'ignorant quasiment, comme s'ils ne s'étaient jamais croisés... À moins qu'il ne se souvienne plus d'elle ? Non, sa pique à l'égard des

« touristes » lui était bien adressée. Ainsi que ce regard à l'intensité transperçante.

Ma petite Gaëlle, tu t'en fiches comme de ta première chaussette, se reprend-elle, ce n'est qu'un gros malpoli imbu de lui-même. Laisse tomber !

Elle demande tout de même à Érica :

– C'était qui ?

– C'est Iban Larrano, intervient Lucie. Tout le monde le connaît à Saint-Jean-de-Luz et apparemment Érica le connaît un peu mieux que nous, tu nous avais caché ça ?

– Mais non, proteste Érica, c'est juste que c'est un habitué de l'Alegría, il habite pas loin. Et comme je viens régulièrement donner un coup de main à Miguel...

– Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

– Il tient un petit café-restauration rapide au bord de la grande plage.

Lucie, qui se révèle décidément être une véritable *Who's who* de Saint-Jean-de-Luz, explique qu'il est installé ici depuis longtemps, mais qu'il vient des USA. C'est un surfeur aguerri et il en fait rêver plus d'une dans le coin.

– Mais c'est un solitaire, soupire Érica. Il ne se fixera jamais.

Pauline semble en avoir assez de la discussion.

– Qui a envie de bouger son corps ? On va danser quelque part ?

– Il faut que je rentre, s'excuse Gaëlle, je ne peux quand même pas laisser

Tom et Lola seuls jusqu'à trois heures du matin.

Elle rassemble ses affaires et embrasse les quatre filles.

– Merci pour cette super soirée ! J'ai adoré ! À refaire !

Elles lui souhaitent bruyamment une bonne nuit et reprennent leurs négociations pour savoir qui ira danser et où.

En sortant du bar, Gaëlle est saisie par l'air vif. Sa tête tourne légèrement. Il est vrai qu'elle a plus bu que mangé. Non loin de là, à l'endroit où la route se termine en parking près de la plage, elle aperçoit un food truck. Une bonne odeur chaude s'en échappe. Voilà exactement ce qu'il lui faut. Elle se dirige vers le camion. Quelques noctambules discutent en riant et en dégustant leur hot-dog.

Elle s'en commande un aussi.

Les gens commentent quelque chose qui se passe sur la plage. Curieuse, elle ne peut s'empêcher de s'approcher pour voir de quoi il s'agit.

Tout d'abord, elle ne comprend pas bien. Un feu de camp a été allumé sur le sable, quelques torches plantées tout autour, et des silhouettes s'agitent au bord de l'océan.

Une fête sauvage ? se demande-t-elle.

Puis, elle distingue les surfeurs sur l'eau. Les planches blanches, les mains et les visages luisent dans l'obscurité, tandis que les combinaisons se confondent avec l'eau et le ciel noirs.

– Oh, les fous ! lâche-t-elle à voix haute.

– Ils savent ce qu'ils font, ne vous inquiétez pas ma petite dame ! dit un homme à côté d'elle. Ce ne sont pas des débutants !

Elle reste un moment à regarder, parmi les autres spectateurs, transie de froid et réchauffée en même temps par son hot-dog. Les lueurs des feux sur la

plage ont quelque chose de magique. Voir les silhouettes des surfeurs danser sur les vagues la fascine toujours. Ils semblent faits d'une autre étoffe que le commun des mortels, capables de survoler l'eau, défiant la force brute de l'océan. Près du feu de camp, des cheveux d'or brillent. Il est là, bien sûr. Gaëlle frissonne. Elle se sent complètement dégrisée. Il est temps de rentrer. Elle fait demi-tour et regagne sa voiture.

[2](#) « Joyeux anniversaire, ma chérie ! »

[3](#) « Ce soir, c'est moi qui invite. »

[4](#) « Salut Érica ! Miguel me dit que c'est un jour particulier ? Joyeux anniversaire, ma belle ! »

[5](#) « Merci beaucoup, Iban ! »

À suivre,

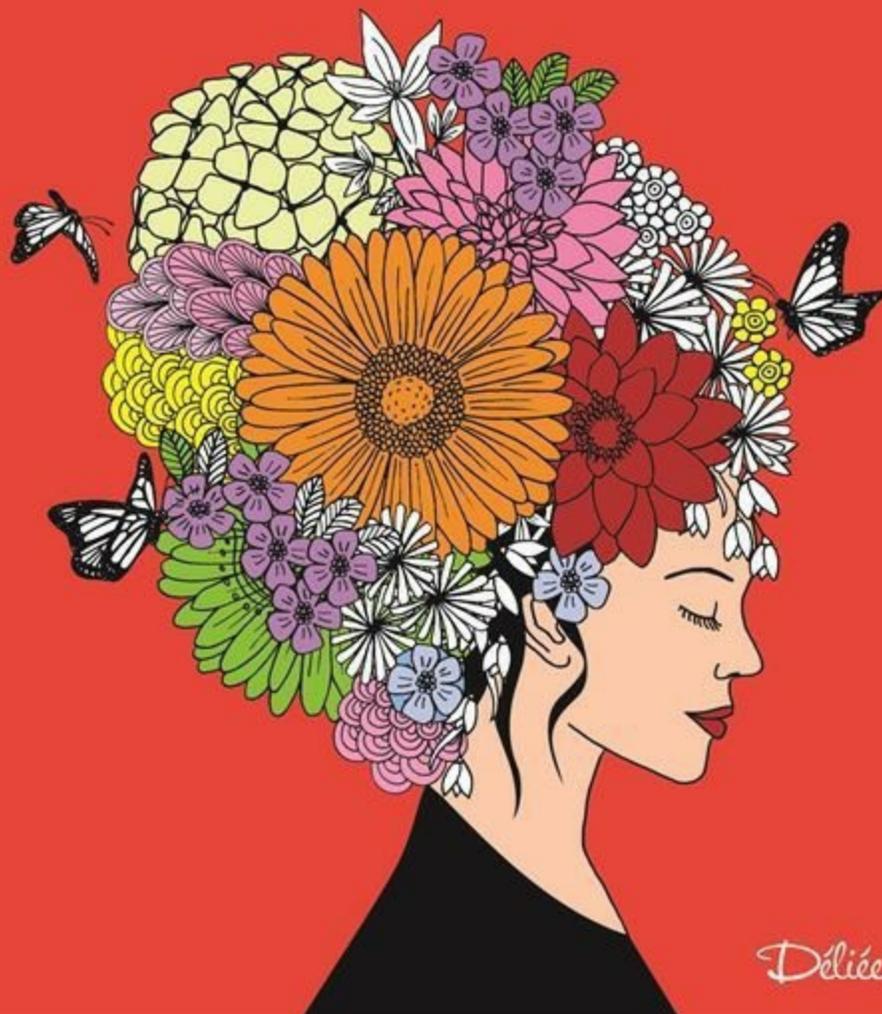
dans l'intégrale du roman.

Sophie
BÉNASTRE



Marion
VAUJOURS

Et si je rêve... tant mieux !



Déliées

Disponible :

Et si je rêve... tant mieux !

Gaëlle déménage de Paris à Saint-Jean-de-Luz avec ses deux enfants, Tom et Lola. Elle a passé son enfance dans le Sud, elle y a énormément de souvenirs heureux. Mais aussi une blessure : à la mort de son grand-père, la maison familiale a été vendue et ses parents ont toujours refusé d'y retourner. Pour Gaëlle, c'est l'occasion de retrouver ses racines et de fuir une vie étouffante à Paris. Ses enfants râlent, son mari ne peut pas encore les rejoindre, mais elle est optimiste ! Elle se lie d'amitié avec ses collègues, des filles loufoques et énergiques, retrouve André, qui tenait le club de plage avec son grand-père, ses enfants s'épanouissent peu à peu... Et surtout, Gaëlle va peut-être enfin découvrir le secret qui a changé sa famille à tout jamais trente ans plus tôt...

[Tapotez pour télécharger.](#)

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© Edisource, 100 rue Petit, 75019 Paris

Juillet 2019

ISBN 9791025747223

ZAIS_001

Document Outline

- [Couverture](#)
- [1.](#)
- [2.](#)
- [3.](#)
- [4.](#)
- [5.](#)
- [6.](#)
- [7.](#)
- [8.](#)
- [9.](#)
- [10.](#)
- [11.](#)
- [12.](#)
- [13.](#)
- [14.](#)
- [15.](#)
- [16.](#)
- [17.](#)
- [18.](#)
- [19.](#)
- [20.](#)
- [21.](#)
- [22.](#)
- [Playlist](#)
- [Remerciements](#)
- [Extrait "Et si je rêve... tant mieux !" de Sophie Bénastre et Marion Vaujours](#)